

Le Samedi

VOL. X. No 22
MONTREAL, 29 OCTOBRE 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

DANS LE MONDE DES ARTS



VIOLE D'AMOUR.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 29 OCTOBRE 1898

L'INTENTION ET LE FAIT



I

Mme. Bronillon (monologuant).—Si Albert a le malheur de rentrer ivre, encore ce soir, je vais lui dire son fait. Il va s'apercevoir que j'en ai assez de sa négligence. Je retournerai chez ma-maman et ne reviendrai jamais, non, jamais.

II

La m'me (quatre heures plus tard).—Que je suis contento que tu sois revenu, Albert. Mon pauvre petit mari est bien fatigué, n'est-ce pas? Il a tant d'ouvrage à son bureau. Je crois que j'aurais dû laisser allumé le gaz du passage. Je suis si négligente! Je ne t'ai attendu que jusqu'à trois heures. Pardonne-moi, mon bon chéri.

NUMÉRO DE NOËL

Comme les années précédentes, le SAMEDI fera paraître, à l'occasion de Noël, un numéro avec gravure en couleurs, spécialement consacré à la grande fête chrétienne. Le succès qui a accueilli les précédents numéros a déterminé l'administration du SAMEDI à ne rien négliger pour faire, de celui à paraître, un ensemble irréprochable que tout le monde voudra posséder et envoyer à ses parents et amis.

Chaque année, nous n'avons pu remplir tous les ordres qui nous ont été adressés, c'est pourquoi nous prions les chefs de nos dépôts, tant du Canada que des États-Unis, ainsi que nos lecteurs et abonnés en désirant plusieurs exemplaires, de nous adresser, dès à présent, leur demande.

LE SAMEDI.

BOUQUET DE PENSÉES

La Fortune avait une roue, on lui a donné des ailes.

x

Le journal est un indiscret qui dit tout, même la vérité.

x

Il faut laisser leurs béquilles à ceux qui ne savent pas marcher tout seuls.

x

C'est un art singulier que de définir des mots avec des mots, qui eux-mêmes ne sont pas définis. C'est faute de s'entendre sur les mots qu'on ne s'entend pas sur les faits et les principes, et qu'on finit par embrouiller les choses les plus claires.

x

So casser une jambe ou recevoir une tuile sur la tête, voilà ce qu'un philosophe peut appeler un malheur; mais le mépris, les injures, les menaces, les malédictions, ce sont là des choses imaginaires quand on les ignore ou quand on ne s'en occupe pas.

x

Il est certain qu'il y a des occupations plus nobles et plus utiles que de consacrer son temps à la rigoureuse observation du Code mondain et des variations de la mode; mais il est bon que quelques oisifs s'y appliquent, sous peine de voir se perdre certaines traditions de l'élégance et du goût.

UN PHILOSOPHE.

PAUVRE PAT!

Un sergent d'infanterie, d'une taille au-dessous de la moyenne, donnait l'instruction à une compagnie de nouvelles recrues, parmi lesquelles se trouvait un Irlandais, mesurant six pieds et quelques pouces. Plusieurs fois, depuis le commencement de l'exercice, le sergent avait recommandé à Pat de se tenir la tête haute. Mais toujours ses avertissements étaient restés sans résultat. Enfin, en désespoir de cause, le petit sergent s'approche, se hausse sur le bout de ses pieds, et prenant entre ses mains la tête de l'Irlandais, la met dans la position voulue. Alors Pat, d'une voix larmoyante, dit :

—Vous voulez que je tienne ma tête comme ça, tout le temps?

—Oui, répliqua le sergent, et si tu bouges d'une ligne, gare à toi!

—Si c'est comme ça, sergent, il me faut vous dire adieu, car je ne vous reverrai jamais plus!

UN SERVICE INAPPRECIABLE

M. Anxieux.—Maintenant que votre fils est associé à votre maison, il doit vous rendre de plus grands services que lorsqu'il était simple commis?
M. Engros.—Oh oui! Maintenant il ne vient jamais au magasin.

UNE INDIGNITÉ

L'officier de semaine (entrant dans le réfectoire des soldats).—Avez-vous quelque plainte à faire?

Une nouvelle recrue.—Oui, mon commandant. Cette viande est infecte. C'est une indignité de faire manger une saleté pareille à des gens de notre condition!

L'officier.—Vous êtes trop difficile, mon garçon. Des hommes bien plus importants que vous en ont fait leurs délices. Ainsi, durant la campagne de Russie, le maréchal Ney ne mangeait pas autre chose.

La recrue.—Je ne dis pas le contraire. Mais il y a belle lurette qu'il vivait ce particulier là, et je ne doute pas que de son temps cette viande ne dût être fraîche.

MOYEN EFFICACE

Bouleau.—Qu'as-tu à rire de si bon cœur?

Rouleau.—J'ai mis hier dans les journaux une annonce disant que je connaissais l'homme qui s'est approprié mon parapluie, lors de la dernière réception chez le gouverneur. Ce matin j'avais déjà reçu vingt-sept parapluies et ça n'est pas fini, j'en vois partout de placés sur ma route, partout où je passe.

UN RUDE PROBLÈME

—Comment se fait-il qu'un homme se trouve placé "sous le pouce" de sa femme, après lui avoir passé un jonc au troisième doigt de la main gauche?

—Je crois que le jeune marié qui tenterait de résoudre ce problème, risquerait fort d'aller finir ses jours dans un asile d'aliénés.

IL NÈ FAUT PAS BLAGUER LES AMIS

Mike.—Quel âge as-tu maintenant, Pat?

Pat.—Trente-sept ans le mois prochain.

Mike.—Tu dois être plus vieux que cela. Voyons, en quelle année es-tu né?

Pat.—En 1861.

Mike.—Je t'y prends, hein, mon gas? Une fois, il y a dix ans, je t'ai demandé ton âge et tu m'as donné la même date.

L'INTENTION ET LE FAIT — (Suite et fin)



I

Bonnebille (qui vient d'être renversé par un bicycliste).—Le diable emporte tous ces satanés bicyclistes! Si un autre de ces nuisances s'avise de me passer sur le dos, aujourd'hui, je m'en vais lui décerner un lavage dont il se souviendra longtemps. Tous ces vagabonds devraient être traînés en Cour de justice et condamnés à l'amende pour négligence criminelle.

II

Bonnebille (trois minutes plus tard).—C'est juste, mademoiselle. Je n'avais pas d'affaire à me tenir dans votre chemin. J'espère que votre bicyclette n'est pas brisée! S'il l'est, vous m'enverrez le compte des dommages.

CE QUI EST FACILE POUR L'UN NE L'EST PAS POUR L'AUTRE



Pat (complètement éreinté).—Comment pourrais-je jamais réussir à gravir cette côte-là ?
Abraham.—Bareil gomme che l'ai tescontue, mon ger. Zaufez fodre nez !

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDIX

LE BOUC AUX ENFANTS

Sous bois, dans le pré vert dont il a brouté l'herbe,
 Un grand bouc est couché, pacifique et superbe.
 De ses cornets en pointe, aux nœuds superposés,
 La base est forte et large et les bouts sont usés,
 Car le combat jadis était son habitude.
 Le poil, soyeux à l'œil, mais au toucher plus rude,
 Noir tout le long du dos, blanc au ventre, à flots gris,
 Couvre sans les cacher les deux flancs amaigris.
 ... Et les genoux calleux et la jambe tortue,
 La croupe en pente abrupte et l'échine pointue,
 La barbe raide et blanche et les grands cils des yeux,
 Et le nez long, font voir que ce bouc est très vieux.
 Aussi, connaissant bien que la vieillesse est douce,
 Deux petits mendiants s'approchent, sur la mousse,
 Du dormeur qui, l'œil clos, semble ne pas le voir.
 Des cornes doucement ils touchent le bout noir,
 Puis, bientôt enhardis et certains qu'il sommeille,
 Ils lui tirent la barbe en riant. Lui s'éveille,

Se dresse lentement sur ses jarrets noueux,
 Et les regarde rire, et rit presque avec eux.
 De feuilles et de fleurs ornant sa tête blanche,
 Ils lui mettent un mors taillé dans une branche,
 Et chassent devant eux à grands coups de rameau
 Le vénérable chef des chèvres du hameau.
 Avec les sarments verts d'une vigne sauvage,
 Ils ajustent aux mors des rênes de feuillage ;
 Puis, non contents, malgré les pointes de ses os,
 Ils montent tous les deux à cheval sur son dos
 Et se tiennent aux poils, et de leurs jambes nues
 L'ont sonner le talon sur ses côtes velues.
 On entend dans le bois, de plus en plus lointains,
 Les voix, les cris peureux, les rires argentins ;
 Et l'on voit, quand ils vont passer sous une branche,
 Vers la tête du bouc leur tête qui se penche,
 Tandis que sous leurs coups et sans presser le pas
 Lui va tout doucement pour qu'ils ne tombent pas.

JEAN RICHEPIN.

A HENRI HEINE

"Par une belle matinée, alors qu'une brise légère venant de l'ouest, caressait les arbres verts du jardin des Tuileries, je pris le chemin qui conduit au cimetière où repose celui dont les poésies ont été pour mon âme une source de jouissances intimes.

"Les rues étaient plus animées que d'ordinaire. Pour moi, sans m'arrêter aux belles choses qui attirent et retiennent le passant, j'allais d'abord faire un pèlerinage à Notre-Dame-des-Victoires, à qui j'adressai une fervente prière pour celui dont j'allais visiter la tombe.

"Il me semblait, en priant dans cette église, où tant de malheureux ont trouvé courage et consolation, que la Sainte Vierge obtenait de son divin Fils le pardon pour mon poète aimé et une place pour lui dans la patrie des bienheureux.

"Une heure après, j'étais à Montmartre, sur la tombe de mon poète. Autour de moi, des oiseaux chantaient dans les arbres qui ombragent la cité des Morts. Je pensais que celui que je pleurais et que je n'ai jamais vu, n'avait là que ses restes mortels, et que son âme, heureuse enfin, reposait auprès de Celui qui a dit : "Venez à moi, vous tous qui souffrez !"

ELIZABETH,

Impératrice d'Autriche.

Je suppose que lorsqu'on parle du ressort d'un tribunal ce n'est pas pour donner à entendre que les juges ont la conscience élastique...—PHILOSOPHIE.

UN FIN RENARD

La semaine dernière, un voleur s'introduisit un plein jour dans une maison de la rue Sherbrooke. Il pénétra dans le salon et s'en retourna après avoir choisi le plus beau fauteuil. Aussitôt arrivé à l'escalier, il se mit à le descendre à reculons. Il allait atteindre les dernières marches, lorsque, soudain, une voix cria d'en haut :

—Où allez-vous avec ce fauteuil ?

—Je le monte en haut, dit tranquillement le voleur, et en effet, il commença à monter.

—Allez-vous-en, dit la dame, nous n'avons pas besoin de chaises, ici !

—Mais c'est M. Sullivan lui-même qui m'a dit de l'apporter chez lui.

—Allez-vous-en, vous dis-je ! Il n'y a pas de M. Sullivan ici.

—Je vous demande pardon, madame, je m'aperçois que je me suis trompé d'adresse. Et il s'en retourna, riant dans ses moustaches.

Il est plus facile d'imaginer que de décrire la colère de la dame, en constatant, quelques heures plus tard, la disparition de son fauteuil.

IL FALLAIT TOUT DIRE

M. Philantrope (visitant une prison).—

Mon pauvre homme, pourquoi êtes-vous ici ?

*Le prisonnier.—*Pour avoir emprunté de l'argent.

*M. Philantrope.—*Mais on ne met pas les gens en prison parce qu'ils empruntent de l'argent ?

*Le prisonnier.—*Il faut vous dire que j'ai été obligé de frapper l'homme trois ou quatre fois avant qu'il consente à m'en prêter.

EN DANGER DE MORT

*Madame Jeunemarié.—*Oh Albert, je suis bien contente que tu sois revenu ! J'étais si tourmentée.

*M. Jeunemarié.—*Qu'est-ce qu'il y a donc, ma chère ?

*Madame Jeunemarié.—*C'est au sujet de notre bébé. Tu sais, on dit que les enfants trop précoces ne vivent pas. (*Laisant tomber sa tête sur l'épaule de son mari et éclatant en sanglots.*) Il a dit "Da, da" aujourd'hui, et il n'a que neuf mois !

IL ÉTAIT HABITUÉ A CE JEU-LÀ

*L'avocat.—*Vous dites que vous étiez dans la maison, en compagnie de Milo Criton, lorsque le vol a été commis ?

*Le témoin.—*Oui, monsieur.

*L'avocat.—*Comment se fait-il alors que lorsque le prisonnier est entré dans la chambre et vous a assailli, vous vous soyez sauvé par la fenêtre, et ayez gagné votre demeure sans essayer de défendre cette jeune fille et sans donner l'alarme ?

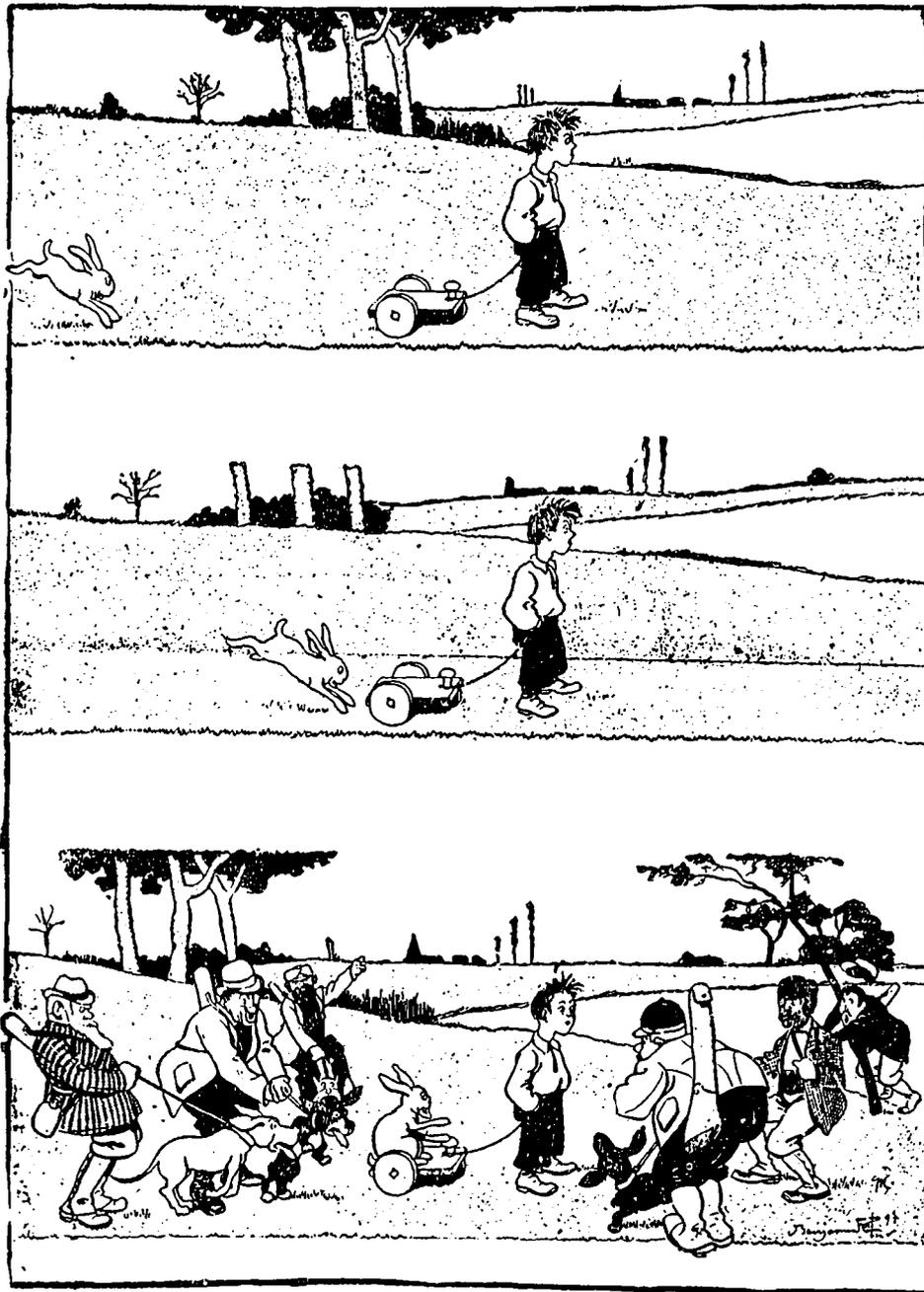
*Le témoin.—*Je croyais que c'était son père.

AMOURS CRUELLES



*Antoinette (avec dédain).—*Avez-vous jamais pensé, monsieur Baptiste, que j'allais me jeter à vos pieds ?
*Baptiste.—*Oh ! certainement non, ma demoiselle Antoinette. Je suppose que vous connaissez suffisamment bien les lois municipales pour ne pas jeter des déchets ailleurs que dans les boîtes hygiéniques.

EN TEMPS DE CHASSE



LE DERNIER TRUC DE JEAN LAPIN.

MONTAGNARD

Jusqu'à ton nid, taillé dans le flanc noir des monts
N'arrive point l'écho douloureux de la Plaine,
Et sur ton front serein passe la fraîche haleine
Des vents inaltérés du souffle des limons.

Dans le fier abandon de ta saine stature,
Ta force épand ton gestes au rythme des grands bois
Dont les calmes parfums palpitent dans ta voix,
Car ton âme s'inspire au sein de la nature...

Là, dans le chant des plénitudes grandioses,
Aux floraisons du cœur, de l'esprit et des choses,
L'homme dit sa grandeur en sa simplicité :

C'est la vie agrandie à l'horizon du rêve...
Et je t'aime, vaillant, qui, dans ton heure brève,
La vit pour ton amour et pour la liberté !

L. CHAZÉ.

ON CROIT A UN SUICIDE

Bien certainement, c'était en expiation de nombreux péchés de jeunesse, que l'implacable Destin avait fait de Théophile Cochard, le concierge d'un immeuble, sis boulevard Montparnasse, immeuble recelant dans ses flancs, malgré ses dehors honnêtes, l'atelier d'un très grand peintre.

Nous ne dirons pas le nom de cette illustration promise à l'Institut, mais les initiés la reconnaîtront sous son sobriquet : *Cambronne*.

Il est de règle absolue que partout où se rencontrera, d'une part, une réunion de jeunes peintres, de l'autre, un ménage de vieux concierges, la guerre s'allumera entre la loge et l'atelier.

Donc, il est superflu de dire que le jour où le grand peintre s'installa boulevard Montparnasse en compagnie d'une bande d'élèves faméliques et gouailleurs, la molle quiétude de Théophile Cochard et de la douce Sophie, son épouse tendrement aimée, s'envola à tire d'ailes, et, depuis, oublia de revenir.

Plus de somme tranquille sous la chaude caresse de l'édrond ; plus de grasses matinées sous les blancs rideaux de l'alcôve mystérieuse ; plus de sieste, plus de repos, plus rien que l'alerte continuelle, le qui-vive incessant, les pièges tendus, les traquenards toujours ouverts.

D'où partit le premier coup de feu !

De l'atelier ou de la loge ?

Nous ne saurions le dire, tant de coups de feu ayant été échangés entre les deux camps.

Mais ce que nous savons bien, c'est que le pauvre Théophile en mourut, emporté par une jaunisse maligne, suite d'un épouvantable accès de colère rentrée.

La bande des rapins suivit en masse compacte le cercueil, jusqu'au "champ de Navets", *noçca* en conséquence au retour, et, le soir, poussa l'oubli des convenances jusqu'à illuminer les fenêtres de l'atelier.

"Le cadavre d'un ennemi sent toujours bon", a dit un empereur romain plein de sens et de férocité.

Quoique dûment enterré, Théophile n'était point mort tout entier ; il laissait une veuve. Sophie hérita, sans aucune protestation, de la provision de rancunes qui régnait entre le défunt et les élèves de Cambronne.

Il y eut cependant quelques jours de trêve ; l'atelier laissa à sa victime un mois entier pour pleurer son défunt conjoint.

Sophie respira.

Toute heureuse de cette paix bienfaisante, elle négligea de pleurer Théophile et profita de cette accalmie inespérée pour peupler sa loge d'un magnifique angora, blanc comme neige, au long poil soyeux et brillant, et d'un grand bocal où nageaient mélancoliquement en rond cinq poissons rouges.

La trêve, tacitement accordée par les peintres, expirait lundi dernier, juste à l'heure où la veuve, complètement rassurée par l'absence d'hostilités, ouvrait son âme à l'espérance et s'endormait confiante, berçant dans ses bras son angora adoré.

"Fatale erreur !" comme chante le troubadour Raimbaud dans *Robert le Diable*.

Ce chat si blanc, si superbement beau, si fier de sa robe soyeuse, cet amour d'angora, cet angora d'amour à la toison immaculée, était paternellement couvé des yeux par la tribu des rapins.

Non point que les peintres eussent fondé, sur le rable dodu de l'innocente bête, l'espoir d'une gibelotte savante ; non ; il y avait assez d'un meurtre ; l'existence de l'angora n'était nullement visée.

Soulement sa robe blanche tirait l'œil.

"C'est une couleur stupide, avait déclaré l'atelier à l'unanimité ; elle est fade comme l'innocence elle-même, et elle est tout à fait déplacée dans une maison que nous daignons honorer de notre présence.

"Il faut mettre un terme à pareil scandale."

Lundi, vers midi, Sophie vit, soudain, une boule d'un vert

intense qui dégringolait l'escalier, se précipitait dans la loge et s'engouffrait sous le lit.

Le décret rendu par l'atelier venait d'être appliqué : le chat blanc était devenu vert.

Non point d'un vert banal rappelant l'olive pourrie, mais bien d'une belle teinte brillante, admirablement fondue et jouant l'émeraude dans la perfection.

— Oh ! fit la veuve, frappée en plein cœur.

Et elle voulait attirer Minet sur ses genoux, afin d'essayer de rendre à sa robe sa pureté primitive.

Mais le chat, réfugié sous le lit, grondait, soufflait de tous ses poumons, montrait ses crocs aigus, sortait ses griffes redoutables et n'interrompait ses démonstrations hostiles que pour lécher furieusement

ENTREPRENANTE JEUNESSE



La mère. — N'êtes-vous pas étonné, monsieur Lamiré, de la voix que possède ma fille ?
Le professeur Lamiré. — Je dois vous dire que oui, madame, mais à son âge on est si entreprenant !

REGRETTABLE (?) ACCIDENT



Elle — Oh ! George, répondez-moi ! (*Elle l'embrasse.*) Etes-vous mort ? (*Elle l'embrasse encore.*) Parlez-moi, mon chéri, je vous en supplie ! (*Elle lui donne, coup sur coup, une douzaine de baisers.*)
George (en lui-même). — Vas-y, ma belle ! Je serai mort aussi longtemps que cela durera.

ses pattes, son dos, son ventre et le reste.

Quel regard chargé de haine, la douce Sophie jeta l'instant d'après sur les rapins sortant pour le déjeuner.

Comme les gros rires de la bande endiablée s'enfoncèrent douloureux dans son cœur !

Oui, si elle les eût tenus là, tous ensemble, dans ses mains, avec quelle joie elle les eût fait mourir lentement, à petit feu !...

Le soir, le malheureux angora s'était tellement léché, que sa blanche hermine reparaisait par plaques. Seulement, lorsqu'à son réveil, le lendemain, Sophie chercha son chat, Minet était mort, empoisonné par la couleur...

La veuve ne cria point, ne pleura point ; les grandes douleurs sont muettes !

Silencieuse, songeant au fond de son âme à son Théophile mort jaune, à son angora mort vert, voyant distinctement tourner devant ses yeux plus de couleurs que n'en montre l'arc-en-ciel, elle rangea tout dans la loge, plaça le bocal aux poissons rouges sur la fenêtre et s'occupa du soin pieux d'ensevelir Minet.

A ce moment, les pas des élèves arrivant à l'atelier résonnèrent dans le vestibule.

Sophie leva la tête.

La vue de ses bourreaux fut un nouveau déchirement ; elle sentit que les sanglots dont son cœur était plein, envahissaient sa gorge et allaient éclater. Comme elle ne voulait point donner à ces monstres la joie de la voir pleurer, elle ferma sa porte à double tour, serra la clef dans sa poche et s'en fut sangloter sur le trottoir.

Une demi-heure après, l'esprit tranquille, elle revint chez elle.

Tout était paisible dans l'étroit réduit ; par la fenêtre ouverte, un gai rayon de soleil illuminait la loge, et tamisant sa lumière blanche à travers le bocal aux poissons, mettait un éclat vif sur la belle teinte verte du cadavre de Minet.

Étouffant un sanglot, mais, néanmoins, rassurée par cet air de fête, la concierge entra, prit un peu de pain sur la table et vint l'émietter sur le bocal.

Mais, soudain, elle poussa un cri d'horreur.

Ses poissons, ses beaux poissons rouges qui tournaient si gracieusement en rond, étaient... frits !

Pendant l'absence de la malheureuse femme, les peintres avaient péché les poissons, les avaient mis à la poêle et les avaient ensuite restitués à leur bocal.

Depuis mardi matin la veuve Sophie Cochard a disparu.

La police est à sa recherche.

On croit à un suicide.

GUSTAVE CANE.

PAS SI MAUVAIS QU'ON LE DIT

Un jeune soldat, nouvellement débarqué sur le sol africain, rencontre un vieux troupier, et lui demande d'une voix inquiète si le climat de l'Afrique est aussi mauvais qu'on le dit.

— Pas du tout, mon garçon, répond l'ancien. Le fait est qu'il arrive ici à chaque instant des bandes de godoluroaux qui ne prennent pas garde à eux ; ils ne font que manger et boire, et naturellement ils meurent. Puis ensuite, ils écrivent à leurs parents que c'est le climat qui les a tués.

UN LIVRE INTÉRESSANT

Lui. — Il doit être extrêmement intéressant, le livre que vous lisez en ce moment ?

Elle. — Oh ! il est des plus excitants ; l'héroïne change de toilette six fois rien que dans le premier chapitre.

LE POURQUOI

Bertie. — Mon oncle, pourquoi que les sauvages ils mettent des remèdes sur la tombe des parents défunts ?

Oncle Joe. — Je ne sais pas, mon garçon. A moins que ce ne soit pour mettre en garde la postérité contre ce qui les a tués.

IL EN VOYAIT DEUX

Le passant. — Qu'avez-vous à me pousser de la sorte ?

L'ivrogne. — Demande... hic... pardon, m'sieu... hic... Voyais deux hommes... hic... et voulais passer entre les deux... hic.

QUI S'Y FROTTE S'Y PIQUE

Mlle Vieuxtemps. — Quelle est, d'après vous, la plus jolie fille de la plage ?

M. Blazay. — Mlle Beaubègue, je suppose.

Mlle Vieuxtemps. — Mais, ne m'avez-vous pas dit hier soir qu'elle était la seule jeune fille que vous n'ayiez pas vue depuis votre arrivée ?

M. Blazay. — C'est exactement pourquoi je dis qu'elle doit être la plus jolie.

LE COMBLE DU BONHEUR

Lui. — Quelle idée vous faites-vous du ciel ?

Elle. — Ce doit être quelque chose comme Old Orchard Beach, j'imagine.

Lui. — Vous croyez ?

Elle. — Oui. Il doit y avoir un jeune homme pour chaque jeune fille.

PAS DE DANGER

Le professeur. — Bob, j'ai entendu dire que votre mère est malade des fièvres scarlatines. Ne venez pas à l'école avant qu'elle ne soit mieux. Vous pourriez contracter cette maladie et la propager parmi vos compagnons.

Bob. — N'ayez pas peur, monsieur. C'est une belle-mère que j'ai, elle ne m'a jamais rien donné.

CE QU'IL VOULAIT



L'oncle Perout. — Vous dites que vous voulez de l'ouvrage à un centin par minute ? Y pensez-vous ! Cela fait soixante centins par heure, six piastres par jour, trente-six par semaine, mille...

Le tramp (l'interrompant). — Assez ! Assez ! Disons un demi-centin par minute, alors. En tous cas, il ne m'en faut que pour la valeur de cinq centins !

Si vous tousssez prenez le

BAUME RHUMAL

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE

Ruines du Palais de Gordon.

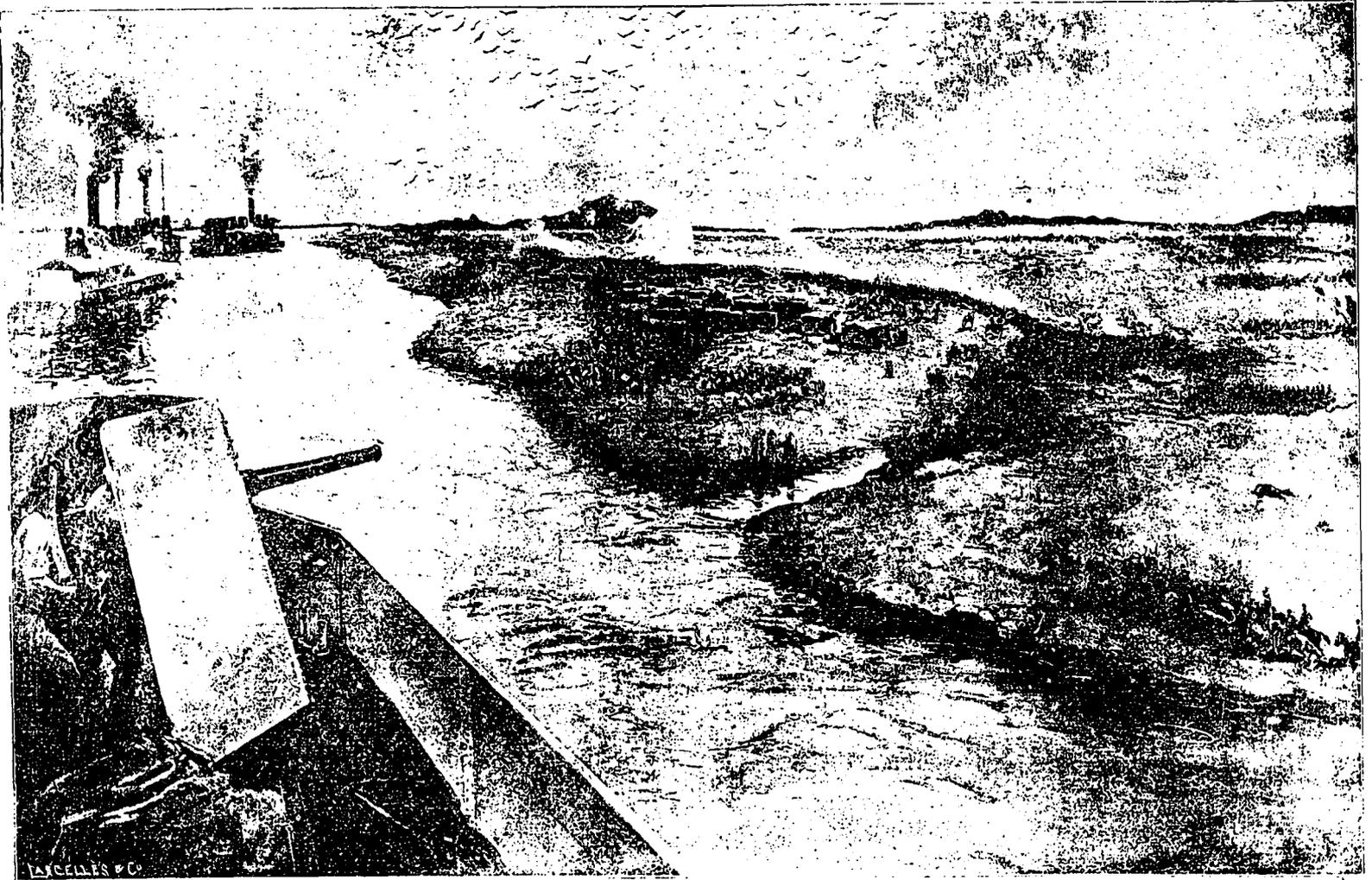
Le tombeau du Mahdi.

La gauche de la position du Sirdar division anglaise.

Les batteries d'artillerie en pleine action.

Le pavillon du Khalife et l'état major.

La cavalerie égyptienne.



Un canon a bord du "Mélik".

La droite de la position du Sirdar: troupes noires.

LA BATAILLE D'OMDOURMAN. — L'ATTAQUE DES FORCES ANGLO-ÉGYPTIENNES PAR L'ARMÉE DU KHALIFE, LE 2 SEPTEMBRE, A 6 H. 30 DU MATIN.

Le 2 septembre avait lieu la bataille d'Omdourman, qui terminait virtuellement la magnifique et savante campagne du sirdar Kitchener sur le Haut Nil. Vaincus et dispersés, les derviches ont fui, et la prise de Khartoum a vengé, à 12 années de distance, la mémoire de Gordon le Chinois.

A 6 heures, une lointaine clameur annonce l'arrivée de l'armée des derviches, apparaissant sur une large ligne de bataille, étendards au vent et chantant à tue-tête des chants guerriers.

A 6 heures et quart exactement, tombait, près du drapeau noir du Khalife, le premier obus anglais, accueilli par des hurlements de défi.

C'est la position exacte des deux armées à 6 heures et demie que représente notre dessin.

Appuyée au fleuve et ayant à sa droite les Soudanais et les Egyptiens, apparaît l'armée anglaise.

Les canonnières, prêtes à appuyer l'action, sont à proximité du rivage et, également appuyée au Nil, l'artillerie se développe sur une ligne ininterrompue.

La lutte était trop inégale pour les troupes mahdistes, quelle que fut du reste, leur intrépidité incontestable.

A 8 heures la bataille était perdue pour elles et, en pleine retraite, les Anglais et les Egyptiens les poursuivaient, la bayonnette aux reins, dans la direction du village d'Omdourman.

A 11 heures, comme les derviches semblaient devoir reprendre l'offensive, une seconde attaque des troupes anglo-égyptiennes donnait lieu à une furieuse mêlée; l'étendard sacré du khalife était pris et quelques centaines de cavaliers seulement accompagnaient dans sa fuite le général vaincu, laissant des milliers de cadavres sur le terrain du combat.

On évalue les pertes des anglo-égyptiens à 500 hommes seulement, celles des derviches à 15.000.

Et maintenant, quelles vont être les conséquences de cette campagne, méthodiquement et lentement conduite par le général Kitchener, et qui semble avoir mis les anglais en possession de la vallée du Nil et réalisé le rêve audacieux de Rhodes: une route ininterrompue du Cap à Alexandrie?

Ce sera, nous l'espérons bien, à la diplomatie d'abord et, à son défaut, à un arbitrage international qu'appartiendra la réponse.

Devant l'Anglais victorieux s'est dressé le drapeau français, glorieusement arboré par l'intrépide commandant Marchand sur les remparts de Fashoda. Le maintien des français à Fashoda, signifie la mise à néant du vaste et ambitieux projet si doucement caressé par l'Angleterre et poursuivi par elle depuis longues années: réunir le Sud-Africain à l'Egypte, accaparé par elle; barrer, par la même occasion, le chemin au Français en possession du lac Tchad et cherchant, eux aussi, à réunir leurs possessions

de l'Ouest et celles du Nord africain, à leur établissement de Djibouti, sur la mer Rouge.

En l'état actuel Marchand, premier occupant, — au prix de quelles fatigues? — de Fashoda et de la navigation du Nil en cet endroit, a refusé de quitter sa position. Au sirdar Kitchener l'invitant à évacuer le poste où il se maintient depuis quelques semaines, il a déclaré ne le pouvoir faire que sur un ordre du gouvernement français.

¶ Ce langage, la correction même, indique que c'est, comme nous le disions précédemment, à la diplomatie des deux pays qu'il appartient de déterminer si, oui ou non, le point contesté est dans la sphère d'agrandissement de l'Angleterre ou dans celle de la France.

Toutes les criaileries et les injures ne pourront dénaturer la question, très simple en elle-même.

Nous ne pensons pas que, encore cette fois, la parole soit au canon, mais il aurait été sage, de la part des journaux anglais, de le prendre de moins haut et de ne pas rendre plus difficile le rôle que sont appelés à jouer les diplomates dans cette nouvelle question africaine.

* * *

Il nous a paru devoir être agréable à un certain nombre de nos lecteurs et lectrices en faisant une excursion dans le curieux domaine d'une

LE PARAFE DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE, GUILLAUME II.

science comptant de fervents adeptes, c'est pourquoi nous avons inauguré dans un précédent numéro un système de consultations graphologiques sous forme de primes gratuites à nos lecteurs et abonnés.

Qu'il nous soit permis à cette occasion, de mettre sous les yeux des lecteurs du SAMEDI le graphique d'un des signataires de la Triple Alliance, une des signatures les plus extraordinaires qui se put rencontrer, celle de l'empereur d'Allemagne, Guillaume II, avec les conclusions qu'en a tiré une autorité graphologique, M. Marius Decrespe, dans l'analyse minutieuse qui suit :

"La première chose qui se manifeste, c'est un crochet (opiniâtreté) suivi d'un trait vertical ascendant, plein de hardiesse (audace extrême, énergie ne connaissant aucun obstacle) ; puis, un angle suraigu (dureté, agressivité) qui commence la première hampe, énormément surélevée, du W (sentiment évident, éclatant, aveuglant de sa propre supériorité sur tout le reste de l'univers), lequel W se termine par une tête empâtée que possèdent aussi, du reste, plus ou moins apparemment, toutes les lettres à boucles supérieures à la ligne (intelligence parfois troublée, soit par l'abondance des idées, soit par la puissance des instincts). Passons à l'm. Bien curieuse en semblable écriture, cette lettre finale, la plus petite de la signature gladiolée (diplomatie impénétrable), ce qui confirme la sinuosité de la ligne (habileté, ruse) ; sa largeur de base (expansivité des manifestations extérieures, encombrance, c'est-à-dire besoin d'occuper le plus de place possible) concorde bien avec la hauteur impériale du W ; mais la lettre est ouverte par le haut (absence de défense du moi, mépris absolu du danger, et aussi franchise spontanée, instinctive, sans atténuation). Certainement, Guillaume est, quand il le veut, d'abord extrêmement facile et de charmant accueil.

"Enfin, voici ce paraphe monumental. D'abord une grande courbe, très gracieuse, très pure de forme (sens esthétique indéniable) ; puis, une suite d'ondulations, de boucles qui font penser aux mouvements du chat quêtant une caresse (souplesse d'esprit et même de caractère, désir de plaire, besoin d'être aimé) ; puis, encore un grand trait horizontal soulignant le nom (orgueil du nom crié, fierté d'être lui-même), et, tout en haut, un immense crochet bien différent du dar crochet initial. Celui-ci est doux et signifie le goût marqué de l'approbation, la volonté d'occuper les esprits et d'être applaudi.

"Guillaume II termine sa signature par deux points (défiance extrême), et tous ces grands mouvements de plume, tous ces signes divers, si largement, si puissamment accusés (imagination tout à fait extraordinaire), il les a fixés d'un seul trait, sans quitter une seule fois le papier (déductivité poussée aux dernières limites)..."

* * *

Les grottes du comte Russell, si elles sont bien connues de tous les



LES GROTTES RUSSELL, AU MONT BELLE-VUE.

alpinistes des deux-mondes, ne le sont peut-être pas autant du commun des mortels et il nous a paru intéressant de faire connaître cette œuvre, véritablement philanthropique, accomplie par un dévoué escaladeur de sommets, le comte Henry Russell.

Dans les Pyrénées, et depuis trente ans au moins, le comte Russell a effectué des millions d'ascensions hardies.

De Luz à Bagnères, le respectable gentleman est connu de tous les guides, voire même de tous les habitants de la montagne.

Le Vignemale surtout, dont la tête altière, poudrée à frimas par les neiges éternelles de ces régions quasi-inaccessibles, se dresse à 3298 mètres d'altitude, a eu le don de le passionner.

C'est sur ses pentes abruptes, d'un accès si difficile, que le comte Russell a imaginé de faire pratiquer des cavernes creusées dans le roc, offrant, par tous temps et en toute saison, un abri chaud et sec au touriste égaré ou surpris par un de ces terribles orragans de neige qui ont fait tant de victimes.

C'est au prix d'énormes difficultés que ces excavations ont été obtenues et quatorze étés ont été employés à "vaincre la montagne" et à la rendre plus hospitalière.

À différents niveaux, sept grottes ont été creusées à la dynamite. Trois à l'altitude de 2400 mètres, ce sont celles de Belle-vue, que nous reproduisons ci-contre.

Trois à 3200 mètres, qui sont celles de Cerbillonnas. Une enfin à 3280 mètres, tout près du sommet et qui, pour cette raison a reçu, le nom de grotte du Paradis.

Chacune de ces excavations a environ 2 mètres de hauteur, la profondeur est variable ainsi que la largeur mais, néanmoins, le volume intérieur d'air respirable est toujours de 80 mètres cubes, soit environ des dimensions de 5 x 8. Une porte en fer clot chacune d'elles.

Dans ces véritables palais de troglodytes, la température ne descend jamais, sans feu, plus bas qu'à 5° centigrades, ce qui évite l'asphyxie par la fumée, lot ordinaire des touristes forcés de recourir à l'abri de cabanes ordinaires, beaucoup moins sûres et d'un entretien fort onéreux.

Enfin, ce qui sera vivement apprécié de tous les amateurs des hauts sommets, ces abris ont l'avantage de ne pas détruire le point de vue.

Tant d'efforts méritaient évidemment une récompense, accomplis qu'ils étaient par un étranger.

Les généreuses communes propriétaires du Vignemale, — elles sont au nombre de sept — ont donné le grand glacier et toutes ses cimes, à celui qui l'a tant aimé.

Aujourd'hui, le comte Russell possède la propriété, sinon la plus fertile, au moins la plus élevée du monde. "Je ne la changerais pas, nous disait-il, contre le plus beau domaine de Franco".

LOUIS PERRON.



GROTTES DES DAMES ET DES GUIDES, AU SOMMET DU VIGNEMALE.

PAS SI NAIF QU'ON LE CROIT



Penoute.—C'est-y vous qui a reçu pour moi ce télégraphe de Morial, signé Joe Penoute, demandant de lui envoyer dix piastres, tout de suite ?

Le télégraphiste.—Oui, c'est moi.

Penoute.—Ben, répondez au gas qui a envoyé le télégraphe qu'y blaguera pas le père Penoute. J'connais l'écriture de mon garçon et j'sais ben que c'est pas lui qu'a écrit ce papier-là.

UN MONSIEUR BIEN RASÉ

*La boutique d'un coiffeur
Un garçon rase un monsieur.*

LE GARÇON.—Mon rasoir fait mal à monsieur ?

LE MONSIEUR.—Pas précisément... mais...

LE GARÇON.—Mais quoi, monsieur ?

LE MONSIEUR.—On dirait qu'il crie sur la barbe.

LE GARÇON.—Il ne crie pas, il chante.

LE MONSIEUR.—Il chante si vous voulez, mais c'est agaçant... Cela irrite la peau.

LE GARÇON.—Du tout, monsieur, c'est un rasoir nouveau genre : il voltige... comme un sylphe... il ne fait qu'effleurer...

LE MONSIEUR.—Aïe !...

LE GARÇON.—Qu'est-ce qu'il prend à monsieur ?

LE MONSIEUR.—Vous m'avez coupé, parbleu !...

LE GARÇON.—Mais non.

LE MONSIEUR.—Mais si... je le sens bien, que diable ! avec votre rasoir qui chante... tenez, cela saigne !

LE GARÇON.—Presque rien, monsieur.

LE MONSIEUR.—Enfin, cela saigne-t-il, oui ou non ?

LE GARÇON.—Un bouton que j'aurai rencontré... il y a des personnes dont la peau ressemble à celle d'un crapaud... je ne dis pas cela pour monsieur.

LE MONSIEUR.—Je n'ai pas de boutons.

LE GARÇON.—Alors, vous avez remué. Remettez vous en place. Le joli rasoir !...

LE MONSIEUR.—Cela me cuit.

LE GARÇON.—Je vais mettre dessus un peu de poudre de riz, vous ne sentirez plus rien.

LE MONSIEUR.—Mais cela saigne toujours ; tenez, la serviette est toute tachée.

LE GARÇON.—Aussi, pourquoi y touchez-vous ? N'y pensez pas, il ne faut plus y penser. (*Facétieux*) On fait cela généralement aux marrons de Lyon, pour les empêcher de... faire du bruit !... Là, vous voilà rasé. Une barbe à la marseillaise.

LE MONSIEUR.—Oh ! je vais m'étancher toute la soirée.

LE GARÇON.—Mais non, mais non, ce n'est rien... Monsieur veut-il que je lui vende une paire de ces jolis rasoirs ?...

LE GARÇON.—Monsieur se fait-il couper les cheveux ?

LE MONSIEUR.—Oui, pendant ce temps, cela s'arrêtera peut être de saigner.

LE GARÇON.—Comment dois je couper ?

LE MONSIEUR.—...Sans parler.

LE GARÇON.—Beau temps, aujourd'hui.

LE MONSIEUR.—Oui.

LE GARÇON.—Monsieur a beaucoup de pellicules.

LE MONSIEUR.—Oui.

LE GARÇON.—Oh ! si monsieur voyait quelle sale tête il a.

LE MONSIEUR.—Oui.

LE GARÇON.—Si monsieur n'y prend pas garde, il perdra ses cheveux de bonne heure et ne pourra plus faire sa raie au milieu de la tête.

LE MONSIEUR.—Oui.

LE GARÇON.—Nous avons ici une eau excellente pour arrêter la chute des cheveux.

LE MONSIEUR.—Oui.

LE GARÇON (*prenant un flacon*).—Cela ne coûte pas cher, 2 fr. 75. On se frictionne une fois par jour seulement, en ayant bien soin de passer la main ou l'éponge sur la peau de la tête, entre les cheveux ; nous vendons des petites éponges très commodes pour les frictions.

LE MONSIEUR.—Oui.

LE GARÇON.—Nous avons également des flacons plus petits à 1 fr. 50. Monsieur veut-il essayer d'un petit ?

LE MONSIEUR.—Non, merci.

LE GARÇON.—Monsieur a tort. Monsieur veut-il un shampoing ou une friction portugaise ?

LE MONSIEUR.—Non, rien.

LE GARÇON.—Un peu de pommade.

LE MONSIEUR.—Non, merci.

LE GARÇON.—Nous en avons d'archi-supérieure, le *Philo-come*,—un de nos clients, neveu du concierge du Collège de France, nous en a donné l'étymologie, — File-eau-come ; — tant cela est suave et onctueux.

LE MONSIEUR.—....

LE GARÇON.—Pas même un peu de brillantine sur les côtés ?

LE MONSIEUR.—Non, rien du tout.

LE GARÇON.—Monsieur a tort. Monsieur a les cheveux secs comme des baguettes de tambour ; un peu de cosmétique ?

LE MONSIEUR.—Non, rien, dépêchez-vous, je suis pressé.

LE GARÇON.—Monsieur ne peut vraiment pas s'en aller dans cet état ; après tout, monsieur est libre, je ne parle que dans son intérêt...

LE MONSIEUR.—Oui, et surtout dans le vôtre ; mais finissons-en, voilà une demi-heure que vous me rasez !

LE GARÇON (*facétieux*).—Pardon. Taille de barbe... coupe de cheveux.

LE MONSIEUR.—C'est bon, gardez vos plaisanteries pour ceux qui achètent vos flacons.

LE GARÇON.—Monsieur est irascible. (*Il ôte le peignoir et le secoue d'assez mauvaise grâce*).

LE MONSIEUR.—Enfin, ce n'est pas trop tôt. (*Il sort une pièce de vingt sous et paie.*)

LE GARÇON.—Monsieur n'oubliera pas le pourtoire.

LE MONSIEUR (*tout à fait furieux*).—Ah ! zut alors, Deibler n'en demande pas, lui ! (*Il sort en claquant la porte.*)

QUESTION EMBARRASSANTE



Eva.—Charlie, mon chéri, si vous étiez appelé à mourir pour la patrie ou pour moi, à qui donneriez-vous la préférence ?

FEUILLETON DU "SAMEDI", 29 OCTOBRE 1898 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

XLII

Fin de Reve

(Suite)

—As-tu dix francs à me prêter jusqu'à samedi ? demanda le forgeron au tapissier.

—Toujours, frangin. Voilà.

Il lui glissa dans les doigts une pièce d'or.

—Merci, mon vieux copain ; c'est pour payer à boire à la nocé ; ils n'ont plus le rond.

—T'emballe pas, Gustave ! le prince est là pour un coup. Nous avons trois bouteilles de champagne sur le chantier, et du bon ! Présente-nous ; je me charge du reste.

Auguste retourna au restaurant, annonça aux mariés sa rencontre et leur demanda la permission de leur amener ses gens.

En apprenant qu'un prince, un prince russe, un vrai ! allait venir, la mariée, les demoiselles d'honneur, trois mamans et une vieille grand'mère qui, avec la blonde Nini, composaient l'ornement de ce lendemain de nocé, manifestèrent une grande joie.

La présentation se fit sans aucune autre formalité, si ce n'est qu'avec la permission du prince, Arthur avait apporté les trois bouteilles de champagne dont le débouchage remit tout le monde en belle humeur.

Les verres se choquèrent avec entrain, et le marié lui-même, en l'honneur de la Russie, se releva de son serment de sobriété exagérée. Alors, commença le défilé des chansons.

La ronde des chansons étant terminée, on sortit pour danser sur le sable, devant la porte. Un des garçons d'honneur, qui savait un peu jouer du crin-crin, s'était muni de son instrument. Il l'accorda tant bien que mal, et attaqua, d'un archet peu sûr, le quadrille "d'Orphée aux Enfers".

Arthur invita Nini.

—Toi, dit-il à Anna, tu danseras avec le prince qui me fera vis-à-vis.

Nicolas Alvaroff s'était résigné à jouer ainsi le rôle de traître dans les amours de son tapissier. Il ne s'y prêta qu'à contre-cœur.

Tout en dansant avec Anna devant Arthur qui, pour faire valoir ses avantages physiques, exécutait des prodiges de souplesse et de légèreté, il lui dit à demi-voix :

—Vous ne paraissez pas vous amuser beaucoup, mademoiselle ?

—Mais si, monsieur, répondit-elle d'un ton sec.

Elle se tenait sur ses gardes.

—Je regrette d'avoir eu la fantaisie de vous accompagner. Sans moi, vous ne seriez pas venue jusqu'ici, vous auriez déjeuné sur l'herbe avec votre bon ami et vous seriez au comble de vos vœux.

Ai-je bien deviné, mademoiselle ?

—Parfaitement, monsieur.

Ce prince avec ses millions ne l'intimidait pas du tout, et puisqu'il lui demandait lui-même la vérité, elle aurait été bien bête de la lui épargner. Elle ne se doutait guère qu'en agissant ainsi, elle intéressait vivement son danseur. Cela le changeait, ce gentilhomme, de découvrir chez une jolie fille une franchise aussi nette, un si vigoureux mépris de la fortune.

Ah ! il n'en voyait pas souvent, de ces créatures désintéressées.

Il ne la regrettait pas, sa fantaisie de blasé. Elle lui laisserait un bon souvenir.

Et dans l'espoir de ramener le sourire sur les lèvres crispées d'Anna, le prince Nicolas Alvaroff lui dit, tout en la faisant pirouetter à la fin de la pastourelle :

—Voulez-vous que je donne le signal du départ ? Je vous reconduirai tous les deux et vous serez débarrassée de moi.

Elle le regarda pour la première fois depuis le commencement du quadrille. La bienveillance, la bonté la plus exquise se lisaient dans les yeux de ce grand seigneur. Anna en fut si pénétrée que, revenant encore une fois de ses préventions, elle lui confia toute sa pensée.

—Merci, monsieur, mais...

—Dites, mon enfant.

—Mais je veux savoir si réellement Arthur a un béguin pour cette petite noiraude.

Un béguin ? Encore une expression qui ne figurait pas dans le dictionnaire français de Nicolas Alvaroff ! Il en devina néanmoins le sens.

—La noiraude, se dit-il, est une jeune évaporée qui sautille à côté de M. Arthur Béliard ; quant au béguin, ça ne peut être que le caprice du jeune homme pour la noiraude.

A ce moment, le violoneux par complaisance attaqua une polka. Pour faire enrager son tapissier, le prince avait invité Nini, qui se montrait enchantée. Et quand Arthur rentra dans la danse, Nini lui envoya une ceillade, tout en disant à son cavalier :

—A la bonne heure, prince, vous savez danser, vous ! Ça fait plaisir, pour une fois, de polker avec un homme du monde.

Le prince ne put retenir un éclat de rire. Il s'amusait. Il y avait longtemps que cela ne lui était arrivé. La polka n'en finissait pas, tellement l'artiste amateur avait de plaisir à la racler.

L'archet s'échappa enfin des mains du virtuose, et les danseurs s'arrêtèrent soudain, la jambe en l'air. Nini riait à se tordre, au bras du prince. Nicolas Alvaroff, toujours correct, la salua, et, lui tournant le dos, s'en fut prendre un temps de repos sous une tonnelle écartée, le visage bouleversé.

Mais déjà retentissaient les notes aigres d'une mazurka improvisée par le violoniste de contrebande. Cette danse ne dura que quelques minutes. Car tout le monde avait besoin de repos. On rentra dans la salle à manger où Nicolas Alvaroff commanda au patron de prendre les ordres de la société.

Jusqu'alors, le prince ne s'était intéressé qu'à la comédie d'amour qui se jouait devant lui. Il se prit à examiner un à un les participants de cette nocé populaire. Il demeura frappé de la tristesse répandue sur toutes les physionomies de ces braves gens.

—Cela sent la misère, ici, pensait le prince. Tous ces pauvres diables seraient heureux, aujourd'hui, s'ils n'avaient pas la perspective de recommencer à tirer demain le diable par la queue.

Nicolas Alvaroff étaient un de ces riches qui répugnent à donner aux solliciteurs, mais qui ne manquent jamais l'occasion de tirer de l'ornière les pauvres honteux. Seulement, comme il ne donnait jamais à la légère, il résolut de se renseigner.

L'un des invités, qui paraissait être l'ami le plus intime du marié, lui plut par la franchise répandue sur sa physionomie d'ouvrier au regard droit, au visage énergique.

Comme on recommençait un nouveau défilé de chansons qui ranimaient la gaieté prête à s'éteindre, le prince se rapprocha de cet homme assis en dehors de la table et lui offrit un cigare.

A ce moment, tous les yeux étaient fixés sur la mariée, qui chantait d'une voix fraîche, la romance langoureuse en vogue, toujours la même, bien que les paroles et les airs de ces productions éphémères aient la prétention d'être du nouveau. On ne remarqua pas que le prince et l'ami du marié s'étaient éclipsés.

—Allons prendre l'air, avait dit Nicolas Alvaroff ; on étouffe ici ; il fait si beau aujourd'hui.

—Volontiers ! répondit sans façon l'ouvrier.

Dehors, ils causèrent de choses différentes. Le russe se mettait à la portée de son compagnon, lequel, gagné peu à peu par cette simplicité, était ravi de converser avec un prince ; il l'amena ainsi, petit à petit, à le faire jaser sur la situation pécuniaire des mariés.

—Sont-ils à leur aise ? lui demanda-t-il.

L'autre hésita à répondre. Puis, soudain, triomphant d'une timidité à laquelle il n'était pas accoutumé :

—En quoi cela peut-il vous intéresser, monsieur ?

Il ne pouvait mieux répondre pour achever la conquête de Nicolas Alvaroff. Sa rudesse était une preuve absolue de délicate fierté. Combien d'autres auraient saisi avec empressement la perche tendue par ce millionnaire !

—Je ne vous ferais pas une question semblable, répondit le prince, si je n'étais désireux d'être utile à votre ami.

L'ouvrier, très ému par cette déclaration, laissa échapper toute la vérité par cette exclamation :

—Ah ! monsieur, il en faudrait de trop pour relever mon pauvre ami ! beaucoup trop.

—Expliquez-vous et ne me cachez rien.

—Soit : Voici la vérité du bon Dieu : mon copain était imprimeur lithographe, simple ouvrier, bien entendu. Ce métier a été tué par la machine ; il ne nourrit plus qu'un très petit nombre d'hommes. Mon copain s'est trouvé sur le pavé, comme tant d'autres de ses camarades. Il avait fait des économies, mais il s'était mis dans la boussole que le commerce des liquides et de la bouillabaisse, ça allait toujours. Bref, il a fondé un débit de vin avec restaurant, à Grenelle.

—Très bien !

—Attendez, monsieur ! Dans ce commerce-là, faut être dur ; sans quoi on est estampé dans les grands prix.

Le sens de cette phrase échappait complètement à Nicolas Alvaroff.

—Traduisez, fit-il.

—Dans ce commerce-là, faut être dur avec les clients ; sans quoi on se laisse aller à faire crédit et on s'enferme.

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.

—Vraiment !

—C'est l'un qui vous promet de payer la semaine prochaine, autrement dit la semaine des quatre jeudis. En attendant, il boulotte ferme, tombe son litre à chaque repas, prend son café, son pousse-café et sa rincette ; puis il disparaît, et va-t-en voir s'il reviendra ! C'est l'autre qui ne paye que par acomptes et laisse pousser la queue de sa note. D'aucuns s'exécuteraient s'il le pouvaient ; mais ils manquent d'ouvrage, et pour peu que le bistro ait du cœur. . . .

—Le bistro ?

—Le marchand de vin. S'il a du cœur, dis-je, se laisse manger la laine sur le dos par l'un comme par l'autre, et ça fait la rue Michel. Bref, mon ami est à la veille de la faillite. Pas moyen de moyenner ! Faudrait deux mille cinq cents francs ; ça ne se trouve pas sous le pied d'un cheval.

—Pourquoi a-t-il attendu si longtemps pour se marier ?

—Faut d'avoir le temps. C'est un grand dérangement. Il a fermé sa boutique et attend la saisie. Alors, n'ayant rien de mieux à faire. . .

—Il s'est marié ! dit le prince en riant de bon cœur.

—Oh ! monsieur, ce n'est pas drôle. Effectivement le pauvre homme ! . . .

—Vous dites qu'il lui faudrait deux mille cinq cents francs pour désintéresser ses créanciers ?

—Oui, monsieur. J'ai vu toutes les factures.

—Très bien ; mais il lui en faudrait autant pour pouvoir reprendre son petit commerce en profitant de l'expérience acquise.

—Oh ! ça, faut pas y songer : cinq mille francs, monsieur, mais c'est le Pérou !

—Eh bien, vous avez trouvé le Pérou à Meudon.

Nicolas Alvaroff tira d'un élégant carnet en cuir de son pays une carte élégante revêtue de ses armoiries, et la remettant à l'ouvrier :

—Voici mon adresse. Dites à votre copain de se présenter chez moi demain matin à onze heures, pas plus tôt, et de m'apporter tous ses comptes que je ferai vérifier par mon notaire. Je ne doute pas que vos renseignements ne soient exacts. Néanmoins, comme je n'oblige jamais personne à la légère, vous me permettrez de les contrôler. Si votre copain est vraiment digne d'intérêt, je payerai ses dettes et je lui donnerai de quoi se remettre à son comptoir.

L'ouvrier se frottait les yeux, doutant qu'il fût réveillé.

—Serait-il possible, monsieur ! Vous auriez cette bonté ?

—Ce n'est pas de la bonté, c'est de la justice ; il faut bien que les riches viennent en aide aux pauvres.

—Oh ! monsieur, si tous les riches raisonnaient comme vous, il n'y aurait bientôt plus de pauvres.

—Ni de riches non plus. C'est un idéal qui ne sera jamais de ce monde. . . si ce n'est à l'état d'idéal.

L'ouvrier avait mis la carte du prince dans sa poche.

—Permettez-moi, demanda-t-il, d'aller annoncer la bonne nouvelle à mon copain ?

—Oui, mais à une condition qu'il n'en parlera à personne ici et qu'il ne me remerciera que demain, chez moi.

—Compris, monsieur : vous savez faire le bien sans ostentation !

Et il s'éloigna d'un pas rapide.

Nicolas Alvaroff le suivit lentement et s'arrêta auprès d'une fenêtre ouverte sur la salle. Il éprouva une des plus douces satisfactions de sa vie en voyant le bonheur rayonner sur le visage du marié, à qui son copain avait confié l'affaire en deux mots.

—Je n'ai pas perdu ma journée, se dit-il ; maintenant, à l'autre !

L'autre, c'était Nana. On avait fini de chanter et on se disposait à recommencer le petit bal de famille.

Le prince Nicolas Alvaroff se tenait à l'écart. Il jouissait en philosophe de la joie de ces braves gens. Seul, Arthur faisait une tache au tableau.

Nicolas Alvaroff, à la fin fatigué de ces scènes, s'enfonça dans le bois, marchant droit devant lui jusqu'à ce qu'il n'entendit plus le son de la musique. Il s'assit sur l'herbe au pied d'un arbre et se laissa aller aux âpres douceurs de la rêverie.

A quoi pensait-il ? à des souvenirs lointains qui, tantôt, assombrissaient son front, tantôt lui faisaient venir le sourire aux lèvres.

Il s'oublia longtemps dans ces douces rêveries. Lorsqu'il en sortit il se faisait tard, aussi se hâta-t-il de regagner le restaurant.

Il regrettait de s'être attardé ainsi : ces jeunes gens devaient l'accuser de négligence. Plus on est riche, plus on doit d'égards à ses obligés. Il trouva le restaurant désert. Tout le monde était parti, excepté le cocher Alexandre, qui, assis devant la porte, fumait sa pipe. En voyant arriver son maître, le serviteur se redressa soudain.

—Où sont-ils ? demanda le prince.

—Je ne sais pas répondit Alexandre. La dame blonde est là toute seule. Elle a eu une crise de nerfs. Elle est bien malade.

Nicolas Alvaroff pénétra dans le restaurant. On l'y reçut avec tous les égards dus à un bon client. La femme du gargotier le mit tout de suite au courant de ce qui s'était passé.

—Les gens de la noce, lui dit-elle, étaient inquiets de vous. Ils sont partis à votre recherche.

—Et la dame blonde ?

—Elle nous a fait bien peur. Nous avons cru qu'elle y passerait. Cette pauvre fille a eu une syncope qui a duré près d'une heure. Nous étions aux cent coups.

Une heure ! Le prince n'aurait jamais cru qu'il s'était oublié si longtemps au bois.

—Elle va mieux ? demanda-t-il, sur un ton qui témoignait le plus vif intérêt.

—Cela ne sera rien. Elle a eu un gros chagrin, voilà tout. On s'habitue à ces choses-là ; seulement, faut le temps. Si vous voulez-la voir, elle est étendue sur mon lit, dans ma chambre à coucher. Elle ne souffre plus, mais les forces lui manquent.

—Demandez-lui si elle désire me voir, si elle a quelque chose à me dire. Dites-lui que quoi qu'il arrive, elle peut compter sur moi. Répétez-lui bien cela.

Un instant après, Nicolas Alvaroff se rendit auprès de la malade, qu'il trouva debout.

—Qu'est il donc arrivé, ma pauvre enfant ? lui demanda-t-il.

Pour toute réponse, elle lui tendit un billet plié en quatre.

—Lisez, monsieur, et vous verrez jusqu'où peut aller la scélératesse d'un homme qui a promis le mariage à une honnête fille.

Elle se laissa choir sur une chaise. Le billet, signé seulement de l'initiale A, était ainsi conçu :

« La jalousie est le plus affreux des défauts chez une femme. Nous ne pouvons plus nous entendre ; nous ne nous entendrons jamais. En nous mariant ensemble, nous ferions notre malheur à tous les deux. Vaut mieux nous séparer tout de suite. Adieu, Nana.

Nicolas Alvaroff rendit le billet à Anna.

—Vous seriez bien. . . bonne de le regretter ! dit-il ! Il n'en vaut pas la peine. Vous savez où je demeure ; ne manquez pas de recourir à moi au cas où vous trouveriez dans le dénuelement. Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir.

Il s'inclina et se retira. Comme il faisait atteler la calèche, les gens de la noce revinrent par un chemin opposé à celui qu'il avait pris en rentrant au restaurant. Il les remercia de leur attention, serra la main au marié en lui disant tout bas : « A demain », et s'adressant à la vieille tante, dont le visage respirait la bienveillance et la franchise :

—Pardon, madame. Je voudrais vous dire deux mots en particulier au sujet de la petite dame blonde qui a eu une crise de nerfs, tout à l'heure ? . . .

—Parlez, monsieur ; nous savons de quoi il retourne. La pauvre enfant s'est évanouie en lisant la lettre de son monstre d'homme. Nous avons pris connaissance du billet. Nous sommes au courant.

—En ce cas, madame, je veux parler devant tout le monde. Je ne connais cette dame que depuis ce matin. Cela m'a suffi pour l'apprécier. Bref, je m'intéresse à elle ; je la crois capable d'une fatale détermination. Ce serait un grand service à lui rendre que de ne pas l'abandonner à elle-même. Voulez-vous vous charger, madame, de la ramener chez son père ? Elle vous racontera, vous ; elle vous obéira ; vous saurez trouver les paroles qu'il faut dire en ces occasions.

—C'est entendu, monsieur, vous pouvez compter sur moi.

Nicolas Alvaroff s'inclina, régla la note du restaurant et donna l'ordre à Alexandre d'atteler la calèche. Quelques instants après, il se faisait conduire à son cercle où, comme d'habitude, il dîna en compagnie d'indifférents, fit sa partie de jacquet après le repas, tailla des banques de baccara pour tuer le temps, reperdit ce qu'il avait gagné la veille et rentra se coucher, tout alourdi, à trois heures du matin.

XLIII

L'Abandonnée

Anna Charvet s'était laissé emmener sans résistance par les gens de la noce. Assise dans la tapissière à côté de la bonne vieille qui l'avait prise sous sa protection, elle ne pleurait plus, mais le désespoir éclatait dans son regard fixe qui ne voyait plus rien des choses extérieures. La tante lui pressait la main de temps à autre, comme pour lui dire : « Je suis là ; vous n'êtes pas seule ; il y a encore quelqu'un qui s'intéresse à vous. »

Naturellement le secret du prince Alvaroff à l'égard du marié était connu de tous et la joie la plus vive se reflétait sur les visages, se traduisait en chants d'allégresse que le violoniste soutenait à sa manière, sans aucun souci des règles de la science musicale.

Ces explosions de bonheur sonnaient aux oreilles d'Anna comme un glas funèbre. Elles lui faisaient sentir plus vivement encore l'horreur de sa situation.

Qu'allait-elle devenir, seule, dans le désert de Paris ? Rentrer

chez son père, c'était s'exposer aux violences de l'ivrogne, qui lui ferait payer cher sa fuite et se croirait tous les droits vis-à-vis d'elle.

La peur de ce père odieux la dominait à un tel point qu'elle était décidée à ne pas retourner à son atelier.

Où aller ?

Elle était littéralement écrasée par cette fin si imprévue de partie de campagne.

L'égoïsme d'Arthur se compliquait d'atrocité. Et cependant, elle ne songeait plus à la vengeance. Elle le méprisait trop pour le poursuivre de sa haine. Elle aurait voulu pouvoir l'oublier ; mais comment se délivrer du souvenir ?

On reconduisit les mariés à leur domicile, où la soupe aux choux attendait ce lendemain de nocé. Anna était restée dans la tapisserie avec la bonne femme.

—Où demeurez-vous ? lui demanda cette dernière.

—Loin, près de la Bastille.

Elle avait répondu ainsi pour se débarrasser d'une protection qui commençait déjà à lui peser.

—Moi aussi, dit la tante, je vais vous reconduire chez vous. A quelle adresse ?

—Rue St-Antoine, numéro 80.

—Faut pas vous désoler comme ça ! Vous travaillez n'est-ce pas ?

—Oui, madame, je suis modiste.

—A la bonne heure ! Quand on travaille, on n'a besoin de personne. Et puis... c'est pas pour vous donner un mauvais conseil ce que je vais vous dire là ; mais je sais quelqu'un qui s'intéresse à vous, en tout bien tout honneur, c'est lui-même qui l'a dit.

—Vous voulez parler du prince Alvaroff.

—Oui, ma fille. Quel bon homme ! Il sauve mon neveu de la faillite ; il va lui prêter ou plutôt lui donner cinq mille francs ! C'est lui qui m'a chargée de vous emmener, de vous reconduire à votre père.

Anna haussa les épaules. Ce prince de malheur, elle le haïssait.

—Rue St-Antoine, 80, dit la bonne femme au cocher.

Ce dernier mit son cheval au grand trot. Arrivée à l'adresse qu'elle avait indiquée, Anna descendit de voiture, remercia de nouveau sa protectrice et entra dans le couloir de la maison. Le hasard la faisait tomber dans un hôtel garni.

Brisée de fatigue, anéantie, elle ne désirait, pour l'instant, qu'un peu de repos. Après, elle verrait à se débrouiller si c'était possible.

La porte du bureau de l'hôtel s'ouvrit. Une grosse commère apparut sur le seuil.

—Avez-vous une chambre ? lui demanda Anna et à quel prix ?

—Cela dépend. Est-ce à la semaine, ou au mois ?

—Pour une nuit seulement.

—Alors, c'est trois francs.

Anna consulta son porte-monnaie. Elle n'avait que deux francs cinquante.

—Pouvez-vous, demanda-t-elle, vous contenter de deux francs ; je ne puis y mettre davantage.

—Chacun fait ce qu'il peut. Donnez vos deux francs et je vais vous conduire à votre chambre.

—Voilà, madame.

Elle se croyait quitte ; mais la logeuse la pria de remplir l'imprimé sur lequel la préfecture de police pose aux locataires des garnis trente-six questions indiscrettes.

Anna inscrivit un faux nom, une fausse adresse. Elle était certaine que son père la ferait rechercher. D'instinct, elle prenait ses précautions. Et ce fut d'un pas lourd, en se tenant à la rampe de l'escalier, qu'elle gravit les cinq étages conduisant à sa chambre.

—Mademoiselle, demanda la logeuse, a-t-elle besoin qu'on la réveille de bonne heure ?

—Non. Laissez-moi tranquille.

Elle en avait assez de cet interrogatoire.

—Bonsoir, mademoiselle.

Anna lui ferma la porte au nez et s'enferma à double tour. Et sans même accorder un coup d'œil au mobilier sommaire de ce réduit, elle se jeta tout habillée sur le lit et s'abîma dans sa douleur.

Le sommeil la gagna peu à peu et sa pauvre tête y trouva le calme.

Le matin, elle se reveilla à son heure habituelle. Au premier moment elle se crut chez elle, et comme d'habitude, elle prêta l'oreille pour s'assurer si son père ronflait encore.

Mais le soleil venait de pénétrer dans sa chambre, dont elle avait négligé de fermer les rideaux.

La vue des objets la rappela à la réalité et un sanglot déchirant s'échappa de sa gorge. Durant plus d'une heure, elle pleura comme un enfant.

Cependant il fallait prendre une résolution. Elle se leva, secoua sa robe printanière toute fripée. Elle fit sa toilette et sortit de cette chambre d'hôtel qui n'avait jamais vu, dans le défilé des figures

variées de sa clientèle, une jolie figure aussi convulsée par le chagrin.

Elle descendit d'un pas rapide l'escalier, espérant échapper aux regards curieux de la logeuse et du personnel. Mais tout justement parce qu'elle allait vite, on la guettait, de peur qu'elle n'emportât quelque objet précieux. Embusquée sur le palier de son bureau, la commère l'arrêta au passage.

—Eh bien, mademoiselle, avez-vous passé une bonne nuit ?

Ce disant, elle attendait le signal du garçon chargé de la surveillance des sortants ?

—Très bonne, madame, répondit Anna. Adieu, madame.

Elle voulut descendre ; mais la logeuse la retint encore.

—Attendez, mademoiselle. Je vais vous donner la carte de la maison. Jamais de scandale ! Je puis m'en vanter. Aussi la police ne met jamais les pieds chez moi.

Anna n'osa pas refuser la carte. Là-haut, le garçon toussait à rendre l'âme. Cela signifiait qu'il ne manquait rien dans la chambre de la petite dame blonde et qu'on pouvait lui rendre sa liberté.

—Merci, madame, et adieu !

Non, jamais, sous aucun prétexte, elle ne remettrait les pieds dans cette boîte où elle laissait, comme souvenir, un oreiller trempé de ses larmes.

Et toujours la même question : que faire ?

Ce qui pressait le plus, au point de vue matériel, c'était de profiter de ce que le père était à son bureau, d'aller à la maison, d'y faire sa malle, en un mot, de rassembler sa petite garde-robe.

Anna possédait quelques bijoux de peu de valeur. Elle les mettrait au clou et vivrait de rien en attendant d'avoir retrouvé de l'ouvrage.

De fortes résolutions lui avaient poussé pendant son sommeil.

Malgré ses angoisses, elle ne perdait pas le nord. Aller tout droit à la maison, s'était s'exposer à y trouver le père. Il importait tout d'abord de s'assurer si l'ivrogne n'avait pas faussé compagnie à son bureau. Ça lui arrivait parfois de faire le lundi, surtout quand il avait passé le dimanche en compagnie du père Boncieux, lequel prenait un malin plaisir à le griser de fond en comble.

Anna entendit sonner sept heures. Elle ne croyait pas s'être levée si matin, calcula qu'elle avait le temps d'arriver devant la maison Boncieux un bon quart d'heure avant l'ouverture du magasin.

Là, elle se mit en faction sous une porte, en face des bureaux.

Charvet, malgré sa passion pour les boissons variées, était un employé régulier ; il poussait même l'exactitude jusqu'à ne pas venir à son bureau plutôt que de manquer l'heure réglementaire de l'entrée.

Ce matin-là, il franchit la porte à huit heures précises, sans se douter que sa fille le guettait.

Il n'avait pas sa mine ravagée du lundi. L'abattement se voyait dans toute sa personne ; il courbait le dos sous le poids du chagrin réel que lui causait la disparition d'Anna.

Celle-ci n'en éprouva guère de pitié. Elle savait trop que ce chagrin avait sa source dans un égoïsme féroce.

Ce que le père regrettait en elle, c'était sa complaisance, son esprit d'ordre, son économie. Elle le connaissait sur le bout du doigt, l'auteur de ses jours ! Elle ne se faisait plus d'illusions à son égard.

Et, de même maintenant, elle connaissait Arthur et n'éprouvait plus pour lui — du moins le croyait-elle — que du mépris.

Quand à ce prince qui lui offrait sa protection, elle le haïssait.

Ces tristes réflexions, elle se les faisait dans l'omnibus qui la ramenait à son quartier. Arrivée chez elle, la pauvre enfant, malgré sa répugnance, entra chez la concierge, espérant des nouvelles.

Elle y apprit que son père était entré, le soir, dans une fureur indicible. On l'avait entendu tout casser : la vaisselle, les meubles. Même que, par crainte d'un incendie, on était allé chercher les agents.

L'ivrogne s'était calmé à la voix de l'autorité. Il n'était pas ressorti de la soirée, contrairement à ses habitudes. Le matin, on l'avait vu partir très calme. C'était tout ce qu'on savait.

Anna remercia et monta en toute hâte voir les dégâts. Elle était inquiète pour sa garde-robe, son seul avoir. Le spectacle qui s'offrit à elle, dans cet intérieur dont elle avait pris tant de soin, était navrant.

La vaisselle gisait en morceaux ; les meubles avaient été éventrés d'un coup de pied. L'ivrogne n'avait pas même respecté une gracieuse étagère qui supportait ces bibelots auxquels les jeunes filles attachent tant de prix.

L'enfant pleura sur les ruines de ces souvenirs. Elle rassembla les débris d'un canard en stuc que sa mère lui avait donné au bon temps jadis. Elle les mis dans une petite boîte, décidée à les garder comme une relique de famille qui lui rappelait la bonté de sa mère et la bestialité de son père.

Cela fait, elle pénétra dans sa chambre et poussa un cri de détresse : le misérable lui avait déchiré, lacéré, déchiqueté avec les ongles ses robes, ses corsages. Il ne lui restait rien !

Fort heureusement, elle retrouva ses modestes bijoux, sur lesquels elle espérait pouvoir emprunter une centaine de francs au mont-de-piété.

Elle mit son linge dans un sac de voyage, ne prit pas un sou à la bourse commune dans le tiroir du secrétaire, rassembla ses hardes et eut soin de se munir de ses papiers d'identité.

La concierge lui demanda ce qu'il faudrait dire à son père :

— Rien, répondit sèchement Anna.

— Vous ne reviendrez pas ce soir ?

— Ni ce soir ni jamais. Adieu, madame.

— Voulez-vous que j'aie vous chercher une voiture ?

— Oui, vous me rendrez service.

Le véhicule amené, Anna y entassa ses bagages ; puis elle se fit conduire au bureau du mont-de-piété le plus proche. La pauvre croyait pouvoir engager ses bijoux ; mais l'employé lui observa qu'elle n'était pas majeure et l'éconduisit assez rudement.

— Je ne suis pourtant pas une voleuse ! s'écria-t-elle. Ces bijoux m'appartiennent.

— Faites-les engager par un parent ; moi, je ne connais que le règlement.

Anna remonta en fiacre. Elle se trouvait bien embarrassée. Pas d'argent pour payer le cocher ; plus moyen de trouver un gîte. Avec cela, la faim commençait à la talonner ; car, chez les jeunes gens, les peines de cœur n'empêchent pas celles de l'estomac.

Elle avait bien quelques parents à qui s'adresser ; mais en pareil cas, c'est surtout les proches qu'il faut éviter. Il vaut mieux recourir aux amis. Anna ne fut pas longue à se décider.

— Rue Montparnasse, dit-elle au cocher.

Elle se rendit chez la maman Jordanet dont, en venant chercher Camille, elle avait apprécié la bonté charmante, l'obligeance inépuisable. Elle la trouva à son comptoir.

La présence de Louise, qui travaillait auprès de sa mère à la confection d'un dolman, l'embarrassa un peu ; mais il n'y avait plus à reculer, il fallait sortir de ce cruel embarras.

— Mon père m'a battue, dit-elle, et je suis partie de chez lui avec l'idée bien arrêtée de ne plus y remettre les pieds.

La mère de Jordanet dit à Anna avec un sourire triste :

— C'est si grave que ça ?

— Plus grave que vous ne sauriez le croire ! Mon père a tout brisé à la maison. Il a mis ma garde-robe en pièce. Il sait pourtant le mal que j'avais eu à me monter, cette année. Et puis ce n'est pas la première fois qu'il me bat.

— Camille m'a dit qu'il buvait.

— Il s'enivre tous les soirs. Ça a fini par lui détraquer le cerveau. Bref, maman Jordanet, je viens vous emprunter de quoi payer mon saphin et vous prier de garder mes bagages jusqu'à ce que j'aie trouvé une chambre.

— Mais, très volontiers, mon enfant. Seulement, nous causerons tout à l'heure et j'espère que vous reviendrez à de meilleurs sentiments.

Elle lui donna cinq francs. Louise s'était levée pour aider l'amie de sa sœur à transporter les bagages dans la boutique. Lorsque la conversation reprit entre Anna et la mère, elle eut la discrétion de se tenir à l'écart.

— Avez-vous, bien réfléchi, mon enfant ? demanda Mme Jordanet à la fugitive.

— Oui, madame.

— N'avez-vous aucun tort vis-à-vis de votre père ?

— Aucun !

Elle rougit néanmoins en pensant à Arthur.

— Vous m'assurez que votre père s'enivre fréquemment, et je vous crois, mon enfant ; mais songez qu'en l'abandonnant à lui-même il se livrera sans aucune retenue à ce funeste penchant. Dieu sait où cela le conduira.

— Oh ! ça m'est bien égal.

— Il ne faut jamais parler ainsi de son père, quels que soient ses torts. Vous n'êtes donc pas allée à l'atelier, ce matin ?

— Non, madame, de peur que mon père ne vienne m'y rechercher. Il en est bien capable ; car, enfin, je ne suis pas majeure, ainsi que me l'a fait observer tout à l'heure l'employé du mont-de-piété, qui m'a refusé de me prêter sur mes bijoux.

A ce moment, Médéric entra dans la boutique. On le mit au courant de la situation. Il donna raison à Anna. Il était d'avis qu'un père qui frappe son enfant et s'adonne à la boisson ne mérite aucune pitié. Le voyant si bien disposé, Anna lui demanda s'il consentirait à lui engager ses bijoux.

— Moi ? fit-il, jamais ! vous êtes l'amie de Camille, et je n'en demande pas davantage. Vous resterez avec nous jusqu'à ce que vous ayez trouvé de l'ouvrage. Les bonnes ouvrières ne chôment pas longtemps, et je sais par Camille que vous travaillez comme une fée.

La maman Jordanet donna pleine et entière approbation à l'idée de son fils.

Anna était profondément émue. Elle qui, le matin, s'était vue

perdue dans ce grand Paris, ainsi qu'une épave roulée en plein océan, retrouvait une famille.

— J'ai peur de vous gêner, dit-elle timidement.

— On se serrera un peu, voilà tout, dit la mère. Provisoirement, vous partagerez le lit de Camille.

— Oui, mais... je serai une charge pour vous.

— Bah ! Louise vous procurera de l'ouvrage à sa fabrique d'équipements militaires. C'est un ouvrage dur ; mais j'espère bien que vous ne serez pas longtemps avant de rentrer dans un bon atelier de modiste.

— Eh bien, je reste, dit Anna, et puisque vous êtes si bons, je me permettrai de vous demander un croûton de pain et un verre d'eau. C'est bête, mais c'est comme ça : j'ai faim.

Médéric lui jeta un regard attendri, pendant que Louise courait à l'arrière-boutique chercher un restant de café au lait, du pain et du beurre.

Anna mangea de grand appétit.

Médéric, que son patron avait envoyé en course, avait passé par la maison, dans l'espoir d'y trouver une lettre de son père. Tout justement, le facteur l'apportait, cette précieuse lettre. Médéric la déplia en tremblant. Sa mère et sa sœur, immobiles, les yeux fixés sur lui, attendaient anxieusement les nouvelles. Il parcourut la lettre et se hâta de dire :

— La santé est bonne ; mais le moral, est toujours atteint. Laissez-moi lire attentivement chaque mot ; car le père est obligé, à cause du gouverneur, de ne dire que la moitié de ce qu'il pense.

La lettre du martyr était ainsi conçue :

« Chère femme, chers enfants,

« Toujours rien de nouveau. Sans vos lettres qui m'arrivent régulièrement et me prouvent que mon souvenir ne vous quitte pas un seul instant, je me croirais, malgré le ciel, les étoiles, le soleil brûlant, le mugissement de la mer, enseveli dans une tombe.

« Je suis heureux de vous savoir à l'abri de la misère. Je remercie Jean de m'écrire régulièrement. Ses lettres m'apportent une grande distraction. Je les lis et les relis comme on s'attache à un beau roman d'amour. Jean est fou de sa Florentine. Il ne me parle que d'elle ; il ne tarit pas en éloges sur son compte. Et d'après tout ce que je sais de cette personne, dont Jean a pris soin de m'envoyer la photographie, je crois qu'elle mérite tout le bien que son amoureux m'écrit sur elle.

« Chère femme, chers enfants, je vous embrasse de tout mon cœur. Ecrivez-moi le plus tôt possible et donnez-moi des nouvelles détaillées sur toute la maisonnée et sur les amours de notre ambitieux militaire.»

Médéric passa la lettre à sa mère. Louise avait suspendu tout travail. Elle attendait respectueusement son tour de lecture.

— A ce soir, dit Médéric. Je vais acheter des aciers pour le patron. Je n'aurai pas le temps de revenir déjeuner.

Il embrassa sa mère et sa sœur, et serrant la main d'Anna :

— Ne vous faites pas de chagrin, mademoiselle, lui dit-il. Ici, vous êtes chez vous. Votre malheur n'est pas bien grand, allez !

Anna n'ignorait rien des infortunes de la famille Jordanet. Elle les plaignait de tout son cœur : mais y a-t-il des degrés dans le malheur.

Combien elle enviait le sort de Louise et de Camille qui, malgré leur infortune, vivaient tranquilles, sinon heureuses, auprès de leur mère, auprès de leur frère, si bons pour elle !

Mme Jordanet s'attachait à ne plus lui faire de morale. Du moment que Médéric approuvait les résolutions de l'amie de Camille, elle se soumettait, un peu à contre-cœur, non par crainte d'une charge nouvelle, mais par esprit de devoir. Au fond de son cœur, elle plaignait le père d'Anna, si coupable fut-il.

Du reste, la fugitive n'était pas embarrassante. Nullement habituée à perdre son temps en rêveries inutiles, rompue dès le jeune âge au dur labeur de l'ouvrière, elle exigea, avec un bon sourire, qu'on lui donnât quelque chose à faire.

— C'est moi qui raccommoie tout à la maison, dit-elle. Il ne doit pas manquer d'ouvrage, ici. Mettez-moi à l'épreuve tout de suite, pour m'occuper d'abord, puis pour me distraire.

C'était exact que l'ouvrage de maison ne manquait pas chez les Jordanet. Seulement on n'avait jamais le temps de le mettre au courant. Dans une famille où chacun doit apporter sa quote-part du budget, on va au plus pressé, on ne s'arrête guère aux détails du ménage.

Le soir, en rentrant, Camille fut bien étonnée de trouver son amie à la maison.

— Oh ! comme tu as bien fait, lui dit-elle en l'embrassant ; ton père rôde depuis deux heures devant la porte de l'atelier. Il guettait ta sortie. Il a l'air d'un fou furieux. Il arrêtait dans l'escalier toutes les ouvrières et leur demandait si elles savaient chez qui tu avais pu aller.

Anna, très inquiète, s'écria :

— Tu ne lui a pas dit que nous étions amies ?

—Pas de danger ! Il me fait peur, ton père, avec ses yeux en boules de loto. Sait-il que tu venais quelquefois ici ?

—Heureusement non. Nous ne causions jamais. Et puis, d'abord, il est incapable d'écouter. En dehors de son travail, il ne pense qu'à jouer aux cartes et à boire.

Médéric, qui était rentré le premier, l'écoutait avec un intérêt marqué.

—Qu'il vienne ici, votre père, dit-il ; je me charge de lui parler comme il faut.

—Oh ! il serait très doux, assura Anna ; mais il ferait valoir ses droits : je ne suis pas majeure.

—Ses droits ! je le ficherai à la porte comme il le mérite. Avez-vous des témoins de ses brutalités à votre égard ?

—Oui, monsieur Médéric. Hier matin, les voisins sont accourus à mon secours ; sans quoi, je ne sais pas ce qui serait arrivé.

—Cela suffit. Votre père a perdu tout droit sur vous. Nous ne sommes plus au temps où les parents pouvaient martyriser leurs enfants ; il y a des juges, à Paris !

La soirée se passa tranquille. On se coucha de bonne heure, suivant l'excellente habitude des gens qui ont peiné toute la sainte journée.

—Ne causez pas trop longtemps, avait recommandé Mme Jordanet aux deux amies.

Mais Anna tenait une confidente aussi curieuse que possible des choses d'amour, et elle lui en conta, à voix basse entrecoupée de larmes amères, jusqu'à minuit sonné.

—Pourquoi te désoler, dit Camille, ton Arthur te reviendra.

—Lui ! ah ! on voit bien, ma chère, que tu ne connais pas encore l'égoïsme des hommes. Heureusement pour toi ! Que mon exemple te serve de leçon.

La belle Alsacienne poussa un gros soupir.

—Dormons, fit-elle ; moi aussi, j'ai du chagrin.

—Toi aussi ? Confie-moi cela.

—Non, pas avant demain soir. J'attends une lettre de quelqu'un. . . .

—Ah !

—Demain, je te dirai tout. Maman, qui ne dort guère, doit nous entendre chuchoter. Il ne faut pas qu'elle me gronde à cause de toi.

XLIV

Alexandre Houdaille

Qu'était-il donc arrivé de nouveau à Camille Jordanet ? Un soir comme elle sortait de l'atelier, un inconnu lui avait glissé une lettre dans la main.

—De la part d'un ami, dit-il.

Et il disparut aussitôt.

Cela avait été fait si rapidement que Camille n'eut pas le temps de s'y opposer. Elle eut d'abord la pensée de jeter le pli au ruisseau ; mais la curiosité fut plus forte chez elle que l'indignation. Elle la glissa dans sa poche et marcha plus lentement. Le mystère plaira toujours aux filles inexpérimentées. Quel pouvait être cet ami ?

Chemin faisant, Camille bâtissait roman sur roman, mais sans aucune base sérieuse. La raison lui conseillait de ne pas déplier le billet et de le remettre à Médéric. Camille n'écouta pas longtemps ce sage avis. Et pour se justifier à ses propres yeux, elle se disait que Médéric, nature violente, serait capable de s'attirer quelque mauvaise affaire en voulant la défendre contre les entreprises de l'inconnu.

Sa main brûlait au contact de la lettre. La curiosité lui faisait battre le cœur. N'y tenant plus, Camille se glissa sous une porte et, après s'être assurée qu'elle était bien seule, que personne ne l'observait, elle déplia le billet et le lut avidement.

Cette épître était ainsi conçue :

“ Beauté idéale, astre tombé du ciel,

“ Depuis que j'ai senti votre main se reposer dans la mienne au Palais des merveilles, je vis dans l'extase. Vos traits de déesse sont gravés dans mon cœur en traits ineffaçables. Toutes mes pensées vont à vous, comme les regards de l'aigle vont au firmament. Mais quelle distance me sépare de vous ! Il me semble que vous êtes au bout de la terre. Enchaîné par le devoir, l'implacable discipline militaire, quand aurai-je la joie de vous revoir ? J'aspire à ce moment ineffable.

“ A bientôt, mademoiselle. Si vous daignez penser à moi, soyez certaine que mon cœur en sera pénétré d'une joie comme rarement les mortels peuvent en éprouver. Si loin que je sois de vous, il vous serait impossible de m'accorder un souvenir sans que je le sente, tellement mon âme me semble avoir d'affinité avec la vôtre.”

Il y en avait quatre pages sur ce ton, quatre pages serrées et d'une belle écriture de sous-off. Cela était signé : Alexandre Houdaille.

Camille, il faut le dire, n'était pas très connaisseuse, en fait de style. Aussi estima-t-elle que ce billet était fort bien tourné ; on n'y parlait que de sa beauté et dans des termes si pompeux qu'elle en fut éblouie. Mais quelles étaient les intentions du sergent ? Il n'en soufflait mot. Pour l'instant il aimait et ne demandait, en retour, qu'un peu d'amitié.

Camille fut bien obligée de conclure qu'il manquait quelque chose de sérieux à ce billet d'amour.

Trois jours après, elle en recevait un second non moins enflammé.

Elle se laissa prendre à la glu des flatteries dont l'exagération même aurait dû la mettre en garde. Le sergent lui demandait une réponse, un mot seulement, sans quoi, assurait-il, la vio lui serait trop à charge ! Et pour lui alléger ce fardeau précieux, elle lui envoya quelques lignes de son écriture, et signa : Votre amie Camille.

La réponse du sergent ne se fit pas attendre. Houdaille ne se sentait plus les pieds à terre, comme le vulgaire des mortels ; il se croyait transporté dans l'azur, d'où il avait hâte de descendre pour se rapprocher le plus possible de son amie.

Il annonçait sa prochaine visite ; il donnait un rendez-vous à la belle Alsacienne. Seulement, il ne pouvait fixer la date, à cause du capiston qui, depuis sa séance du Palais des merveilles, ne dérangeait plus, flanquait des punitions à tort et à travers et refusait tout congé aux sous-officiers.

Houdaille allait trop vite en besogne. Camille prit peur et regretta d'avoir écrit. Elle confia ses craintes à Anna, ne lui cacha rien de la légèreté avec laquelle elle avait agi.

—Mais c'est une canaille, ton sergent ! dit l'abandonnée. Il te promet le mariage. n'est-ce pas ?

—Il n'en parle même pas.

—Alors, il est bien moins canaille qu'Arthur ; l'aimes-tu ton sergent ?

—Je crois que oui.

—Mais tu n'en es pas sûre.

—C'est si bon d'aimer et d'être aimée.

—Tu as bien le temps d'y penser ! Où t'a-t-il donné rendez-vous, ton sergent ?

—Il m'attendra, au sortir de l'atelier.

—Le sacrifiant ! N'y va pas. Camille, tu serais perdue.

—Oh ! je ne suis pas si montée que cela. Tiens ! j'ai une idée. Veux-tu lui écrire, toi ? Tu lui diras que tu es mon amie et que je suis tous tes conseils. Tu lui demanderas quelles sont ses intentions à mon égard.

—C'est ça. Mais où me répondra-t-il ?

—Poste restante. C'est là que je dois aller chercher tous les deux jours ses lettres.

—Tous les deux jours ! Matin ! il a du temps à perdre, ton sergent ! Laisse-les dans la boîte à malice, ses billets doux, ils seraient encore capables de te monter la tête.

—Ça, je ne peux pas te le promettre.

—Pourquoi ?

—Parce que j'ai peur qu'Alexandre, ne se fasse trop de chagrin. Il s'ennuie tant, là-bas, au régiment !

—Tu me fais rire, ma pauvre Camille, et pourtant je n'en ai guère envie. Ton Alexandre c'est un pilier de caserne. En dehors du service, ça ne pense qu'à boire, qu'à fumer. Je t'assure qu'il ne vaut guère mieux que mon tapissier, ton sergent.

—Faut attendre. . . Ecris-lui ; nous verrons ce qu'il te répondra.

Anna poussa un gros soupir en pensant à Arthur, dont elle commençait déjà à s'ennuyer.

—S'il ne s'agit que de promesses, va, il n'en sera pas chiche. Ces messieurs ne reculent jamais devant un mensonge. M'autorises-tu à lui dire que tu refuses de le voir en cachette et que c'est à tes parents qu'il doit s'adresser ?

—J'ai peur. . .

—De quoi ? parle. Je ne comprends pas ton hésitation.

—C'est que. . . .

Camille Jordanet n'osait dire le fond de sa pensée ; cela était si délicat, si scabreux. Mais Anna insista avec tant d'amitié réelle qu'elle finit par s'expliquer.

—C'est que, dit-elle d'une voix tremblante, personne ne voudra m'épouser. Louise et moi, nous resterons filles, à moins. . . que l'innocence de mon pauvre père ne soit enfin reconnue et proclamée.

Anna demeura un instant silencieuse. Trop bonne, trop nature pour comprendre ces préjugés, elle réfléchissait. Et dans la logique de son esprit simple, elle répliqua :

—Un sergent, ce n'est pourtant pas un ambassadeur ! Ce que tu me dis là serait peut-être un obstacle si tu avais affaire à un monsieur tout ce qu'il y a de plus chic. Si c'en est un pour ton sergent, eh bien, j'en conclurai qu'il ne t'aime pas.

—Et puis, ajouta Camille, je n'ai pas un sou de dot, pas même un trousseau.

—Il est donc bien riche, ton sergent ?

—Il le sera un jour. D'après ce que m'a dit Jean, ses parents ont une fortune, des bestiaux, des terres. . . .

—Je vois ça, interrompit Anna : des petits poulets, de gros cochons, du foin au grenier et dans les bottes. Le paysan n'est pas si intéressé qu'on le prétend à la ville. Du moment que tu as un métier et que tu es capable de gagner ta vie, ça doit suffire aux parents de M. Houdaille. Dans tous les cas, laisse-moi agir et n'écris plus rien avant de savoir à quoi t'en tenir sur la sincérité de ce grand amour. Tu me le promets ?

—Oui, et. . . je voudrais bien pouvoir rattrapper ma lettre ; si Médéric le savait, il ne me pardonnerait pas.

Anna écrivit au sergent Houdaille. Sa lettre se terminait ainsi :
" Bref, monsieur, mon amie me charge de vous dire qu'il est inutile de vous déranger si vous n'avez la ferme intention de demander sa main à ses parents. Veuillez me répondre aux initiales A. C. . . . au bureau de poste de la rue de Rennes, où je me présenterai sans faute dans trois jours. "

Mais la semaine se passa sans que le sergent Houdaille daignât répondre à l'amie de la belle Alsacienne.

Camille était, au fond, plus ennuyée qu'affectée. Elle ne se dissimulait plus qu'en se risquant dans une semblable aventure, elle avait oublié son pauvre père, sa mère si dévouée, si affectueuse, ses frères qui l'aimaient tant, sa bonne sœur, qui lui donnait l'exemple du courage et de la résignation.

Un amer regret lui tenaillait le cœur. Ses yeux s'étaient desillés. Elle était résolue à laisser se morfondre à la poste les billets d'Alexandre Houdaille.

Mais ce dernier, tout en évitant la question réfrigérante, ne renonçait pas à ses fins. Ne recevant plus de réponse, il devina le rôle joué par Anna et chargea de nouveau son messenger de faire parvenir, en main propre, une lettre à Camille.

Mais la belle Alsacienne avait prévu cette manœuvre. Elle se tenait sur ses gardes. Elle repoussa la main qui lui tendait le billet, disant d'une voix ferme, impérative :

—Je vous défends de m'aborder dans la rue. Celui qui vous envoie doit savoir ce qu'il a à faire.

Elle s'éloigna d'un pas rapide. Anna la félicita de sa résolution.

—Je suis contente, lui dit-elle, que tu sois enfin délivrée du mauvais esprit. Mon malheur aura servi au moins à quelque chose. Si j'avais des parents comme les tiens, je n'aurais jamais écouté les propos galants d'aucun Arthur. Maintenant, il s'agit de rattraper ta lettre. Ce ne sera pas commode, et puis, faut le ménager, le sergent, à cause de ton frère, à qui il ferait la vie dure. Le mieux est de laisser couler le temps : Houdaille t'aura bientôt oubliée pour une autre.

Quelque temps après, Jean, qui n'avait pas écrit depuis une quinzaine et dont on attendait une lettre avec impatience, arriva soudain, tout joyeux, chez sa mère. Il était onze heures du matin. Après avoir embrassé la maman et Louise, il serra cordialement la main d'Anna.

—Médéric, dit-il à cette dernière, m'a raconté vos malheurs. Vous devez vous sentir bien heureuse, ici. Mon petit frère est si bon !

Anna rougit d'embarras. Heureuse ? elle ! Cela ne lui était plus permis.

Certes, dans son abandonnement, elle avait trouvé une oasis au désert parisien ; mais bientôt il lui faudrait repartir, chercher un nouvel asile. Où ? Elle n'osait même pas y penser.

Jean, qui ne pouvait deviner les motifs de son trouble, craignit de l'avoir blessée. Bien vite il changea de conversation.

—Chère maman, dit-il, va falloir ajouter deux couverts au déjeuner, un pour moi et l'autre pour. . . ne le devines-tu pas ?

—Pour ton sergent ? Il ne me revient guère, ton sergent.

—Bah ! c'est ma providence. Depuis qu'il est venu ici, il me gêne de toutes les manières. Pas une punition et le moins possible de corvées. Il me laisse du temps pour étudier ; j'ai tant à apprendre. Mais il ne s'agit pas de mon sergent, bien que nous soyons venus tous les deux en permission. Il s'agit de Florentine. Je lui ai donné rendez-vous ici.

Louise leva les bras au plafond. Elle n'avait rien de prêt pour le déjeuner ! Comment allait-on recevoir la grande artiste ?

Jean se mit à rire ; car il devinait toutes les pensées de sa sœur.

—Sachez, dit-il, que ma fiancée est aussi simple de goûts que vous et moi. Ajoutez une côtelette, un bout de fromage ; c'est tout ce qu'il faut. D'abord, si vous vous mettiez en frais pour elle, elle ne reviendrait pas.

Et, débouclant son ceinturon, il entonna une chanson joyeuse. La joie d'être à Paris, la perspective de déjeuner avec les siens et Florentine, lui faisaient oublier que cette demeure ne connaissait plus de gaieté, qu'elle portait le deuil de l'absent. Sa mère le regardait, un pâle sourire aux lèvres et des larmes dans les yeux. Il ne voyait pas cela, Jean Jordanet ! Il était heureux, et il entendait que les siens pressent une part à son bonheur.

—Et Médéric ? s'écria-t-il, vient-il déjeuner ? Pourvu que son patron ne l'envoie pas en course !

—Nous l'attendons, assura Louise. Il a bien promis d'être ici à midi, et à moins d'imprévu. . . .

—Si j'allais le chercher ?

—Non, attends ta fiancée. Le patron de Médéric est brave homme ; mais il interdit qu'on dérange ses ouvriers.

—Alors, il ne vaut pas mieux que mon capitaine. Cette vieille ganache ne dérange plus.

La maman de Jordanet prit un air sévère.

—Tu as tort mon Jean, fit-elle, observer de parler ainsi d'un officier à qui tu seras bien obligé de demander la main de sa fille.

—Et qui me la refusera net, cette main.

Jean était redevenu sombre. Sans y penser, sa mère venait de réveiller en lui une crainte, une appréhension qui lui avait fait passer bien des nuits blanches. Il secoua cette tristesse et s'écria :

—Au fait, s'il refuse, nous le verrons bien ! Que j'arrive à attraper des épaulettes, c'est tout ce qu'il faut. Florentine le matra, le vieux ; au besoin, on se passera de sa permission. Nous avons bien le loisir d'y songer. En coulera-t-il de l'eau sous les ponts, d'ici là ! Encore si j'étais certain d'arriver : j'ai tant à apprendre et j'ai la tête si dure ! Le capitaine, lui, il a eu une chance de pendu. On se battait tout le temps, sous l'empire, tandis que maintenant, pas moyen d'attrapper une balle dans la peau, de se faire décorer sur un champ de bataille. Vive la guerre et les pommes de terre frites !

Comme il poussait cette acclamation dans l'arrière-boutique, une voix lui cria :

—Bravo !

C'était Florentine qui venait d'entrer. Jean l'embrassa sur les deux joues. Le bonheur éclatait dans leurs yeux.

La maman les regardait avec attendrissement ; mais Louise et Anna semblaient attristées par cette joie débordante.

Louise pensait aux obstacles insurmontables qui la séparaient du filleul de la veuve Savenay ; Anna songeait aux épreuves qu'elle allait avoir à traverser, à l'ingrat qu'elle croyait haïr et qu'elle aimait encore malgré tout.

Médéric ne tarda pas à arriver, et l'on se mit à table devant un déjeuner improvisé par Louise et auquel le jeune soldat en rupture de gamelle fit honneur avec un appétit d'enfer. On était serré comme des harengs en boîte ; mais Jean, assis auprès de sa fiancée, ne s'en plaignait pas.

Naturellement, la conversation roula sur le régiment. Pour plaire à Florentine, Jean affectait une conviction militaire exagérée. A force de se monter la tête, il était parvenu à se persuader qu'il avait la vocation. Il évita de parler de son capitaine. En revanche, il ne tarissait pas sur les qualités de son sergent.

—C'est un soldat exceptionnel, affirmait-il. Il est peut-être un peu trop à cheval sur la consigne ; mais il en faudrait beaucoup comme lui, surtout en temps de guerre. Quant à moi, je n'ai qu'à m'en louer. Je trouve même qu'il me favorise un peu trop ; les camarades s'en aperçoivent et commencent à me jalouser. Il est vrai que je m'applique à rester dans le régiment ! Ah ! le règlement, je le connais à fond. Ça m'a semblé dur pour commencer ; mais m'y voilà rompu, tout à fait rompu !

—A la bonne heure ! dit Florentine. Dans tout homme de cœur, il y a l'étoffe d'un bon soldat.

Anna considérait avec envie cette belle personne qui faisait courir tout Paris pour l'entendre. La pauvre fille se disait :

—Si le bon Dieu m'avait donné un talent comme le sien, je ne serais pas embarrassée.

Après le déjeuner, Jean s'astiqua de son mieux pour conduire Florentine au Palais des Merveilles, où elle devait répéter une chanson nouvelle.

Ils partirent tous deux, bras dessus, bras dessous. Le fusilier Jordanet ne perdait pas un pouce de sa taille ; mais il avait beau se redresser, Florentine le dépassait d'une demi-longueur de tête.

—Si nous allions embrasser Camille ? dit-il.

—J'allais vous le proposer, répondit-elle.

Ils se rendirent à l'atelier de Mme Vertelet. La visite des fiancés aurait fait un vif plaisir à Camille si, en apercevant son frère, elle n'avait pensé de suite à Alexandre Houdaille. Elle n'osa pas questionner Jean à ce sujet ; mais le soir, aussitôt rentrée à la maison, elle demanda tout bas à Anna, en l'embrassant :

—Est-ce qu'il est à Paris ?

—Oui. Silence ! Médéric nous regarde.

Ce n'était pas la première fois que Médéric observait à la dérobée sa petite sœur. Il avait surpris, entre les deux amies, des lambeaux de conversation, des bouts de phrases qui lui donnaient à réfléchir. Il soupçonnait un secret et cherchait à le surprendre. S'il ne s'était pas encore fâché contre Camille, c'était par respect de l'hospitalité donnée à la fugitive.

On attendit Jean pour se mettre à table.

—Pourvu qu'il ne nous amène pas son sergent, dit Médéric.

Il ajouta :

—S'il l'amène, nous le recevrons bien ; mais au fond, cet homme me déplaît.

Ce disant, il regarda Camille et remarqua qu'elle avait pâli. D'instinct, il flairait le danger. Jean revint seul. Il avait attendu la fin de la répétition pour reconduire Florentine chez elle.

—Et ton sergent, qu'en as-tu fait ? lui demanda Médéric.

—Mais rien du tout. Il m'a quitté, ce matin, à la gare, sans me dire comment il emploierait son congé. Nous devons nous retrouver demain soir, au train de sept heures trente-cinq. Il m'avait chargé de vous transmettre ses amitiés.

Après le dîner, on ferma la boutique et on monta au petit logement où cette pauvre famille trouvait encore moyen de donner asile à une amie en détresse.

Là, les filles se mirent à coudre, pendant que Médéric, assis dans un coin obscur, pensait au père et se préparait à lui répondre.

Soudain, on sonne à la porte. La mère, qui achevait de ranger son ménage, va ouvrir, Camille est toute tremblante ; les visites sont si rares chez les Jordanet ! Si c'était Alexandre ! S'il venait avec de bonnes intentions !

Elle continue son roman, Camille ; elle se prend à espérer que cette histoire, si singulièrement commencée, finira bien.

Mme Jordanet ouvre. Ce n'est pas Alexandre, c'est le père d'Anna. Le visiteur salue, il se courbe ; il est d'une politesse irréprochable.

—C'est à madame Jordanet que j'ai l'honneur de parler ?

Au son de la voix paternelle, Anna s'est levée. La terreur se voit dans ses yeux. Ne sachant pas où fuir, la pauvre enfant se réfugie derrière Médéric.

—Ne craignez rien, lui dit ce dernier.

La maman Jordanet, très émue, essaye de parlementer avec le visiteur, dont elle a deviné l'identité.

—Que desirez-vous monsieur ?

Lui, de plus en plus correct, ne manifesta aucune mauvaise intention, ni dans son attitude, ni dans ses paroles.

—Je commenserai, madame, par vous remercier de tout cœur d'avoir bien voulu accorder l'hospitalité à ma fille. Vous devez penser combien j'ai souffert depuis sa disparition. Je m'étais mis en tête qu'Anna, dont j'avais remarqué depuis quelque temps l'exaltation, se laissait aller à des idées noires. Je redoutais un suicide. Pendant huit jours, je suis allé à la morgue, avec l'épouvantable appréhension de retrouver mon enfant couchée sur la dalle funèbre.

—Votre fille se porte bien, dit Mme Jordanet, que ce langage, si bien apprêté, apitoyait.

—Elle est là ?

—Oui, monsieur ; elle ne nous a pas quittés un seul instant. Elle n'a pas cessé de travailler. Elle est vraiment courageuse, votre charmante fille.

—A qui le dites-vous, madame ! C'était la joie et le repos de mon foyer !

Il parlait très bien, le père Charvet, quand il n'avait pas un verre de trop dans le nez. Ce soir-là, il s'était observé.

Mme Jordanet le fit entrer dans la petite pièce qui servait tout à la fois de chambre à coucher et de salle à manger.

Anna s'était assise et cousait sans trop savoir ce qu'elle faisait. Charvet s'arrêta sur le pas de la porte. Il salua Médéric.

—Bonsoir, monsieur, et tous mes remerciements comme à madame votre mère. Du moment que ma fille a trouvé asile ici, le poids que j'avais sur le cœur s'est enlevé comme par enchantement.

Ouvrant ses bras :

—Voyons, Nana, tu ne viens pas embrasser ton père, qui ne t'en veut plus, qui te pardonne.

Anna hésitait. Elle savait trop de quelle politique, de quelle duplicité le père était capable, surtout devant des étrangers, quand il voulait arriver à ses fins. La maman l'encouragea.

—Alions, ma fille, lui dit-elle, embrassez votre papa et faites la paix.

Anna obéit, mais à contre-cœur. Dans le regard de son père, elle avait surpris une flamme de colère concentrée.

Médéric, debout, demeurait silencieux, observant avec calme cette pénible scène.

Charvet n'attendit pas qu'on l'invitât à s'asseoir. Il s'installa à côté de Louise, et, posant son chapeau sur ses genoux, affecta un calme bon enfant que démentait le tremblement de ses mains. Anna avait repris sa place au bout de la pièce.

—Sans mon patron, dit-il, je serais encore dans l'anxiété. M. Bonacieux a de hautes relations. Il connaît à la préfecture de police le chef du bureau des recherches dans l'intérêt des familles. Il s'est chargé des démarches. Oh ! ça n'a pas été long. Deux jours après, c'est à-dire depuis ce matin, j'étais renseigné. Je suis qu'Anna est restée digne de son père.

Le ton mielleux de l'ivrogne énervait Médéric, qui conservait sa physionomie sombre et sévère.

Quant à Anna, la honte lui montait au front à l'idée que M.

Bonacieux s'était mêlé de la faire rechercher par la préfecture de police.

En révélant ce détail, qu'il aurait dû cacher soigneusement, Charvet avait manqué de tact. Il s'en aperçut presque aussitôt, mais il était trop tard.

Un silence se fit. Ce fut Médéric qui le rompit le premier.

—Permettez-moi, monsieur, dit-il, de vous présenter quelques observations dont vous voudrez bien, j'espère, tenir compte.

—Parlez, jeune homme ; je vous écoute.

—Nous savons les motifs pour lesquels votre fille a déserté votre maison . . .

—Déserté, c'est bien le mot, interrompit Charvet.

—Laissez-moi aller jusqu'au bout. Peut-être me trouvez-vous bien jeune pour vous donner des conseils. Peu importe ! Nous avons agi à l'égard de votre fille comme si elle était une de nos parentes. Cela nous donne le droit de nous exprimer en toute liberté. Bref, je vous demande de jurer ici, devant ma mère, que vous ne renouvelerez pas les scènes de violence qui ont motivé le départ de Mlle Anna.

Le visage de l'ivrogne se contracta affreusement. Il était visible que cet homme luttait contre la colère qui grondait en lui. Il réussit à se mater, et, retrouvant l'affreux sourire béat qu'il s'était imposé en entrant chez les Jordanet.

—Je veux bien reconnaître que j'ai eu quelques torts, mais je ne puis m'empêcher de constater que ma fille ne m'a point ménagé auprès de ses amis, et j'en conclus qu'elle a dû même exagérer ces torts.

—Pardon ! fit Médéric d'un ton ferme, vous tournez autour de la question. Promettez d'être plus sobre à l'avenir, de rentrer chez vous le soir au lieu de gaspiller votre argent et votre santé dans les tabagies, et nous aurons la certitude, si toutefois vous tenez votre parole, que Mlle Anna sera heureuse auprès de son père et qu'elle ne pensera plus à le quitter.

On connaît la facilité des ivrognes à promettre qu'ils ne boiront plus. Ils sont d'ailleurs fort capables de croire à leurs résolutions. Charvet leva la main.

—Oui, jeune homme, oui, madame, je m'engage solennellement à ne plus donner lieu à aucun reproche de cette nature.

S'adressant à sa fille :

—Pour commencer, Nana, nous allons rentrer tous les deux, bien gentiment. Il ne sera question de rien ; on n'en parlera plus. Nous reprendrons notre petit train-train d'aujourd'hui. Tu ne saurais t'imaginer combien j'ai été malheureux. Je ne mangeais plus, je ne dormais plus ; parole ! je ne buvais plus !

Il eut le tort de prononcer ces quatre derniers mots sur un ton de regret qui eût prêté à rire en toute autre circonstance. Anna essaya de gagner du temps.

—Laissez-moi ici encore quelques jours, lui dit-elle, le temps de retrouver de l'ouvrage dans mon métier.

Mais Charvet avait tout prévu.

—De l'ouvrage ! dit-il, tu en auras toujours chez Mme Verdet. Je l'ai vue ce soir même, cette brave dame. Elle ne t'en veut pas non plus. Bien mieux, elle te regrette. Tu pourras reprendre ton travail dès demain, si ça te plaît. Ce que je t'en dis, ça n'est pas pour te presser. Moi, j'aimerais mieux que tu te contentes de soigner notre intérieur. Est-ce que je ne gagne pas pour deux ? Ah ! j'oubliais de te dire que M. Bonacieux m'a augmenté de deux cents francs. Tu n'as pas besoin de travailler ; rien ne t'empêche de te la couler douce à la maison.

Il implorait du regard Mme Jordanet qui, trop bonne pour prévoir sa défection, se fit son avocat auprès d'Anna.

—Allons ! mon enfant, dit-elle, suivez votre papa. Cette épreuve lui a porté conseil ; maintenant, vous pouvez vous fier à lui. Il ne vivra plus que pour vous voir heureuse.

Heureuse ? C'en était trop pour Anna ! Elle éclata en sanglots.

Camille, qui lui portait une amitié sincère, l'embrassa, lui disant tout bas :

—Du courage ! ton père se corrigera peut-être et . . .

—Je suis perdue ! repliqua Anna.

Elle commença à rassembler ses affaires ; mais Louise lui dit avec bonté :

—Laissez cela, je ferai votre valise, demain matin, et Médéric vous la portera, le soir.

—Pas du tout, dit Charvet, je viendrai la chercher avec Nana. Nous passerons la soirée ensemble, et vous verrez que tout ira bien.

Il ne restait plus à Anna qu'à suivre son père, ce qu'elle fit après avoir embrassé la maman et les deux sœurs.

Dans la rue, elle prit le bras de son père. L'ivrogne, heureux au fond, se montrait d'une tendresse qui aurait fini par gagner Anna si ses angoisses avaient été moins vives.

En s'éloignant de la maison des Jordanet, elle se sentait de plus en plus isolée. Elle avait eu, auprès de ces braves gens, un bon moment de tranquillité. Sans le père, sans ce Bonacieux, qui tant s'intéressait à elle, Anna aurait pu y rester encore quelques semaines.

Elle se le disait, tout en répondant par monosyllabes aux gentillesses exagérées du père.

—J'étais bien sûr, disait-il, que tu n'avais pas mal tourné. Les travailleuses comme toi restent toujours dans le droit chemin. Je pensais constamment à toi. Mais... tu ne me crois peut-être pas ?

—Si, papa.

—A la bonne heure ! Et toi, pensais-tu quelquefois à moi, au chagrin que je devais éprouver ?

Elle ne l'avait même pas entendu.

—Tu n'oses pas répondre, c'est donc que tu n'avais tout à fait oublié ?

—Non, papa.

Il donna des détails sur l'état de la maison : tout allait à la dérive ; il n'avait pas fait trois fois son lit depuis qu'il était seul ; il mangeait dans la même assiette ; il oubliait d'envoyer le linge à la blanchisseuse ; la poussière recouvrait tous les meubles.

—Je ne suis pas fait, dit-il, pour vivre seul. C'est si vrai que, par moments, je pensais à me remarier.

—A te remarier... toi !

—Tu crois donc que pas une femme ne voudrais de moi ? Je me rangerai quand je voudrai.

Oubliait-il déjà son serment ?

—Très bien, papa, dit-elle ; mais il faut le vouloir tout de suite ; autrement je te donne encore ma démission, et cette fois-ci, ton Bonacieux aura beau mettre toute la police à mes trousses, il ne me retrouvera pas.

—Décidément, tu l'as tout à fait pris en grippe, mon patron.

—Tout à fait.

—Tu as bien tort. La preuve qu'il te gobe, c'est qu'il était presque aussi inquiet que moi de ta disparition. Tous les jours, il m'attendait le matin, et son premier mot était : "Avez-vous des nouvelles ? Etes-vous sur la piste ?"

—Vraiment !

—Ça ne te flatte pas ?

—Pas du tout, et je te prierai même, si tu veux que nous restions d'accord, de ne plus jamais m'en parler.

—C'est entendu ; mais tu le regretteras un jour, surtout si tu épouses un crève-la-faim et que tu ne sois pas heureuse en ménage. Tu perds une occasion exceptionnelle.

Il n'osa pas en dire davantage pour l'instant ; mais elle pressentait qu'il reviendrait à la charge, et cette idée lui inspirait le désir de prendre la fuite, de ne plus remettre les pieds chez son père.

Mais elle se rappela les recommandations de la maman Jordanet, et, pour n'avoir aucun tort à se reprocher, elle se soumit.

Ce soir-là, pour la première fois depuis bien des années, Charvet n'alla pas à son café. Il rentra avec sa fille, et lui montrant le désordre du logis :

—Encore un mois de ce régime, dit-il, et j'aurais été dévoré par les araignées. Elles ont fait leurs toiles partout.

Et pour fêter le retour de la maîtresse du logis :

—Nous allons faire un punch, un tout petit punch.

—Merci, papa. Je n'ai besoin de rien. Et puis, tu ferais mieux de renoncer tout à fait à l'alcool.

—Mais j'y renonce... au café, où les camarades me plument à qui mieux mieux. Seulement, tu comprends, la baraque serait trop triste si on n'avait pas de temps en temps un petit punch, un tout petit punch... histoire de se dérouiller le gosier.

Elle ne voulut pas le contrarier. Même elle poussa la complaisance jusqu'à rincer les verres, à allumer le fourneau, à mettre un commencement d'ordre dans la cuisine dont la table était encombrée d'objets hétérogènes, tels que vaisselle sale et brosses à cirage.

A dix heures du soir, ils s'attablèrent devant le petit punch de réconciliation, lorsqu'on sonna à la porte. Qui pouvait venir si tard ? Un créancier, peut-être ?

Anna se leva, d'un air ennuyé. Elle avait perdu la pratique de ces comédies.

—J'y vais, dit Charvet, qui, contrairement à son habitude en pareil cas, ne semblait ressentir aucune inquiétude. Attendait-il donc quelqu'un ?

Il ouvrit. C'était M. Bonacieux !

Le patron avait pris la peine de venir savoir s'il y avait du nouveau. Il avança vers Anna, la main tendue.

—Que je suis heureux, dit-il, de vous revoir en bonne santé !

Elle lui accorda le bout de ses doigts et se recula aussitôt, toute rouge d'indignation. Jamais elle ne l'avait trouvé aussi laid, ce vieil homme aux larges épaules, au ventre rebondi.

—Du reste, ajouta-t-il, nous étions renseignés ; nous savions que vous étiez en bonnes mains. Vrai, ça m'a fait plaisir ! C'est si dangereux pour une jeune fille, jolie comme vous l'êtes, de courir le pavé de Paris.

Charvet remplit de punch un troisième verre.

—Voulez-vous trinquer avec nous, M. Bonacieux ?

—Très volontiers.

Le négociant s'assit et s'épongea le front. Il soufflait encore

d'avoir monté l'escalier. On trinqua. Anna les regardait tour à tour avec inquiétude. Elle ne se croyait même pas en sûreté chez son père. M. Bonacieux avait l'air plus heureux encore que son employé.

—Elle a un peu maigri, dit-il à ce dernier ; mais elle n'en est que plus charmante.

Et, sans plus tarder, sans prendre de chemin de traverse, il lança à Anna ces phrases significatives :

—Si vous m'en croyez, mademoiselle, votre bonheur est ici, auprès de papa, qui vous aime bien. D'abord, vous ne resterez pas longtemps fille ; vous êtes trop jolie, trop attrayante et trop sage surtout, pour qu'un brave homme ne vous demande pas en mariage. Je vous souhaite un bon époux, bien portant, travailleur et ayant de ça.

Ce disant, il frottait le pouce contre l'index. Anna ne soufflait mot. M. Bonacieux avait l'habitude des affaires. Il savait que pour mener à bien une entreprise, il ne faut rien brusquer, surtout au début.

—Je ne veux pas vous déranger plus longtemps, dit-il. Mademoiselle a besoin de repos, je vous souhaite le bonsoir.

Il vida son verre, salua Anna et se retira, accompagné cérémonieusement par Charvet. Mais, sur le carré, il s'arrêta un instant, et dit à son employé :

—Je vous attends dimanche à déjeuner avec mademoiselle, comme c'est convenu.

Convenu ! Anna fit celle qui n'avait rien entendu, mais elle était fixée. Du reste, Charvet ne prenait plus aucun détour pour étaler son rêve de fortune.

—Hein ! fit-il en rentrant, est-il assez gentil, le patron ! C'est vrai qu'il est venu en voiture et qu'il a un fameux bidet. Je sais ce qu'il lui coûte, ce bidet-là : deux mille francs passés. Tout de même, c'est agréable de pouvoir se payer toutes ses fantaisies !

Il la regardait en sournois pour voir l'effet produit par ses paroles. Elle ne broncha pas. Elle ne voulait plus de discussions, plus de scènes, et le seul moyen de les éviter, c'était de repartir au plus tôt, de fuir ce père sans moralité, sans conscience.

—Bonsoir, papa, fit-elle, en allumant un bougeoir.

Elle lui tendit son front qu'il embrassa.

—Bonne nuit, Nana, et fais de beaux rêves, des rêves d'avenir. Pour être heureuse et riche, tu n'as qu'à vouloir ; ce n'est pas donné à tout le monde !

Elle ne respira à l'aise qu'une fois renfermée dans sa chambre. Pour se contenir, pour ne pas s'attirer de nouveaux ennuis bien inutiles, elle avait triomphé d'elle-même, elle était parvenue à subir, sans proférer une plainte, cet excès d'humiliation. Elle se sentait rompue.

C'était la première fois, depuis son départ de l'hôtel garni, qu'elle se trouvait seule, en face de ses pensées, de ses regrets, de ses désespérances.

Elle passa la nuit entière dans la fièvre et l'insomnie. A l'aube, elle se leva et s'habilla sans faire de bruit. Elle s'assit devant une petite table et écrivit le billet suivant :

" Mon père,

" Tes discours d'hier soir, la visite de M. Bonacieux, tout me prouve que nos caractères ne pourront jamais s'accorder. Adieu donc, et puisses-tu tenir parole à Mme Jordanet, afin de t'épargner une vieillesse malheureuse. Adieu, je te pardonne."

Elle ramena la couverture sur son lit et y plaça le billet au milieu, bien en évidence.

Ses angoisses ne l'avaient point empêchée de penser aux dangers que Camille pouvait courir par suite de la présence d'Alexandre Houdaille à Paris.

Décidée à en finir avec l'existence, la pauvre Anna ne se faisait aucun scrupule au sujet du secret de son amie. Elle le dévoila en ces termes par une lettre à l'adresse de Médéric :

" Cher monsieur Médéric,

" Quand vous recevrez ce billet, j'aurai cessé de vivre. Je ne veux point mourir sans avoir reconnu vos bontés, par un service dont vous apprécierez l'importance. Ne perdez pas de vue Camille et confessez-la. Elle n'a rien de grave à se reprocher ; mais elle peut avoir besoin d'être défendue contre elle-même. Le plus urgent est de réclamer au sergent Houdaille une lettre qu'elle a eu l'imprudence de lui adresser.

" Que Camille me pardonne mon indiscretion. L'affection sincère que je lui porte est mon excuse.

" Je remercie madame votre mère et Louise des bontés qu'elles ont eues pour moi, et ma dernière prière, mon dernier vœu sera pour demander à Dieu la délivrance de votre père."

Elle mit ce billet sous enveloppe, inscrivit l'adresse, alla prendre un timbre-poste au tiroir du bureau et affranchit le pli funèbre. Dans sa chambre, Charvet ronflait comme un tuyau d'orgue. Il faisait sans doute de beaux rêves, des rêves d'avenir. Avant de

sortir, Anna décrocha du mur la photographie de sa mère et l'embrassa longuement.

— Pardonne-moi, maman, disait-elle, je vais te rejoindre ; il le faut !

Un instant après, elle sortait de cette maison maudite. Il était quatre heures du matin. Elle jeta dans la première boîte à lettres le billet adressé à Médéric ; puis elle se dirigea par le plus court vers la Seine.

A quatre heures et demie, la malheureuse se précipitait du Pont-Neuf dans le fleuve. Sous le pont se trouvait, par miracle, un pauvre diable qui y avait passé la nuit et se demandait s'il ne ferait pas mieux de piquer une tête dans le bouillon que d'attendre du hasard la fin de ses misères. Le bruit du corps tombant à l'eau le fit se redresser.

— En voilà une aubaine ! pensa-t-il. J'ai-t-y bien fait d'apprendre à nager dans ma jeunesse.

Et, retirant précipitamment sa jaquette verdie par le temps, se débarrassant de ses souliers éculés, il s'élança au secours de la désespérée. Mais Anna, retenue un instant à la surface par ses jupes, venait de disparaître. L'affamé sauveteur plongea.

Sur les deux berges, des passants, descendus du quai en toute hâte suivaient avec anxiété les péripéties de ce drame de la Seine. Deux marins accouraient en barque de l'écluse de la Monnaie. Ils n'avançaient qu'à grand-peine contre le courant.

Il ne fallait pas compter sur eux ; malgré tous leurs efforts, ils ne ramèneraient qu'un cadavre.

Mais voici que le sauveteur reparait poussant devant lui son précieux fardeau. La jeune femme est inerte ; une pâleur mortelle est répandue sur ses traits.

— Par ici ! par ici ! crient les marins.

L'homme fait la sourde oreille. Il n'est nullement disposé à partager la prime avec ces retardataires. Cette belle fille qu'il soutient de sa main vigoureuse malgré les privations subies, c'est du pain, c'est un abri... le salut peut être, le temps de retrouver de l'ouvrage. Il aborde à la berge.

Des applaudissements retentissent ; mais l'homme n'en éprouve aucun orgueil, aucune joie. Il ne pense qu'à la prime ; son estomac réclame, et il serait juste et équitable de faire droit à sa supplique.

Le personnel du poste de secours arrive, suivi des curieux dont le nombre grossit d'instant en instant. Il ne fallut pas moins de vingt minutes pour ranimer la pauvre Anna.

Elle était si faible qu'on dut la transporter d'urgence à l'Hôtel-Dieu. Interrogée par le commissaire de police, elle consentit à donner son nom ; mais elle le regretta aussitôt et se refusa à faire connaître son adresse.

De graves événements avaient eu lieu, le matin, chez les Jordanet. Les deux frères se trouvaient ensemble, à l'heure du déjeuner, au moment où le facteur apporta la lettre d'Anna Charvet. Médéric devint livide en en prenant connaissance. Par bonheur, la mère et Louise étaient occupées dans l'arrière-boutique. Médéric sortit dans la rue et appela son frère.

— Viens, lui dit-il d'une voix sombre, viens m'aider à la confesser.

Il ajouta avec un grand geste de menace :

— Ah ! le misérable !

Jean le suivait, atterré, n'y comprenant rien, mais pressentant un nouveau malheur. Dès qu'ils eurent tourné la rue, Médéric remit à son frère le billet d'Anna. Jean le lut avec calme, et son premier mot fut :

— La pauvre petite ! C'est d'elle qu'il faut s'occuper tout d'abord.

— Tu veux parler d'Anna.

— Mais certainement.

— Nous n'y pouvons rien. Où la retrouver dans ce grand Paris ? Ah ! Camille va trouver à qui parler ! Il ne nous manquait plus que cette bonne nouvelle pour nous remonter le moral ! Camille est une coquette, une sans-cœur ! Elle oublie son père, elle fera mourir sa mère de chagrin.

Il marchait à grands pas, et Jean avait peine à le suivre.

— Je t'en prie, Médéric, ne t'emballe pas comme ça. Pour que Camille ait commis l'imprudence d'écrire au misérable, il faut que ce dernier l'ait ensorcelée. Je me charge de la désillusionner. Mon sergent, je le connais, c'est un don Juan de caserne. Pourtant, je ne l'aurais jamais cru capable d'une telle duplicité.

Il se montait à son tour. Sa voix devenait sifflante.

— C'est à lui que j'en veux, ajouta-t-il, et c'est à moi qu'il aura affaire.

Médéric s'arrêta net.

Il avait conscience du danger que pouvait courir son frère en s'attaquant à un gradé.

— Halte-là ! fit-il, cette affaire ne te regarde pas.

— Ah ! vraiment.

— N'oublie pas que tu es au service et que tout t'interdit de sortir de la légalité. Songe que le père est là-bas et que nous ne devons rien faire qui puisse augmenter son martyre. Je suis le

plus jeune, c'est vrai ; mais les circonstances m'ont placé à la direction de la famille, et ton devoir est de m'obéir.

Il parlait sur un tel ton d'autorité que Jean se sentit dominé.

— C'est bon, je t'obéirai, dit-il. Seulement, mets-toi à ma place. Quelle figure ferais-tu à ton sergent, ce soir, en repartant avec lui à Blois ?

— Je ne broncherais pas, j'aurais l'air de ne rien savoir.

— Vrai, c'est difficile.

— Je te l'accorde, mais c'est indispensable. Commençons par confesser Camille. Si la lettre qu'elle a adressée à cet imbécile n'est pas trop compromettante, nous serons plus sages de ne pas la réclamer.

— Comme tu voudras, puisque c'est toi qui commandes.

Médéric pressait le pas.

Jean, qui adorait sa petite sœur, n'était pas sans appréhension. A l'entrée de la rue du Bac, il s'arrêta soudain, retenant son frère.

— Je t'en prie, Médéric, donnons-nous le temps de réfléchir. Que vas-tu lui dire, à cette pauvre ?

— Je vais lui laver la tête comme il faut !

— Mauvais moyen ! Tu n'es pas assez calme pour lui parler, ce matin. Si tu veux, je me charge de la corvée.

— Non, non, ça ne te regarde pas.

— Tu oublies toujours que je suis l'aîné.

— Ce n'est pas toi, j'y te le répète, qui as la direction de la famille. Tu es soldat ; occupe-toi de ton service et...

— Pardon ! je suis libre aujourd'hui. Camille m'écoutera mieux que toi. Comment veux-tu lui parler de Houdaille ? Est-ce que tu le connais ? Quand j'aurai dit à Camille ce qu'il est, au fond, son amoureux, elle regrettera sa lettre, et ce soir, elle te fera son mea culpa.

— Je préfère qu'elle le fasse devant toi.

— Promets au moins de ne pas être trop dur.

Médéric fit un geste d'impatience. Des paroles amères lui montaient aux lèvres ; mais il les retenait.

— Je ne serai pas dur, dit-il enfin ; mais je serai juste. Je l'ai toujours été.

— Personne n'en doute, répliqua Jean. Autre difficulté : où allons-nous avoir cette explication ? chez Mme Verdelet, ce n'est pas possible.

— Tu feras descendre Camille. Oh ! je n'ai pas long à lui dire.

— C'est un tort. Il importe que Camille sache bien que tu lui gardes son affection. Si tu veux, j'irai la demander pour une petite heure à sa patronne. Je l'emmènerai déjeuner au restaurant et je la confesserai tout doucement. Ce soir, tu la sermonneras en quelques mots, tu l'embrasseras, et il ne sera plus question de rien. C'est une bonne leçon pour elle. Elle ne pouvait pas tomber plus mal qu'avec ce brigand de Houdaille.

Médéric était, malgré sa nature sombre et ardente, un homme de bon sens. Il approuva l'idée de son aîné.

— Soit ! fit-il enfin, je vais t'accompagner jusqu'à la porte ; puis je rentrerai à la maison. Je dirai à la mère que nous avons été chercher Camille, mais que la patronne nous l'a refusé, à cause du travail, et que tu vas revenir bientôt.

— C'est cela. Sois tranquille, je la raisonnerai et je lui ferai comprendre que, dans notre situation, nous ne devons même pas donner prise à la médisance.

Comme ils approchaient de la maison où Mme Verdelet avait son atelier, au premier étage, les deux frères poussèrent un cri de stupefaction. En face, sous une porte, le sergent Houdaille se tenait en faction, les regards tournés vers les fenêtres de l'atelier.

— Nous le tenons, dit Jean d'une voix sourde.

Médéric eut immédiatement conscience du danger que le jeune soldat pouvait courir.

— Je t'ai abandonné Camille, lui dit-il ; laisse-moi parler à cet homme. Eloigne-toi.

— Non, nous ne serons pas trop de deux pour l'obliger à rendre la lettre.

Houdaille les avait aperçus. Il s'effaçait dans l'ombre du couloir.

— Me promets-tu d'être calme ? dit Médéric à son frère.

— C'est plus facile à promettre qu'à tenir.

— Pense à notre père.

— Tu as raison ; je serai calme. Allons.

Tous deux traversèrent la rue. Ils joignirent Houdaille au moment où ce dernier, les ayant vus accourir, s'élançait dans l'escalier. Il se retourna l'air agressif.

— J'ai à vous parler, monsieur, lui dit Médéric.

— Et moi, riposta le sergent je n'ai pas le temps de vous écouter.

— Ah ! vous n'avez pas le temps, dit Jean ; eh bien, vous le prendrez.

— Vous oubliez à qui vous parlez, Jordanet !

— Je parle au sergent Houdaille ; mais ici, il n'y a plus de grade. Vous nous avez offensés gravement et vous nous devez une réparation.

— Où et quand vous voudrez, mes lapins.

—Moi, dit Médéric, je ne vous demande qu'une chose. Si vous me l'accordez, tout sera fini entre nous, et j'espère que vous aurez assez de justice pour ne pas faire retomber sur mon frère les conséquences de vos erreurs... regrettables. Rendez-moi la lettre de ma sœur.

—Je l'ai sur moi ; mais je la garde, cette lettre !

—Et quelles sont, demanda Jean, vos intentions à l'égard de ma sœur ?

—Vous êtes vraiment curieux, mes lapins !

—Misérable ! lâche ! s'écria Médéric.

Les deux frères saisirent Houdaille, chacun par un bras.

—Cette lettre ? lui siffla Jean à l'oreille, cette lettre ou je t'assomme sur place !

Houdaille connaissait la force herculéenne de l'Alsacien. D'autre part il craignait un scandale. On pouvait les conduire au poste ou au commissariat de police. Là, il faudrait s'expliquer. Les faits seraient l'objet d'un rapport qui ne manquerait pas d'arriver au colonel. Or, dans cette affaire, le sergent n'avait pas le beau rôle.

—C'est bon, dit-il, je vais vous la donner, votre lettre. Ce n'est pas que je vous craigne ; mais je veux vous éviter de vous mettre dans un mauvais cas.

Jean le lâcha. Alexandre Houdaille tira de sa poche un carnet, y prit le billet de Camille et le tendit à Médéric.

—Voilà le poulet, dit-il ; maintenant, fichez-moi la paix !

Et, lançant à Jean un regard haineux, il s'éloigna d'un pas rapide.

La scène avait à peine duré deux minutes, sans que personne en fût témoin.

—Cet homme, dit Médéric, se vengera sur toi.

—Je ne le crains pas, affirma Jean. Quand on fait son devoir, tout son devoir, on est tranquille au régiment. Le capitaine s'emporte facilement ; mais il est juste, et il sait protéger au besoin ses hommes contre les gradés.

Comme Médéric ne paraissait pas convaincu :

—Ne t'inquiète pas pour moi. Quoi qu'il arrive, ce ne sera toujours qu'un mauvais moment à passer.

Ils prirent connaissance du billet compromettant de Camille. En somme, ce n'était qu'une petite faute de jeunesse et d'inexpérience.

—Je monte chez Mme Verdet, dit Jean en mettant la lettre dans sa poche. Camille sera bien contente d'avoir rattrapé son écriture. Toi, retourne vite à la maison. La mère et Louise doivent être inquiètes de notre disparition, et tout à l'heure, j'irai te porter les nouvelles à l'atelier, embrasser maman et Louise, dire adieu à Florentine, et je repartirai pour Blois par un autre train que celui d'Alexandre Houdaille.

Tout s'arrangea au gré de Jean. Il n'eut pas de peine à faire comprendre à sa petite sœur combien elle avait été imprudente. Il lui recommanda de veiller sur son imagination, de ne pas se laisser monter la tête par ses camarades.

Camille lui jura en pleurant qu'elle ne leur donnerait plus aucun sujet d'inquiétude. Elle ne conservait aucune rancune contre Anna.

Elle se résignait à son sort d'horrible ouvrière ; elle n'avait plus d'autre ambition que d'adoucir, à force de tendresse et de dévouement, le chagrin de sa mère. Et pour y arriver, il lui suffirait de suivre l'exemple de Louise.

Informé par Jean de ses bonnes résolutions, Médéric épargna à Camille tout reproche inutile. Il lui prouva ainsi son affection et elle lui témoigna sa reconnaissance par une de ces embrassades qui valent mieux que toutes les promesses.

XLV

Les Amis de Jordanet

A la suite de sa tentative d'évasion et de la visite étrange du surveillant Jacquemin dans sa case, Jordanet avait craint d'être inquiété. Il se trompait.

Jacquemin avait raconté au forçat une histoire forgée de toutes pièces. Il n'avait pas vu Jordanet au chemin de ronde, mais il était entré dans sa case pendant la tempête pour se mettre à l'abri et y avait surpris la lettre laissée à dessein, par le fugitif. De là, les insinuations par lesquelles il avait essayé de le troubler et de l'amener à un aveu.

Un seul détail, pourtant était vrai. C'était sur la route transversale, non loin de l'endroit où le forçat avait été mis en joue par un soldat d'infanterie de marine, que la pipe avait été retrouvée.

Cependant, Jacquemin était parti avec le vague soupçon que tout ce qu'il avait inventé n'était pas un mensonge. Et à partir de ce jour-là, Jordanet s'aperçut qu'il était l'objet d'une surveillance toute particulière.

Partout où il allait, le regard attentif du surveillant, que celui-ci fût ou non de service, le suivait. Partout, les yeux bleu clair et l'éternel sourire de Jacquemin.

Jordanet se tint tranquille et ne renouvela par sa tentative. De celle qui n'avait pas réussi, il lui restait toutefois une supériorité, c'est qu'il connaîtrait désormais son chemin, lorsque la première occasion se représenterait de tenter l'aventure.

De longs mois se passèrent.

Un matin, comme il sortait de sa paillote, il vit un indigène qui s'en venait de son côté, ayant à la main un morceau de canne à sucre.

Cet indigène semblait regarder Jordanet d'un œil singulier. Et sans qu'il se demandât pourquoi, ce dernier se mit à le regarder à son tour.

C'était un grand et vigoureux garçon, à la démarche souple et hardie, aux yeux noirs brillants, à peu près nu. Il s'avança vers Jordanet.

Soudain, le forçat le vit qui glissait rapidement les yeux autour de lui, comme pour s'assurer que personne ne l'observait. Rassuré, l'indigène, passant si près de Jordanet qu'il le frôla presque, murmura en français, avec le son de voix guttural qui est particulier à ces peuplades.

—Secret !

Et d'un geste indifférent, il jeta sur un tas de branches son morceau de canne à sucre qui disparut. Puis il se perdit dans les massifs d'arbres.

Jordanet avait parfaitement entendu. Il avait parfaitement vu, aussi. Mais de là à comprendre, il y avait loin.

Qu'avait voulu dire cet homme avec le mot laconique tombé de ses lèvres ? Et ce mot avait-il quelque rapport avec ce morceau de bois dont il venait sans doute, en se jouant ou pour se désaltérer, d'exprimer le sucre liquide ?

Poussé par la curiosité, il se dirigea vers le tas de bois. Au moment où il arrivait, où il allait se baisser, il entendit un léger bruit derrière lui. C'était Jacquemin qui passait, en sifflant, sans le regarder.

—Diable ! murmura-t-il. Est-ce qu'il y aurait un piège ?

Et soudain il rentra dans sa case. Mais il suivait le surveillant du coin de l'œil.

—Un piège ? Lequel ? Dans tous les cas, puisque le piège est éventé, si tant est que je ne me trompe point, je ne m'y laisserai pas prendre.

Il alla chercher une brassée de branches. Et il eut le soin d'enlever la canne à sucre.

Chez lui, sûr de ne pas être vu, il avisa celle-ci et la considéra. Elle ne présentait rien de particulier et ressemblait à toutes les cannes à sucre. Tout le liquide était bu. Il allait la jeter ; il allait ne plus s'occuper de l'incident qu'il finissait par attribuer au hasard, lorsque, dans l'intérieur de la canne et tout près de l'orifice, coupé à quelques centimètres seulement au-dessus d'un nœud, il crut apercevoir un bout de papier.

Il regarda de plus près. Il ne se trompait pas. C'était bien un papier. Il le retira.

—Secret ! avait dit le Canaque en passant.

Qui pouvait bien essayer de correspondre ainsi avec lui ?

—Il y a du Jacquemin là-dessous. Surement, se dit-il... Ça sent son fruit, et s'il y avait là une proposition d'évasion, ça ne m'étonnerait pas.

Il déplia le papier, étroitement enroulé et qui eût tenu à l'aise dans un dé à coudre ! Le papier disait :

« Vous pouvez vous confier à l'indigène qui vous remettra cette lettre. C'est un homme sûr. Vous avez des amis à Nouméa qui veillent sur vous et qui sont venus de France pour vous faire évader. La plus extrême prudence leur est commandée, afin qu'aucun soupçon ne plane sur vous et qu'on ne puisse deviner une entente commune. Demain matin, le Canaque qui nous est dévoué passera devant votre case. Donnez-lui votre réponse par le même procédé et dites-nous si nous pouvons compter sur vous. »

C'était tout. Aucun autre renseignement plus précis. Aucun nom.

L'écriture trop petite, il fallait tenir le moins de place possible, était ferme, aisée, élégante.

—Oui, oui, murmura le pauvre Jordanet rendu méfiant, pour sûr c'est une manigance de Jacquemin. Plus souvent !

Il brûla canne et lettre, en haussant les épaules.

Le lendemain matin, il était pourtant sur le seuil de sa case, à l'heure dite, le cœur battant, regardant au loin, sous le soleil ardent, pour tâcher de reconnaître l'indigène de la veille. L'indigène fut exact. Il passa lentement, et les yeux fixés sur ceux de Jordanet :

—Secret ! dit-il encore en passant.

Et il s'arrêta une seconde.

—Oui, oui, mon vieux moricaud, disait Jordanet, pour que tu ailles ensuite me moucharder à Jacquemin !

L'indigène ne comprit pas ce langage, mais il parut surpris de ne rien recevoir. Il continua son chemin, sans insister, et bientôt

Jordanet le perdit de vue. Malgré tout, malgré ses craintes, le forçat se disait :

— Si pourtant, c'était vrai ! Si j'avais un ami qui s'occupe de moi !

Et alors il resongeait à tous ceux qu'il avait laissés en France. Mais cela lui faisait hausser les épaules. Les pauvres diables comme lui avaient-ils des amis capables de le faire évader ? Surtout assez riches pour faire un voyage aussi coûteux ?

Hélas ! non.

— C'est une manœuvre de Jacquemin.

Telle était la conclusion régulière de toutes ses réflexions. Deux jours se passèrent sans qu'il revît le Canaque.

Puis le même jeu recommença un matin. Jordanet reçut une lettre, ainsi conçue :

« Vous n'avez pas répondu. Vous vous défiez. Vous avez raison. Nous savons que le bruit court d'une tentative d'évasion qui a échoué dernièrement à la presqu'île Duclos. Les soupçons se sont égarés sur plusieurs forçats. Votre nom a été prononcé. Vous avez dû remarquer un redoublement de surveillance. Nous ne sommes donc pas surpris que votre prudence soit mise en éveil. Cependant nous sommes vos amis. Nous sommes prêts à vous donner la preuve que nous n'avons d'autre but que de vous rendre la liberté. »

Le lendemain le Canaque, en passant devant la case de Jordanet, ramassait un morceau de canne à sucre. Très calme, du reste, et de l'air le plus indifférent. Les sauvages sont d'admirables comédiens et feraient des diplomates supérieurs.

La canne contenait la réponse de Jordanet. Celui-ci s'était enfin décidé, et sa réponse, du reste, n'avait rien de compromettant.

« Prouvez-le-moi ! » disait-elle simplement.

La réponse ne se fit pas longtemps attendre. Le lendemain, à la même heure, le Canaque, qui était employé à apporter régulièrement des vivres au camp, Jordanet le savait, lui jetait la réponse attendue :

« Nous aurons plus d'une fois l'occasion de vous le prouver. En attendant, le conseil que nous allons vous donner est une preuve de nos intentions. Nous avons reconnu qu'il était à peu près impossible de favoriser votre évasion de la presqu'île Duclos. En conséquence, nous vous conseillons de solliciter votre envoi en concession libre à Bourail. Votre demande sera appuyée auprès de l'administration, et il est possible que vous n'attendiez pas longtemps votre envoi. A Bourail, nous nous ferons connaître. Prenez patience. »

— Oui, ça devient sérieux, se dit Jordanet.

D'autant plus sérieux qu'une dernière ligne, en forme de post-scriptum, pour attirer l'attention sans doute, disait :

« Défiez-vous de Jacquemin, le surveillant ! »

Et Jordanet pensa :

— Il faut vraiment que ce soient des amis !

Et son cœur se gonfla d'espérance.

— Libre ! Libre ! mais si ces amis-là, que je bénis d'avance, sont assez puissants pour me faire évader, ils me ramèneront à mes enfants et à ma femme. Alors je pourrai encore être heureux !

Une pensée soudaine le troubla cependant.

— Pourquoi veut-on me faire évader ? Il y a donc des gens qui sont certains de ma innocence ? Alors, il y en a donc qui connaissent le véritable meurtrier de M. de Savenay ? Eh bien, s'il y en a, il faudra que je leur fasse cracher leur secret.

Jordanet ne risquait rien à faire la demande qu'on lui indiquait. Il s'exécuta. Il vit bientôt arriver Jacquemin.

— Eh bien ! Jordanet, il paraît qu'on veut nous quitter ? dit le surveillant.

— Oui, monsieur Jacquemin. Voyez-vous, j'ai pris mon parti. Je ne veux pas tourner des bâtons de chaises, comme je fais depuis que je suis à la presqu'île. L'administration donne facilement des concessions. Eh bien ! lorsque je verrai qu'on peut vivre facilement dans la mienne, je ferai venir ma femme et mes enfants. Nous travaillerons tous les quatre. Et qui sait, on retrouvera peut-être un peu de tranquillité.

— C'est très sage, fit Jacquemin d'un ton incrédule, et je ne puis que vous engager à persister dans des intentions aussi pacifiques.

Il le laissa sur ce mot.

— Oui, vieux, crois ça et bois un verre d'eau par-dessus, ce n'est pas ça qui te grisera !

Quelques semaines se passèrent. De temps en temps Jacquemin disait, avec un doux sourire :

— Eh bien ! ça ne vient pas, cette concession ?

— Il paraît, monsieur Jacquemin. Il y a du tirage, probable.

Une seule fois, depuis qu'il avait fait sa demande, le Canaque était passé devant sa paillette et avait laissé tomber le morceau de canne à sucre qui leur servait à tous deux de boîte aux lettres. La boîte aux lettres contenait un petit papier :

« Ne vous découragez pas. On s'occupe de vous ! »

En effet, il reçut un jour la nouvelle qu'il allait être transporté à Bourail où lui seraient concédés dix hectares de terre arable. Un outillage complet serait mis à sa disposition. Il aurait droit aux vivres pendant une certaine période.

— Vous voilà content, hein ? fit le surveillant.

— Je suis surtout content de vous quitter, monsieur Jacquemin, fit Jordanet tranquillement.

— Nous faisons pourtant bon ménage ensemble.

— Ça n'aurait peut-être pas duré toujours.

— Ah ! ah ! vous me gardez rancune. L'histoire de la pipe, hein ? Jordanet se garda bien de répondre.

— Vous devriez m'en être reconnaissant, car si j'avais voulu...

— Si vous aviez pu me faire arriver de la peine, méritée ou non, vous l'auriez fait, monsieur Jacquemin. Donc, pas de reconnaissance.

Jacquemin se tut, se mordant les lèvres. Jordanet sentait de plus en plus qu'il avait un ennemi dans cet homme. Après tout, maintenant il s'en moquait !

— Puisque je vais en être débarrassé !

La semaine suivante, il était expédié par mer à Bourail. L'administration de la Nouvelle-Calédonie essaye, en effet, ainsi que nous venons de le dire, de coloniser l'île en favorisant les forçats dont le repentir paraît sincère et dont la conduite est satisfaisante.

En attendant que certaines formalités fussent remplies, Jordanet fut interné au camp.

L'internement ne devait pas être long. Il suffisait d'attendre que l'agent de culture eût désigné la concession qui lui était destinée. On l'y conduirait. On lui remettrait ses outils. On lui verserait ses premières rations de vivres. Et il jouirait alors d'une certaine liberté. Quelques années encore, et il pourrait être totalement libéré. Il aurait alors le droit, comme tout homme libre, d'acquiescer, de trafiquer et de passer des contrats.

Seulement, tout en jouissant des privilèges du colon libre, il n'en aurait jamais l'indépendance, car le condamné libéré ne peut pas quitter l'île, et la condamnation primitive à temps devient un exil à perpétuité.

Il fut bientôt mis en possession de son terrain. Il était situé à trois ou quatre kilomètres de Bourail, et Jordanet trouva, sur l'emplacement même, une maisonnette déjà construite, quoique à demi démolie faute d'entretien.

En général le terrain est fourni sans la maison. Le hasard voulut que Jordanet y trouvât des appartus, une toiture, même une distribution de pièces, le tout en mauvais état, ravagé par les plantes grimpantes qui tentaient de reprendre là leur place usurpée par l'homme.

Cette maison, il le sut le jour même, avait appartenu à un forçat dont la cause, en son temps, avait été célèbre. Dans la soirée de l'installation, il vit venir à lui un surveillant.

— J'ai reçu une lettre d'un camarade de la presqu'île. Paraît que vous êtes solide pour les évasions, vous ?

Jordanet ne répondit pas. Il ne voulait pas se faire d'ennemis. Le surveillant mit le doigt sur son revolver passé à la ceinture dans sa gaine de cuir noir.

— Moi, je ne badine pas. Vous voyez ce joujou ? Eh bien ! ne vous trouvez jamais devant.

Maintenant qu'il avait exécuté les instructions — presque les ordres — des mystérieux protecteurs qui lui était survenus, Jordanet n'avait plus qu'à attendre.

Sa position était supérieure à celle qu'il occupait à la presqu'île ; la concession plus grande et prise dans un terrain fertile, facile à cultiver ; il était laborieux, robuste et intelligent ; bien qu'il fût peu expérimenté en culture, cependant il n'était pas tout à fait un ignorant ; il avait passé toute sa jeunesse à la campagne, et même, pendant quelques années, il avait été garde-chasse chez M. de Foubertot, riche propriétaire de Seine-et-Marne.

En le voyant doux et plein de bonne volonté, les agents de culture lui donnèrent des conseils pour la bonne gestion de son petit domaine.

Il aurait été heureux, si le bonheur avait été possible pour lui, si, la tranquillité et la bonhomie apparentes de son allure, n'eût pas grondé la révolte furieuse contre sa destinée, contre son déshonneur immérité !

Il n'était pas depuis quinze jours à Bourail qu'il s'était rendu compte de tous les environs, qu'il avait minutieusement étudié toutes les facilités offertes à une évasion.

En effet, les forçats en concession, tout en étant l'objet d'une certaine surveillance, vont librement à leurs affaires ; c'est la chose pour eux la plus aisée que de ne point reparaitre à leur concession, et de s'égarer dans l'intérieur de l'île, au hasard des aventures ; beaucoup l'ont essayé ; la plupart y ont laissé la vie : les uns, morts de faim dans les solitudes des brousses à peu près impenetrables, les autres tués et mangés par les Canaques ; d'autres, enfin, qui, pour échapper aux misères atroces de ces évasions, ou bien se sont donné la mort, ou bien sont revenus se constituer prisonniers, aimant mieux le baigne et le châtiement qui les y attendait.

Car il ne suffit pas de s'évader du pénitencier, pour les forçats en surveillance. Il ne suffit pas de s'éloigner de leur concession, pour les privilégiés, il ne suffit pas de vaguer dans l'île dangereuse, il

faut en sortir, trouver un bateau et gagner l'Australie. Là, une difficulté presque insurmontable, une impossibilité réelle, mais qui disparaît dès que le forçat est riche et peut se créer des complices au dehors.

Un jour, Jordanet rentrait des champs, fatigué de toute une rude besogne sous un soleil torride. Il était à peine dans sa case qu'il voyait passer et repasser, sur la route, un homme maigre, d'allure singulière, qui jeta un coup d'œil de son côté, et qui pourtant ne s'arrêta point.

En l'apercevant, Jordanet éprouva le sentiment de quelqu'un déjà vu, d'un visage qui ne lui était pas inconnu. L'homme passa pour la seconde fois. Et comme le forçat s'était mis sur le seuil, l'homme s'arrêta et sourit.

— Où ai-je vu cette tête-là ? se demandait Jordanet.

L'inconnu s'avança vers lui. Et au fur et à mesure qu'il approchait, les souvenirs se précisaient de telle sorte que lorsque l'autre fut tout près ce ne fut pas celui-ci qui prit la parole, ce fut Jordanet qui s'écria :

— Monsieur Mascarot ! Monsieur Mascarot, en Calédonie !

Brusquement Mascarot, c'était lui en effet, entra dans la case. Tout un flot de sang montait à la tête de Jordanet, car en une seconde il venait d'évoquer le passé auquel Mascarot avait été mêlé ; dans lequel l'employé avait joué un rôle si funeste pour l'accusé. Car c'étaient les dépositions de Mascarot qui avaient précisé les heures où Jordanet était entré chez M. de Savenay, en était sorti. Mascarot avait paru montrer une sorte d'âpreté à dénoncer le brave homme. Jordanet ne l'avait pas oublié et ne pardonnait pas. Il dit d'une voix tremblante :

— Vous savez que j'ai bonne mémoire, monsieur Mascarot... C'est grâce à vous, beaucoup, que je suis ici... Qu'est-ce que vous venez faire ? Vous allez me fichier le camp, hein ?

Mascarot s'attendait sans doute à cet accueil, car il ne fut pas décontenancé.

Il était entré tout à fait. Et sans façon il venait de s'asseoir dans un fauteuil en bambou à bascule, que Jordanet s'était fabriqué lui-même, pour faire la sieste.

— Nous sommes en sûreté, dit-il, personne ne peut nous entendre ?

— Ma case est isolée, comme vous avez pu le voir, et je suis seul. Mais avant d'entrer chez moi aussi librement, ma foi, que si vous étiez chez vous, vous auriez bien pu me demander si je voulais vous y recevoir.

Mascarot ne répondit pas, et, suivant sa première idée :

— Puisque nous sommes seuls, écoutez. C'est moi qui vous ai écrit à la presqu'île par l'intermédiaire du Canaque porteur de vivres.

— C'est vous qui prétendez ?...

— Favoriser votre évasion, oui.

— Je ne comprends pas les énigmes. Quel est votre but ? Quelle est votre intention ?

— Pas d'autre que de vous amener hors de la Nouvelle-Calédonie, dans le pays où il vous plaira de vivre.

— Et ça pour me faire plaisir ?

— Oui.

— Mais puisque j'ai assassiné M. de Savenay, puisque vous-même, vous surtout, m'avez accusé de ce crime, puisque ma condamnation est juste, pourquoi essayez-vous de me faire échapper à un châtiement mérité ?

— Je ne fais que servir un jeune homme qui s'intéresse à vous. J'ai accepté de l'aider dans sa tentative. Je ne discute pas avec lui le but qu'il s'est proposé et qui est votre évasion. Lorsqu'il veut bien me demander conseil, ce n'est que sur les détails, sur les moyens d'exécution.

— Et ce jeune homme ?

— Gérard de Savenay.

— Le fils de...

— Le fils de celui qu'on vous a accusé d'avoir assassiné.

— Voilà qui est étrange ! murmura Jordanet pensif.

— Cela peut vous paraître étrange, je l'avoue. Je ne suis pas chargé de vous donner des explications ; M. de Savenay, lui-même, vous les donnera.

— De telle sorte que M. de Savenay est venu en Calédonie ?

— Pour vous sauver.

— Mais comment a-t-il pu quitter son régiment ?

— Il a obtenu du ministre de la guerre la mission d'examiner si nos forces militaires seraient suffisantes contre une insurrection des indigènes. Il a frété un yacht, qui est en rade, à l'embouchure de la Néra...

— Tout cela pour moi ? fit Jordanet incrédule.

— Pour vous ?

— Et maintenant ?

— Maintenant, voici ce que M. de Savenay m'a chargé de vous dire : Vous allez prendre toutes vos dispositions pour vous évader. Lorsque vous serez prêt, nous choisirons une heure de nuit ; le yacht se tien tra caché derrière les récifs de corail, dans une anse

que nous avons découverte et où il ne courra aucun danger. On détachera un canot qui viendra vous prendre à un endroit dont nous conviendrons. Savez-vous nager ?

— Parfaitement.

— Avez-vous peur des requins ?

— Je n'ai peur de rien.

— Alors, ça marchera tout seul. C'est bien compris ?

— Admirablement compris. Il n'y a qu'une chose qui me chagrine.

— Laquelle ?

— C'est que je suis obligé de refuser vos propositions.

— Pourquoi ?

— Parce que je me défie de vous, monsieur Mascarot.

— De moi ! qui viens vous offrir la liberté ?

— Après m'avoir fait envoyer au bagné !

— Ce n'est pas sérieux.

— Très sérieux. Je refuse, à vous. Mais il se peut que j'accepte si M. Gérard de Savenay vient m'expliquer lui-même pourquoi il prend tant d'intérêt à ma pauvre personne.

— A quoi bon ? je suis son mandataire. Et il est préférable pour la réussite de notre projet que M. de Savenay se montre le moins souvent possible. On ne le verrait pas, sans curiosité, ni surprise, venir à vous, causer avec vous, l'assassin de son père, tandis que, moi, je puis passer partout sans exciter d'étonnement.

— Tout cela est bal et bon.

— C'est l'exacte vérité.

— Elle ne me suffit pas. Je vous déteste trop pour avoir en vous la moindre confiance, et je ne croirai en vous, en votre dévouement, que lorsque je serai, grâce à vous, rentré en Europe.

— Cela ne dépend que de votre volonté.

— Rien de conclu si je ne vois pas M. de Savenay. Je n'ai pas envie d'écopier de dix ans d'enclainte fortifiée, ou même, ce qui serait plus simple, d'attraper dans le ventre la balle du revolver d'un surveillant.

— C'est votre dernier mot ?

— Oui. Et je vous charge de le porter à M. de Savenay.

— C'est bien.

Mascarot se leva et, sans même songer à saluer, partit.

Jordanet resta songeur. Puis, haussant les épaules :

— Curieux ! Je suis inquiet comme d'un grand danger prochain.

Deux nuits après, Gérard, lui-même, se présentait. Jordanet dormait profondément. Lorsque, la petite lampe à pétrole allumée, Gérard se fut fait reconnaître du forçat, celui-ci eut une grosse émotion.

— Alors, c'est sérieux, monsieur, dit-il, vous voulez m'enlever d'ici ?

— J'y suis résolu.

— Mascarot a dû vous expliquer que je désirais, avant tout, connaître les raisons de votre intervention. Cela peut vous sembler bizarre que je fasse des difficultés et que je n'accepte pas votre proposition avec enthousiasme. Mais je suis payé pour me défier, et je me défie.

— Vous êtes innocent.

— Oui, mais qu'est-ce qui vous le prouve ? Et si je suis innocent, si vraiment vous en avez la conviction, si vous possédez les preuves de mon innocence, pourquoi, au lieu d'intervenir tout simplement auprès de la justice, qui me ferait réhabiliter et reconnaîtrait son erreur ; pourquoi, enfin, vous, officier de l'armée française, vouloir me faire évader à vos risques et périls ? Si je suis innocent et si vous pouvez le démontrer, monsieur de Savenay, votre devoir n'est pas de me faire évader nuitamment, comme si j'étais coupable, mais de déclarer bien haut, en plein jour, que l'on s'est trompé sur mon compte. Si je suis innocent, enfin, réfléchissez un peu, monsieur, m'évader c'est me condamner, en somme, à la honte perpétuelle, c'est m'enlever toute chance de retrouver l'honneur... le mien, celui de ma femme, de mes enfants.

— Ce que vous dites est vrai, Jordanet, fit Gérard, et cependant je vous offre mes services simplement sans autres explications. Je suis convaincu de votre innocence, mais je n'en ai aucune preuve.

— Vous avez au moins des preuves morales ?

— Je ne puis vous le dire.

— Il faut que votre conviction soit bien profonde, vraiment, pour être venu à ma recherche, en traversant le monde entier.

— J'ai une autre raison, Jordanet, fit Gérard, simplement.

— Et me la direz-vous ?

— Mon meilleur ami, René Lemayeur, aime Louise. Il m'a confié cet amour, et tous deux, nous avons résolu de vous sauver. C'est Louise qui, tout d'abord, avec l'ardente affection qu'elle a pour vous, avec sa foi entière en votre innocence, nous a donné des doutes, a forcé nos réflexions. Louise croit en votre innocence et cependant elle n'en a pas de preuves. Elle croit parce qu'elle est votre fille. Eh bien, nous deux René, nous croyons comme elle, tout simplement. René croit parce qu'il l'aime.

Louise ! Le nom de sa fille, de sa fille chérie, avait troublé le forçat. Depuis si longtemps personne n'avait prononcé ce nom devant

lui ! Parfois, lui-même prenait plaisir à le dire, ce nom. Mais il ne pouvait se faire illusion.

Cette fois, c'était bien un autre qui l'avait prononcé. Et il était tout étourdi.

—Ma fille ! ma fille !

Il se remit gravement, avec une simplicité pleine de noblesse :

—Monsieur de Savenay, je suis si surpris de ce que vous venez de m'apprendre que vous m'en voyez tout ému, tout troublé. Votre ami aime ma Louise, ma pauvre enfant si simple et si laborieuse, bien belle, c'est vrai ! Il aime la fille de l'homme qu'on accuse d'avoir assassiné votre père ! Il me semble bien qu'il y a quelque chose du bon Dieu dans tout cela. J'avais fini par ne plus y croire, au bon Dieu. Il m'avait si complètement abandonné ! René Lemayeur aime ma Louise ! Alors, oui, je comprends, il faut bien que vous me croyiez innocent pour encourager cet amour... autrement, mon nom, ma famille, tout ce qui nous touche de près ne vous causerait que de l'horreur.

De douces larmes étaient venues à ses yeux. Mascarot assistait silencieux, à cette scène.

—Oui, oui, je comprends ! Vous vous êtes dit : " Le père de Louise est innocent. Je le ferai évader du bagne ". Eh bien, cela ne suffit pas, non, monsieur de Savenay. Louise aime-t-elle M. René Lemayeur ?

—Je ne sais. Je crois pourtant qu'elle l'aimera peut-être.

—Louise est modeste et sage, si elle l'aime, ce n'est pas moi qui m'opposerai à ce qu'ils soient heureux. Mais un officier n'épouse pas la fille d'un forçat ; on n'épouse pas la fille de Jordanet. Votre ami n'a donc pas songé à épouser ma fille ? Et si je ne le connais pas, lui, je connais trop ma Louise pour craindre qu'elle devienne un jour sa maîtresse... Alors, quel est son projet ? Jamais ma fille ne sera sa femme, tant que je ne serai pas reconnu innocent du meurtre de votre père ! Ah ! si cela arrivait, et si coup sur coup, après ma réhabilitation publique, vous veniez à moi en me disant, comme aujourd'hui : " René aime Louise, donnez-lui-là ! " J'avoue qu'elle serait complète, cette réhabilitation, et que mon bonheur serait bien grand !... Mais tout cela est trop beau. Rien de tout cela n'arrivera. Mon évasion ne donnera pas Louise au fils Lemayeur. Elle augmenterait ma honte, l'infamie imméritée qui couvre mon nom, si quelque chose au monde pouvait encore aggraver cette infamie. Ce qu'il faut que vous fassiez, monsieur Gérard, c'est prouver que je n'ai pas cessé d'être un brave homme. Le reste viendra tout seul.

—Nous avons foi dans l'avenir, et nous trouverons les preuves de votre innocence, mon pauvre Jordanet, je vous le jure : mais cela peut être long, et nous avons songé, dès lors, que vous attendriez plus heureux votre réhabilitation si nous vous rennissions à votre famille. Voilà pourquoi nous voulons vous faire évader. Qui sait, Jordanet, si, une fois libre, vous ne pourrez pas nous aider, vous-même, dans nos recherches ?... Au bagne tout vous est défendu ; vous êtes la victime, enchaînée, subissant sa peine. Libre au contraire, vous recouvrez votre initiative... vous pouvez employer votre intelligence, les ressources de votre esprit... contribuer largement à votre bonheur, enfin, au bonheur de ceux qui vous aiment. Jordanet, vous ne pouvez refuser. Cela ne vous est pas permis. Au nom de votre bien-aimée Louise, je vous le défends !

Mascarot, dans l'ombre, au fond de la case ne bougeait pas. Tant que Gérard n'avait parlé que de l'amour de René pour Louise la figure de Mascarot n'avait rien exprimé. Mais il y eut, sur ses lèvres pâles et minces un étrange sourire lorsque le jeune homme fit allusion aux tentatives que Jordanet pourrait faire pour trouver le meurtrier de Savenay, une fois qu'il aurait recouvré sa liberté.

Da reste, cela ne dura qu'un éclair ! Le sourire cruel, de durété implacable, fit place à la physionomie froide, sur laquelle rarement apparaissaient les impressions de cette âme ténébreuse.

Jordanet, avant de répondre à Gérard, eut une dernière hésitation. Pour la seconde fois un instinct singulier lui criaît :

" Défie-toi ! Reste sur tes gardes ! "

Mais ce fut sa dernière défiance.

—Soit ! dit-il, je ferai ce que vous voudrez, mais si vous me trompez ! Si vous profitez de ma faiblesse, je vous le dis, monsieur Gérard, et vous aussi, monsieur Mascarot, prenez garde, prenez bien garde !

Gérard alla lui prendre les mains et les serra dans les siennes.

—Que craignez-vous donc, Jordanet ?

—Je ne sais, je ne pourrais pas vous le dire.

—Alors, ayez confiance, et remettez vous en à moi du soin de votre évasion. Dans deux ou trois jours, vous recevrez la visite de Mascarot qui vous donnera des instructions détaillées. Moi, je retourne à bord. Demain, dans la journée, le yacht quittera le débarcadère de Bourail et filera vers la haute mer, comme s'il s'éloignait pour ne plus revenir. Cependant, il reviendra, mais seulement la nuit que nous aurons choisie pour votre évasion. Encore une fois, confiance et adieu !

Nuit D'angoisse

Gérard avait la physionomie si ouverte, si franche ! Pouvait-il songer à tromper Jordanet ? Celui-ci ne le crut pas.

Il reprit confiance, et cette fois, certain qu'il allait être puissamment aidé, entrevoyant sa liberté prochaine, il se consacra de tout cœur à préparer sa fuite.

Depuis quelque temps il avait fait venir de Nouméa un fusil de chasse et des cartouches. Dans l'incertitude où il était des moyens qui lui seraient offerts pour s'évader, et croyant qu'il en serait réduit peut-être à fuir par terre, il avait dû songer à se procurer des armes.

Les déportés n'ont pas le droit d'en avoir. Aussi les avait-il cachées soigneusement, non pas chez lui, mais dans une caisse de bois imperméable, enduite de goudron, et qu'il était allé enterrer la nuit, loin de sa case, au pied d'un niaouli, dans la concession qui lui avait été donnée et qui se trouvait à quelques kilomètres de Bourail.

Ces armes, puisqu'il était sûr maintenant de fuir par le yacht de Gérard, lui devenaient inutiles. Elles n'eussent été qu'embarrassantes. Il n'y songea plus. En somme, il n'avait qu'à attendre le signal de Gérard.

Se tenir prêt à y répondre, être exact surtout à l'heure qui lui serait indiquée, on ne lui demandait pas davantage.

Il y avait deux jours seulement qu'il attendait, lorsqu'un matin il eut un grand coup au cœur. Le visage souriant, les yeux faux et doux, Jacquemin, surveillant à la presqu'île Duolos, le considérait.

Jacquemin, dans lequel Jordanet sentait un irréconciliable ennemi. Comment se trouvait-il là ? Interdit, le forçat se faisait cette question, lorsque Jacquemin lui-même se chargea d'y répondre :

—J'ai obtenu de l'avancement, dit-il, et je suis heureux de vous retrouver auprès de moi, Jordanet, un peu plus tranquille, un peu plus heureux.

Il passa.

—Oiseau de mauvais présage ! murmura Jordanet.

Cependant il comprit bien vite que ses craintes étaient exagérées. Désormais, Jacquemin ne pouvait que peu de chose contre lui. Il finit par n'y plus penser. Il avait pu se rendre compte en poussant une pointe vers le débarcadère de Bourail, le lendemain de la conversation qu'il avait eue avec Gérard, que le yacht avait disparu.

—Mascarot, est sans doute, resté à terre, se dit le forçat.

Mais il n'osa s'informer à Bourail, à l'hôtel, de la présence de Mascarot, dans la crainte de donner l'éveil et d'attirer l'attention. Le yacht de Gérard était en effet parti. Mais avant le départ, le jeune homme s'était enfermé avec Mascarot dans sa cabine et il avait eu avec lui une longue conversation.

—M. Mascarot, dit Gérard, vous avez dû parcourir en ces jours derniers la ville de Bourail et ses environs, vous rendrez compte des difficultés que pourra présenter l'évasion de Jordanet : vous savez où sont les postes de surveillance, les postes militaires, vous connaissez les heures de ronde des bateaux chargés de veiller sur le débarcadère et de visiter les bâtiments en rade, vous avez dû ne négliger aucun détail. Avez-vous établi votre plan ?

—Je ne vous cacherais pas que la chose me paraît extrêmement difficile. La surveillance est très rigoureuse. Il y a des postes partout, des rondes toutes les heures. On ne peut descendre sur la côte sans être vu. On ne pourrait tenter d'aborder à la nage une crique des récifs de corail sans risquer d'être tué dix fois par les balles des surveillants. J'estime, M. de Savenay, que vous vous êtes engagé vis-à-vis de Jordanet un peu à la légère.

—Il est trop tard pour hésiter. Ce qu'il faut, c'est aller de l'avant.

—Si je me suis permis de vous faire cette observation, ce n'est pas que j'hésite, croyez-le bien ; c'est que je pense qu'il ne s'agit pas seulement de nous, qui nous tirerons toujours d'affaire, mais d'un homme qui, dans cette aventure, peut y laisser la vie. Nous ne devons pas engager cette vie à la légère. Nous en serions responsables à l'égard de la pauvre famille restée en France, à laquelle en partant, vous avez laissé l'espoir.

—Je suis convaincu que nous réussirons.

—Dans tous les cas, vous pouvez compter sur moi.

Le jeune homme tendit la main à Mascarot, qui la serra, dans une étreinte chaleureuse.

—Quel serait votre plan de campagne, à vous, monsieur ?

—Le plus sûr et celui que je me propose de suivre, le voici : afin d'éviter les dangers de la côte de Bourail, il faut que Jordanet s'évade par terre, pendant la nuit, suive la côte très longtemps à travers la brousse, et même ne s'inquiète pas de s'égarer à l'intérieur, pourvu qu'il puisse se trouver au jour loin de Bourail, sur le point de la côte où mon yacht l'attendra. Il pourrait, par exemple, traverser le pays des Ounoua, rejoindre la route qui coupe l'île dans sa largeur, la longer sans la suivre et descendre vers le cap Tho, sur la côte orientale. Cette route traverse des forêts et de la brousse où

il est facile de se cacher, et les indigènes sont pacifiques. En outre, elle n'est pas surveillée comme la route de Bourail à Gomen. Dans la baie, près du cap Tuo, en face de la Mission, le yacht attendra. Vous, Mascarot, lorsque vous aurez assuré l'évasion de Jordanet, en prenant toutes vos précautions pour ne pas être soupçonné, vous regnerez Nouméa par terre, vous prendrez le courrier d'Australie et vous irez m'attendre à Sylney où je vous rejoindrai avec le fugitif. Vous n'avez bien compris ?

—Très bien ; oui, monsieur.

—Du reste, afin qu'il n'y ait pas de malentendu, je vais vous écrire mes instructions. Vous les communiquerez à Jordanet. Il les apprendra. Il faut éviter toute erreur qui pourrait lui être fatale.

—Cela est prudent.

Gerard rédigea ses instructions très nettes et très claires, y joignit une carte très détaillée, annotée par lui-même, de la route que devait suivre le forçat, et quand il eut terminé le travail, le remit à Mascarot.

—Maintenant, dit le jeune homme, nous allons nous séparer ; nous ne nous retrouverons qu'en Australie ; c'est à vous que je confie le soin de sauver Jordanet ; soyez prudent. . . .

—Vous pouvez avoir toute confiance. Votre plan doit réussir. Vous avez tout prévu, et à moins de quelque fatalité. . . .

Il n'acheva pas.

Le soir même, le yacht partait, laissant Mascarot à Bourail. Mascarot attendit quelques jours pour revoir Jordanet. Il sortit peu de l'hôtel, du reste, voulant sans doute, par prudence, ne pas exciter la curiosité des habitants.

La venue d'un étranger dans une ville comme Bourail est, en effet, chose rare ; les figures nouvelles qu'on y remarque sont celles des forçats amenés du continent ou du pénitencier de l'île Nou, ou, parfois, à de bien longs intervalles, un explorateur qui passe, quelques marins qui poussent une pointe à l'intérieur sous prétexte de chasse ou d'étude de mœurs, ou bien, enfin, quelque colon débarquant là pour tenter la fortune, parfois avec sa famille, mais le plus souvent seul.

Le soir seulement, lorsque tombait la fraîche, il sortait, non pour entrer dans quelque bar, pour apparaître dans quelque bal et en étudier les habitudes étrangères, mais pour s'égarer dans la campagne déserte. Il semblait rêver quelque mystérieux projet.

Ce fut le troisième jour que, le soir venu, il gagna la case de Jordanet. Le condamné fumait sa pipe, assis sur un escabeau, devant sa porte. Comme la nuit était très noire, Mascarot put s'avancer jusqu'à lui sans être reconnu. Alors, seulement, Jordanet se leva, le fit entrer et reforma la porte.

—Vous venez sans doute de la part de M. de Savenay. . . pour ce qui est convenu ?

—Oui.

—Asseyez-vous. Je vous écoute.

Il alluma une petite lampe à pétrole. Mascarot s'était assis. Le condamné le regardait avec une certaine angoisse. Il n'avait pas confiance dans cet homme, et pourtant cet homme allait sans doute lui apporter la liberté, le bonheur.

—M. Jordanet, tout est prêt pour votre évasion. Nous n'attendons plus que votre bon plaisir.

Jordanet eut un gros rire.

—Eh bien, vous n'attendez pas longtemps. Dites-moi seulement ce que je dois faire. J'obéirai à la lettre.

—Écoutez donc !

—Attendez ! fit Jordanet.

Il sortit, fit le tour de sa maisonnette et rentra.

—Personne ! nous sommes tranquilles.

—Que craignez-vous donc ?

—Un surveillant du nom de Jacquemin qui m'honore d'une haine particulière, je ne sais pourquoi, et qui serait ravi de me voir arriver malheur.

—Jacquemin ! murmura Mascarot.

On eût dit qu'il voulait mettre ce nom dans sa mémoire.

—Maintenant, vous pouvez parler.

Mascarot rapprocha sa chaise. Et à mi-voix :

—Nous avons examiné plusieurs projets et nous nous sommes arrêtés à celui qui, tout en vous paraissant peut-être le plus dangereux et le plus impraticable, présente pourtant le plus de chances de succès.

Mascarot fit une légère pause. Puis il reprit, sans même regarder Jordanet :

—Je veux parler d'une évasion par le débarcadère de Bourail. . .

Jordanet eut un léger mouvement de surprise.

—Diable, fit-il, ce que vous me demandez là n'est pas commode, en effet.

—Ce serait même impossible sans notre complicité.

—Enfin, expliquez toujours ! Ensuite, nous discuterons.

—Vous quitterez votre case la nuit prochaine. Si vous pouviez tomber sur une nuit d'orage comme celle qui vous a si bien favorisé à la presqu'île Duclos, ce serait parfait.

—Oui, en la commandant exprès je ne l'aurais pas eue plus belle. —Vous vous rapprocherez, en faisant un détour aussi grand que le temps vous le permettra, du débarcadère. . . C'est là que nous vous attendrons.

—Vous savez que le côté est rigoureusement surveillé.

—Vous éviterez les postes. La nuit vous favorisera. Il y a des roches tout le long de la côte. En vous glissant d'une roche à une autre, vous échapperez à l'œil des surveillants et des soldats.

—Il y a aussi des patrouilles et des postes canaques.

—C'est votre affaire. Nous ne pouvons pas vous venir en aide par une diversion tant que vos serez à terre. Une fois sur le bâtiment, c'est autre chose. Vous pourrez là vous considérer comme sauvé.

—Et les canots de ronde ?

—J'y arrive. Caché dans les roches, vous attendrez que le canot de minuit soit passé. A minuit, tout dort à Bourail et dans les maisons du débarcadère. A minuit l'envie de dormir commence à alourdir les yeux des factionnaires. Il faut compter là-dessus. Connaissez-vous la Pointe Rouge et ses rochers ?

—Oui, j'y ai pêché souvent des dorades énormes, le dimanche.

—C'est là que vous vous tiendrez.

—Il y a un poste au-dessus.

—Qu'importe ? Il ne peut vous voir et personne ne songera que vous êtes allés vous réfugier à l'abri même de ce poste.

—C'est hardi. Ça ne me déplaît pas.

—Vous savez nager, n'avez-vous dit ?

—Mieux qu'un poisson.

—Vous vous mettrez doucement à l'eau et sans bruit, en vous dérobant le plus possible sous les roches ; vous gagnerez les brisants de corail en traçant une ligne droite imaginaire de la Pointe Rouge jusqu'aux récifs. Là une barque vous attendra, et, si vous n'avez pas été vu, il nous suffira d'une heure pour vous conduire au yacht qui nous attendra sous vapeur, prêt à fuir avec vous en cas d'alerte. Cela vous convient-il ? Avez-vous des objections à faire ?

—Quant à des objections, oui, j'en ai à faire et qui ont leur poids ?

—Je le regrette, car M. de Savenay est parti. Je ne peux plus avoir avec lui de communications. Si vous refusez, tout est compromis. Si vous acceptez, au contraire, tout peut réussir.

—Vous me mettez, en somme, le couteau sur la gorge. Voici mes objections. Il n'est guère possible à un nageur, si fort qu'il soit, d'atteindre les brisants s'il ne rencontre un secours dans le trajet.

—Le canot ira au-devant de vous et vous recueillera.

—Bien. Mais les requins sont des camarades qui ne badinent guère, et vous savez que le chenal en est infesté. C'est une vermine. J'ai quatre-vingt-dix-neuf chances contre une d'y rester.

—Nous n'y pouvons rien. Du reste, vous exagerez le péril. Les requins ne sont pas si redoutables que vous le pensez. Armez-vous et défendez-vous.

—Enfin, presque toutes les nuits, à cette époque, la mer est phosphorescente. Un nageur, même quand il ferait la moitié du trajet en plongeant, y serait visible comme en plein jour. Si j'échappe aux requins, si je ne me noie pas à force de fatigue, j'ai toutes les chances de recueillir dans le dos quelques balles des surveillants ou des factionnaires de l'infanterie de marine.

—On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

—Vous en parlez à votre aise.

—La nuit, on vise mal. La lumière phosphorescente trouble les yeux. Si l'on vous aperçoit, si l'on vous tire dessus, on vous manquera.

—J'en accepte l'espérance, fit Jordanet.

Et après avoir réfléchi un instant :

—Je n'ai plus d'objections à présenter. J'aurais, à coup sûr, préféré tout autre projet à celui-là, parce que, voyez-vous, je vous parlerai franchement, on aurait tout combiné pour que j'y laisse ma peau qu'on n'aurait pas pu trouver mieux. Enfin, puisque c'est le plan qui vous semble le meilleur, n'en parlons plus. Résumons ; dans la nuit de demain, à minuit, je serai sous la Pointe-Rouge. Là, je me mettrai à la nage, droit sur les récifs de corail. Vous tâcherez de m'épargner la moitié du chemin. Est-ce compris ?

—C'est compris. Confiance. . . Vous réussirez. A demain !

—A demain !

Les deux hommes se serrèrent la main. Jordanet ne dormit guère cette nuit-là. L'approche du grand événement le tenait éveillé. Il était inaccessible à la crainte, nous l'avons dit, et ce n'était pas les dangers à courir qui le rendaient nerveux. Malgré tout, une arrière-pensée montait à son esprit. Il n'avait pas hésité à la faire connaître à Mascarot.

Le plan qui lui avait été soumis était le dernier auquel il se fût arrêté. C'était un projet de désespéré, risquant le tout pour le tout. Et, au fond du cœur, l'instinct disait au pauvre homme : " Est-ce que ces gens là n'ont pas intérêt à se débarrasser de toi ? " Il haussa les épaules.

(A suivre.)

PENSÉE DE BAL

CAPRICE POUR LE PIANO

PAR
LILSEN



Allegretto

PIANO

(A suivre.)

LE SAMEDI

2

First system of musical notation for system 2, featuring two staves with various notes and rests.

Second system of musical notation for system 2, including the instruction *molto rall.* and dynamic markings *p* and *f*.

Third system of musical notation for system 2.

Fourth system of musical notation for system 2, including the instruction *A tempo* and dynamic marking *mf*.

Fifth system of musical notation for system 2, including the instruction *A tempo* and dynamic marking *p*.

Sixth system of musical notation for system 2, including dynamic marking *mf*.

3

First system of musical notation for system 3.

Second system of musical notation for system 3.

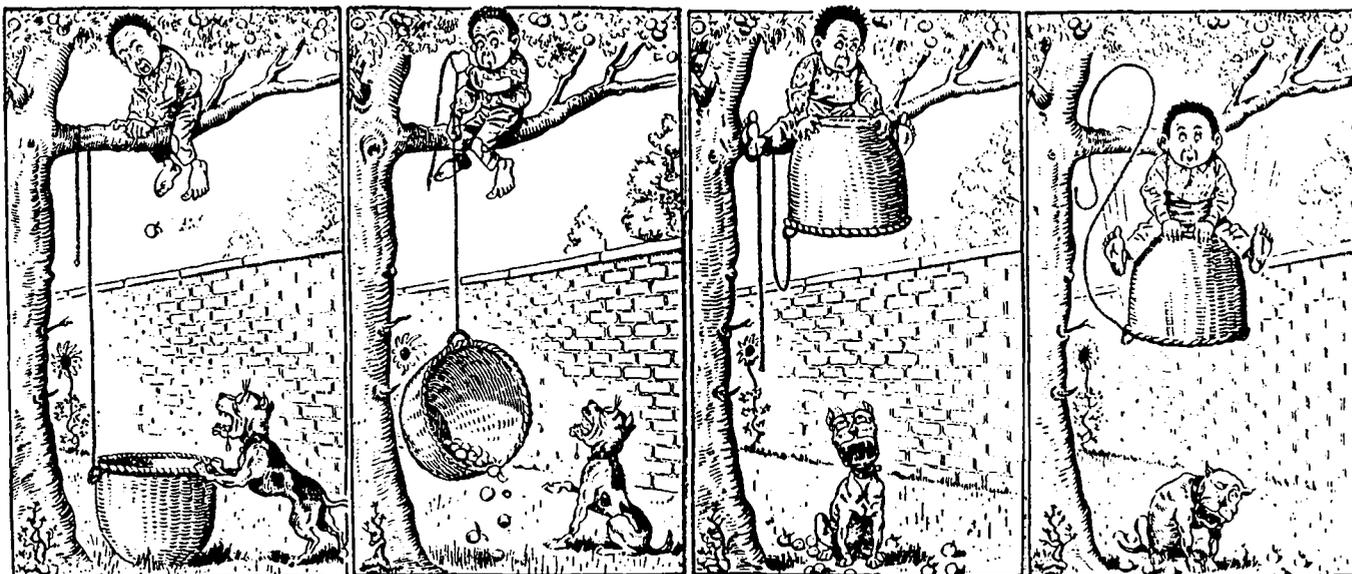
Third system of musical notation for system 3, including dynamic marking *mf* and a dashed line indicating a continuation.

Fourth system of musical notation for system 3.

Fifth system of musical notation for system 3, including dynamic markings *p* and *ff*.

Sixth system of musical notation for system 3.

UNE AVENTURE DE TITI JEAN-PIERRE



I
Titus Jean-Pierre. — Oh ! Comment faire ? Je n'en sortirai pas vivant, c'est sûr...

II
... J'ai un plan ! mais il ne faut pas manquer mon coup ou je suis flambé !...

III
... Voyons... D'abord, le panier. Nous verrons après...

IV
... C'est le bon temps. A la grâce de Dieu !...

déjà encapuchonnés de vert tendre, faisant, les gros dos sous le soleil dont la bonne tiédeur lui caressait l'épaule à travers l'étoffe du vêtement.

Mais comme il revenait sur ses pas, talonné par l'heure du travail, équitablement partagé entre le sentiment du devoir et son amour du bien-être, brusquement il s'était rappelé n'avoir pas pris de café à son repas, et devant cette considération il avait imposé silence à ses scrupules.

Le ministère pouvait attendre. Aussi bien était-ce l'affaire d'une minute.

Et il s'était attablé à la terrasse du Café Richo.

Le malheur est qu'une fois là, le chapeau ramené sur les yeux, le guéridon entre les genoux, Lahrier s'était trouvé bien. Il s'était senti envahi d'une grande lâcheté de tout l'être, d'un besoin de se laisser vivre, tranquillement, sans une pensée, tombé à une mollesse alanguie et bienheureuse de convalescent. Dans sa tasse omplie à ras-bords un prisme s'était allumé, tandis que le flacon d'eau-de-vie projetait sur le glacis de la tôle une tache imprécise et dansante, aux tons roux de topaze brûlée. Et vite, à sa jouissance intime de lézard haletant au soleil dans l'angle échauffé d'un vieux mur, quelque chose s'était venu mêler ; une vague velléité de demeurer là jusqu'au soir à se rafraîchir de bière claire en regardant passer les printannières ombrelles, la vision entr'aperçue d'une journée entière de

paresse, — inévitablement compliqué d'un lâchage en règle du bureau. Une irritation sourde avait germé en lui sans qu'il s'en fut rendu compte, une rancune contre l'administration, cette gêneuse, empêcheuse de danser en rond, qui se venait placer entre le beau temps et lui comme pour donner un démenti, malgré la loi et les prophètes, à la clémence infinie du bon Dieu.

Et pourquoi faire ?...

Dans la montée houleuse de son indignation, volontiers il eût arrêté les passants pour leur poser la question, en appeler à leur bonne foi de cet excès d'iniquité, leur demander si, véritablement, c'était une chose raisonnable qu'on le vint dépouiller ainsi de son droit au repos, à la brise

LE CHEMIN DE FER

Autrefois il fallait, pour voyager par terre, Que l'on retint d'avance une place au bureau. A l'heure du départ, c'était toute une affaire Pour obtenir un coin avec son numéro.

Puis le cahot roulant s'ébranlait... et les crampes Tenaillaient nos genoux dans leur cage courbés ; Puis il fallait à pied grimper les rudes rampes, Puis tirer d'un fossé les chevaux embourbés.

Puis pour diner venait, pleine d'odeurs d'étable, L'auberge de village aux bouillons écourants, Aux poulets de cartons, à la boiteuse table D'où l'on sortait à jeun moyennant quatre francs.

Maintenant plus de noms inscrits sur de vieux livres, Plus de fangeux chemins, de chevaux essouffés

Plus d'éreintants cahots, plus de postillons ivres, Plus de flots de poussière en nos yeux aveuglés.

Maintenant, par-dessus les plaines nivelées, Sur les abîmes sourds où s'engouffrent les eaux, Sur la voûte des ponts aux massives culées, Sur les hauts viaducs aux gracieux arceaux ;

A travers les forêts qui du loup cachent l'ancre, Sur les torrents franchis, sur les gouffres comblés, Sous les monts de granit que le tunnel éventre, Aux champs où le soleil dore et mûrit les blés ;

Partout le tender court dans les rails parallèles, Bruyant comme un tonnerre et prompt comme l'éclair. Et n'ayant de rival que l'aigle, dont les ailes Battent d'étonnement dans les hauteurs de l'air.

CH. PONCY.

INTERIEUR DE MINISTERE

A l'angle du boulevard Saint-Germain et de la rue Solférino, un régiment de cuirassiers qui regagnait au pas l'Ecole militaire, força Lahrier à s'arrêter. Il demeura les pieds au bord du trottoir, ravi au fond de ce contretemps imprévu qui allait retarder de quelques minutes encore l'instant désormais imminent de son arrivée au bureau, conciliant ainsi ses goûts de flâne avec le cri indigné de sa conscience.

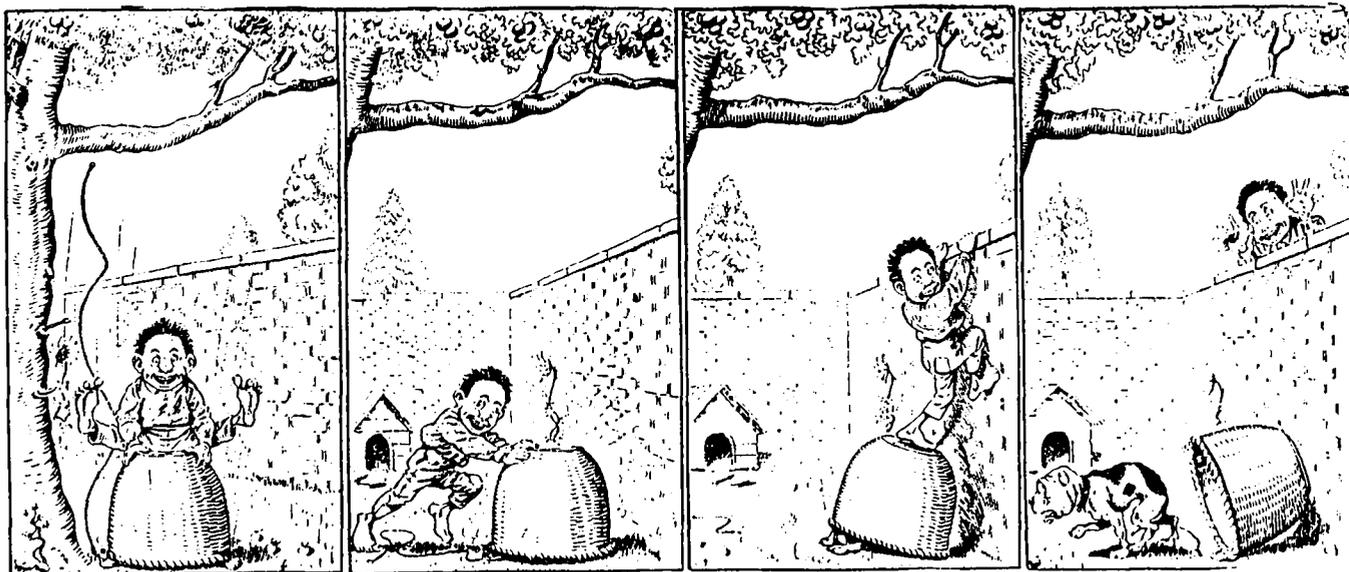
Simplement, — car l'énorme horloge du ministère de la guerre sonnait la demie de deux heures, — il pensa :

— Diable ! encore un jour où je n'arriverai pas à midi.

Et les mains dans les poches, achevant sa cigarette, il attendit la fin du défilé.

Lahrier, mis en joie dès le matin au seul vu d'un reflet cuivré se jouant par la cretonne fleurie de son rideau, avait déjeuné en deux temps au près de sa fenêtre ouverte ; puis, tourmenté de l'impérieuse soif de sortir sans pardessus pour la première fois de l'année, il avait, de son pied léger, gagné la place de l'Opéra, remonté le boulevard jusqu'à la rue Drouot, le long des arbres

UNE AVENTURE DE TITI JEAN-PIERRE — (Suite et fin)



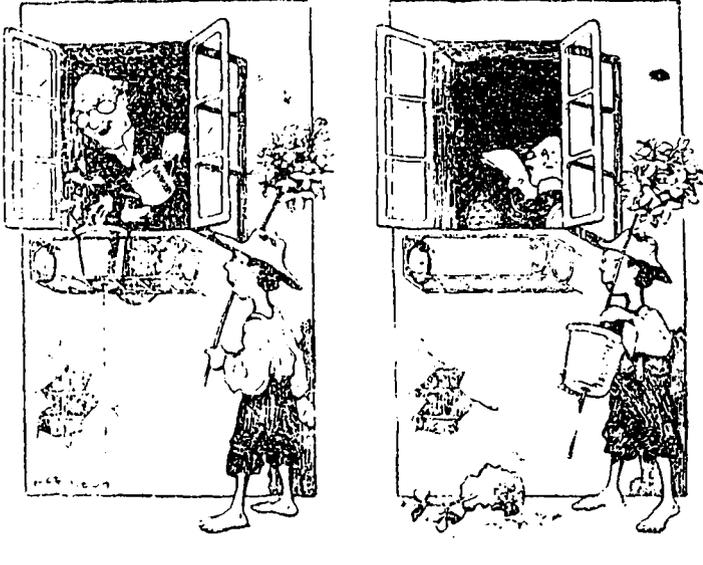
V
... Ça y est ! Crie, à présent, tant que tu voudras, mon vieux Cabot...

VI
... Ça s'appelle un chien au pied du mur...

VII
... Houp là... Et décampons...

VIII
... Au revoir, Carlo. Va voir sur l'arbre si j'y suis.

C'ÉTAIT LE BON TEMPS



I
Monsieur Bonnebille avait repiqué une plante et l'arrosait copieusement quand cette vermine de Joe l'aperçut.

II
Il faudrait bien peu connaître Joe pour ne pas supposer qu'un méchant tour germa aussi-tôt dans sa tête.

d'avril, à la pureté immaculée de l'azur. Longuement, pitoyablement, il avait haussé les épaules :

— Si ce n'est pas une calamité !

Son amertume s'était soudainement aigrie ; la direction des dons et legs dut passer un joli quart d'heure :

— Oui, parlons-en, quelque chose de beau, la direction des dons et legs. Une boîte absurde, seulement créée pour les besoins de la cause, à seule fin de donner pâture à la voracité de quelques affamés ! sans but ! sans vœux ! sans une ombre de raison d'être ! à ce point qu'entre les ministres c'est la lutte continuelle à qui ne l'aura pas. Tour à tour c'est la chancellerie qui se récuse et la renvoie à l'instruction publique, l'instruction publique qui se défend et la repousse sur le commerce, le commerce qui proteste et la refoule sur l'intérieur, l'intérieur qui ne veut rien savoir et la rejette sur les finances, et ainsi jusqu'au jour où une âme charitable veut bien la prendre à sa remorque et se l'adjoint par pitié. Enfin une vraie comédie, une allée et venue de volant lancé de raquette en raquette !... Avec ça, pas le sou, des promesses tout le temps, un misérable budget de quelques centaines de mille francs, que la Chambre, par surcroît de bonheur, allège d'année en année !... Ah ! c'est un rêve !

Une fois entré dans cet ordre d'idée, l'employé, comme bien l'on pense, n'avait eu garde de s'attarder aux bagatelles de la porte.

En somme, s'il le pouvait attendre, le ministère pouvait également se passer de lui, et à cette conclusion — prévue — il avait eu un mince sourire, goûtant l'exquis soulagement qui suit les déterminations longuement discutées, enfin prises.

Mais, à la réflexion :

— Eh parbleu non ! je ne pensais pas à cela.

La vérité est que, la veille, il s'était déjà abstenu, retenu à la dernière minute, comme il allait prendre son chapeau, par la violence d'une averse. En moyenne, il faisait le mort une fois la semaine sans que l'administration, bonne bête, eût l'air de s'en apercevoir ; mais la question était de savoir jusqu'à quel point tiendrait, devant l'abus, une tolérance faite, en partie, d'inertie et d'habitude prise. Surtout que, depuis quelque temps, M. de La Hourmerie, son chef, changeait d'allures à son égard, affectait, ses lendemains d'absence, une raideur sèche et mécontente, s'enfermait en un de ces mutismes qui désapprouvent, répandant perfidement autour d'eux la gêne des situations fausses point éclaircies. Et c'est pourquoi, convaincu encore que navré, il s'était pourtant décidé à régler sa consommation et, lentement, s'était acheminé vers son poste par la place des Pyramides et des Tuileries.

* * *

Vue de loin, — de la direction des cultes, sa voisine, — la direction générale des dons et legs paraît une sombre lézarde aux mur laiteux des hôtels Cappriciani et Lamazère-Saint-Gratien, qui de droite et de gauche la flanquent. De près, elle a la mélancolie pénétrante des choses, la grotesquerie attendrissante d'une pauvre vieille fille, au teint de boue haché de gerçures. Et par ses vitres exigües, closes sur le noir, éternellement, elle répand une désolation de maison abandonnée ou que viendrait de visiter une brusque attaque de choléra. Il semble qu'à travers ses épaisses murailles, passe, transpire, s'évapore, pour en infester le quartier, la solitude glaciale de ses interminables corridors, aux dalles sonores que lèche du matin au soir la lueur agonisante d'un gaz mi-baissé.

Sans qu'on sache au juste pourquoi, on devine le vide immense de cette caserne, la non-vie des trente ronds-de-cuir noyés en son vaste giron. On pressent le silence sinistre de ces bureaux inoccupés et de ces archives lambrissées : catacombes administratives qu'emplit tantôt un froid de glace, tantôt une chaleur d'étuve, et où dorment pêle-mêle, sous un même linceul de poussière, des ballots de dossiers entassés, des chaises éventrées, des cartons en lambeaux, jusqu'à des chenets et à des chaussures moisies ! toute une saloté de matériel hors d'usage, amenée à coups de balai, des

quatre coins de la maison, et achevant d'y pourrir en paix dans une promiscuité dernière.

Mixte, bâtarde, équivoque, d'une austérité de monastère que mitigerait la banalité d'un magasin à fourrages, elle est juste, au ministère, ce que l'institution Padeloup est au lycée : elle sue son inutilité, elle la crie au passant convaincu ! Elle est comme ces gredins malchanceux qui portent leur sclérotasse sur leur visage.

Seul, le portier égaye la situation, de sa tête de chimpanzé officiel qu'écrase l'ampleur phénoménale d'une casquette officielle aussi.

Justement il fumait sa pipe sur le trottoir quand Lahrier déboucha de la rue Bellechasse. Il lui tourna le dos aussitôt, regarda dans la direction opposée, histoire de ne pas le saluer au passage.

Il geignait :

— Trois heures moins vingt !... C'est à tuer, un être pareil !

Il le tenait en mépris hautain, écœuré dans sa droiture de fonctionnaire consciencieux qui honore la fidélité au devoir, le zèle à tirer le cordon et l'attachement bien connu aux institutions qui nous régissent.

Lahrier passa outre, franchit le porche, s'engagea dans le tirebouchonnement d'un escalier de service spécialement affecté à l'usage du personnel. Il atteignait le troisième palier, lorsque Ovide, son garçon de bureau, sortit du chenil ténébreux qui l'abritait : trou infect, sans air, creusé à même la muraille, et où des cuivres de lampes astiquées allumaient tout au fond une série d'étoiles.

— Chez le chef ! dit ce serviteur laconique.

Lahrier, étonné, s'écria :

— Quoi ?

Ovide daigna s'expliquer :

— Y a le chef qui a dit comme ça que vous alliez lui parler sitôt que vous seriez ici.

Le jeune homme flaira une tuile. De son mieux il réprima un geste de contrariété :

— Ah ! bon, parfaitement, merci.

Et, enlevant son chapeau :

— Bien aimable, Ovide, si ça ne vous fait rien, de me garder ça une minute.

Déjà il était loin, il frappait discrètement à la porte de son chef.

Une voix lui cria :

— Entrez !

Il obéit.

Plus vaste qu'une halle et plus haut qu'une nef, le cabinet de M. de La Hourmerie recevait, par trois croisées, le jour douteux pourtant, de la cour intérieure qu'emprisonnaient les quatre ailes de la direction. Derrière un revêtement de cartons verts, aux coins usés, aux ventres solennels et ronds, les murs disparaissaient des plinthes aux corniches, et l'opulente tapis qui couvrait le parquet d'un lit de mousse ras tondu, le bûcher qui flambait clair en la cheminée, l'ample chancellerie où plongeait, accotés, les pieds de M. de La Hourmerie, trahissaient les goûts de bien-être, toute la douilletterie frileuse du personnage.

Lahrier s'était avancé.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit-il avec une déférence souriante ; il y a deux heures que je suis ici et cet imbécile d'Ovide songe seulement à m'avertir que vous m'avez fait demander.

Couché en avant sur sa table, consultant une demande d'avis qu'il écrivait de sa myopie, M. de La Hourmerie prit son temps. A la fin, mais sans que pour cela il s'interrompit dans sa tâche :

— Vous n'êtes pas venu hier ? dit-il négligemment.

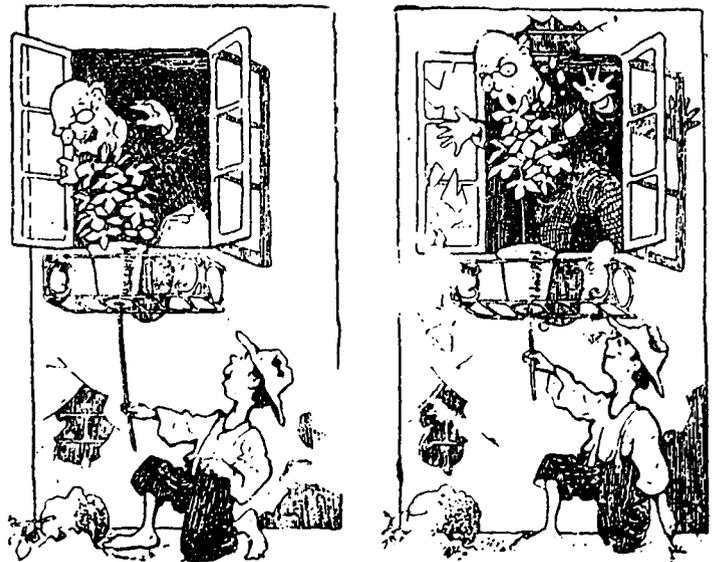
— Non, monsieur, répondit Lahrier.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas venu ?

L'autre n'hésita pas :

— J'ai perdu mon beau-frère.

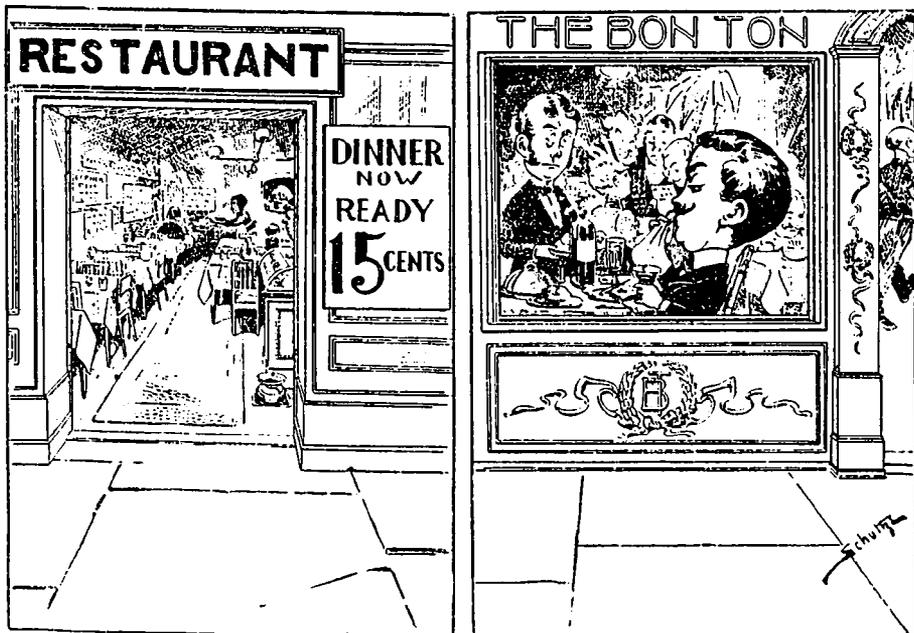
C'ÉTAIT LE BON TEMPS — (Suite et fin)



III
Le bonhomme Bonnebille, cinq minutes après, était énerveillé du succès obtenu.

IV
Mais ce fut bien pis quand, devant lui, la plante se mit à pousser, pousser sans relâche.
— "C'était le bon temps de repiquer", conclut M. Bonnebille.

SUIVANT LES LIEUX



I
Cette gravure montre quelle place choisit le beau Ducomptoir, lorsqu'il va dîner dans un restaurant à 15 cents.

II
Et voici où l'on trouve le même Ducomptoir lorsqu'il va souper au restaurant à la mode.

Si c'est le contraire, vous voudrez bien me faire le plaisir d'être ici chaque jour sur le coup d'onze heures, à l'exemple de vos camarades, et ce à compter de demain, est-ce clair ? J'ajoute que le jour où la fatalité — cette fatalité odieuse qui vous poursuit, semble se faire un jeu de vous persécuter, — viendra vous frapper de nouveau dans vos affections de famille, je vous ferai flanquer à la porte, est-ce clair ?

D'un ton dégagé où perçait une légère pointe de persiflage :

— Parfaitement clair, dit Lahrier.

— A merveille, fit le chef ; vous voilà prévenu.

GEORGES COURTELINE.

PAUVRE POÈTE

C'est sous l'inculpation de vagabondage et de mendicité que le poète nomade Loyo a comparu devant le tribunal correctionnel.

Au président, qui lui demandait son nom, le prévenu répondit :

— Onésime Loyo, c'est ainsi qu'on me nomme.

Et l'interrogatoire continue sur ce ton :

— Votre âge ?

— Voilà bien cinquante ans que je suis honnête homme.

— Votre domicile ?

— La terre est mon seul lit ; mon rideau le ciel bleu...

— Votre profession ?

— Aimer, chanter, prier, croire, espérer en Dieu...

— Vous avez mendié du pain ?

— J'avais faim, magistrat, aucune loi du monde ne saurait m'arrêter quand mon estomac gronde...

— Vous êtes un homme instruit, pourquoi n'écrivez-vous pas comme vous parlez ?

— Hélas ! les éditeurs sont de terribles gens, qui se montrent pour nous assez peu complaisants. "Quand vous serez célèbre, ont-ils dit, mon cher maître, nous nous occuperons de vous faire connaître !"

Malgré cet éloquent plaidoyer, Onésime Loyo a été condamné à vingt-quatre heures de prison. En entendant sa condamnation, le poète-vagabond s'est écrié :

— Oh ! magistrat, merci !... Ton arrêt me sourit, car pendant un grand jour je vais être nourri !

LE ROI DES PEIGNES

Un homme de notre connaissance qui ne veut pas acheter un numéro du SAMEDI, parce qu'il peut l'emprunter chez un ami, vient d'inventer une machine au moyen de laquelle il peut faire cuire son dîner, en employant la fumée qui sort par la cheminée de son voisin.

TROP DE FRANCHISE



Sam — Pourquoi que mamzelle Bouledeneige li ne veut plus de toi ?

Jim — Li s'est fâchée pou ien du tout. J'avais demandé à li de me pêter, pou quelques semaines, la bague d'engagement que li ai donnée. La a été pourtant bien poli et ben fan ; pou elle. Li a dit que je voulais mettre li bague au "pawa shop" pou avoi de l'argent et amener une fille à une excursion au clair de la lune.

Le chef, du coup, leva le nez :

— Encore !...

Et l'employé, la main sur le sein gauche, protestant bruyamment de sa sincérité :

— Non, pardon, voulez-vous me permettre, s'exclama M. de la Hourmerie.

Rageur, il avait déposé près de lui la plume d'oie qui tout à l'heure lui barrait les dents comme un mors. Il y eut un moment de silence, la brusque accalmie, grosse d'angoisse, préluant à l'exercice périlleux d'un gymnaste.

Tout à coup :

— Alors, monsieur, c'est une affaire entendue ? un parti pris de ne plus mettre les pieds ici ? A cette heure vous avez perdu votre beau-frère, comme déjà, il y a huit jours, vous aviez perdu votre tante, comme vous aviez perdu votre oncle le mois dernier, votre père à la Trinité, votre mère à Pâques !... sans préjudice, naturellement, de tous les cousins, cousines et autres parents éloignés que vous n'avez cessé de mettre en terre à raison d'un au moins la semaine ! Quel massacre ! non, mais quel massacre ! A-t-on idée d'une famille pareille ?... Et je ne parle ici, notez bien, ni de la petite sœur qui se marie deux fois l'an, ni de la grande qui est mère tous les trois mois ! — Eh bien, monsieur, en voilà assez ; que vous vous moquiez du monde, soit ! mais il y a des limites à tout, et si vous supposez que l'administration vous donne deux mille quatre cents francs pour que vous passiez votre vie à enterrer les uns, à marier les autres ou à les tenir sur les fonts baptismaux, vous vous méprenez, j'ose le dire.

Il s'échauffait. Sur un mouvement de Lahrier, il ébranla la table d'un furieux coup de poing :

— Sacrédié, monsieur, oui ou non, voulez-vous me permettre de placer un mot ?

Là-dessus il repartit, il mit son cœur à nu, ouvrit l'écluse au flot amer de ses rancunes. Il flétrit l'improbité, "l'improbité, parfaitement, je maintiens le mot !" des employés amateurs sacrifiant à leur coupable fainéantise la dignité de leurs fonctions, jusqu'à laisser choir dans la déconsidération publique et dans le mépris sarcastique de la foule l'antique prestige des administrations de l'Etat ! Il s'attendait à exalter la direction des dons et legs, la grande bonté du directeur, les traditions quasi-familiales de la maison ! Une phrase en amenait une autre. Il en vint à envisager le fonctionnement de son propre bureau :

— Vous êtes ici trois employés attachés à l'expédition : vous, M. Soupe et M. Letondu. M. Soupe en est aujourd'hui à sa trente-septième année de service, et il n'y a plus à attendre de lui que les preuves de sa vaine bonne volonté. Quand à M. Letondu, c'est bien simple : il donne, depuis quelques semaines, des signes indéniables d'aliénation mentale. Alors, quoi ? Car voilà pourtant où nous en sommes, et il est inouï de penser que sur trois expéditeurs, l'un soit fou, le deuxième gâteux et le troisième à l'enterrement. Ça à l'air d'une plaisanterie ; nous nageons en pleine opération !... Et naïvement vous vous êtes fait à l'idée que les choses pouvaient continuer de ce train ?

Le doigt secoué dans l'air il conclut :

— Non, monsieur ! J'en suis las, moi, des enterrements, et des catastrophes soudaines, et des ruptures d'anévrisme, et des gouttes qui remontent au cœur, et de toute cette turlupinade de laquelle on ne saurait dire si elle est plus grotesque que lugubre ou plus lugubre que grotesque ! C'en est assez, c'est assez vous dis-je, je vous dis que c'en est assez sur ce sujet ; passons à d'autres exercices. Désormais, c'est de deux choses l'une : la présence ou la démission, choisissez. Si c'est la démission, je l'accepte ; je l'accepte au nom du ministre et à mes risques et périls, est-ce clair ?

MODES PARISIENNES



ELEGANT CHAPEAU pour dames et jeunes filles. La forme, très coiffante et gracieuse, est en tulle laitonné et velours noir. La passe est entourée d'une riche draperie en taffetaline de couleur, voilée de gaze noire; devant s'élève une superbe aigrette formée par deux ailes en plumes fantaisie noires retenues par un coquet nœud Louis XV en velours; cache-peigne de roses posé de chaque côté du chignon. La nuance des roses est au choix: rouge, rubis, violet, mauve, thé, blanc, rose, jaune et noir. La taffetaline existe en toutes teintes, au choix. La forme et les ailes sont toujours noires; le nœud Louis XV se fait en velours noir pastillé blanc ou tout noir.

ELEGANT TOQUET pour jeunes femmes et jeunes filles. Le fond, très gracieux, est en chenille de velours noir artistiquement drapé; sur le côté, cache-peigne de taffetaline accompagné d'un adorable petit oiseau noir qui s'élève en aigrette. La forme ainsi que l'oiseau ne se font qu'en noir, le cache-peigne est au choix, en toutes nuances et peut se remplacer par des roses de la teinte préférée. (Voir celles indiquées au chapeau ci-dessus).

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)



Nos 238 et 239. Costume pour bicycle.

Nos 238 et 239.—Notre illustration représente un joli costume de bicycle en laine écossaise tan et rouge; la veste est en drap écarlate uni et la garniture est en tresse (braid) appliquée en bande avec de jolis ornements assortis. Le chapeau est en feutre moiré, forme tyrolienne, simplement retourné avec bande de ruban et ailes, tout ceci complète le costume moderne de la femme bicycliste. La jupe est de forme circulaire mise par-dessus un pantalon court, lequel patron est fourni avec le costume, en deux parties, et s'attache au pantalon, à la taille, aux coutures intérieures. La longueur est calculée afin d'offrir toute sécurité à la personne. Le lé du devant est biaisé, ce qui rend la jupe plus élégante quand l'on n'est pas à bicyclette. La jaquette Eton a le dos large avec une couture au milieu, dans le

petit côté, et le devant avec une seule pince. La veste est retenue par les épaules et sous les bras et se ferme droit sur le milieu du devant; le col est droit; les manches ont la forme paletot avec plis creux à l'emmanchure. Tweed, cheviot, corderoy, serge et whipcord sont les étoffes les plus usitées pour faire ce genre de costume. On peut également le faire simplement en le garnissant de piqûres à la machine (genre tailleur); bien des personnes préfèrent ce genre qui est très simple.

Il faut 2 verges en 44 pouces pour la jaquette; $\frac{7}{8}$ pour la veste; $5\frac{3}{8}$ en 44 pouces pour la jupe pour une personne de moyenne grandeur.

Nos 238 et 239 sont coupés dans les grandeurs de 32 à 42 pouces, mesure de buste, et de 22 à 30 pouces, mesure de taille.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

UNE CHASSE A L'OURS

La chasse est ouverte, et ouverte aussi la rubrique des aventures relatives à ce sport que la jeunesse pratiquera par la suite.

Voici à ce propos une anecdote qui ne manquera pas de saveur:

Il y a quelques jours, le prince héritier de Roumanie, au cours d'un voyage, avait exprimé le désir de chasser l'ours dans les bois des Carpates. Le préfet de l'endroit fit tous les préparatifs pour donner satisfaction au royal visiteur.

Dès le lendemain, en effet, le prince aperçut dans les bois deux plantigrades d'assez forte taille. Le jeune prince en visa un et le tua, tandis que le second s'échappait.

Les compagnons du prince le félicitèrent de son courage et de son adresse et lui proposèrent de ramener l'animal en triomphe au plus prochain village.

Le royal chasseur accepta, mais il s'aperçut que l'ours avait les naseaux percés et que l'animal avait dû porter un anneau.

Sur la demande du prince royal, le préfet avoua qu'il avait acheté à un tzigane deux ours dressés et qu'il les avait lâchés dans les bois peu avant le début de chasse.

Le prince héritier de Roumanie n'a pas été le dernier paraît-il à rire de l'aventure.

FURET.

UNE BELLE OCCASION

Le commis-voyageur.—Je crois que Mlle X. se peint le visage.

L'ami.—On le dirait.

Le commis-voyageur.—Voulez-vous me présenter à elle. Je pourrais peut-être avoir une commande.

L'ami.—Que vendez-vous?

Le commis-voyageur.—Des peintures préparées; et nous donnons un gros pinceau avec chaque gallon de marchandise.

NI L'UN NI L'AUTRE

La Duchesse de ***, en Ecosse, venait de donner le jour à un héritier. Un fermier des environs se rend immédiatement au château de son seigneur, et demande au valet qui vient lui ouvrir:

—Est-ce un garçon?

—Non, répond le valet.

—Est-ce une fille?

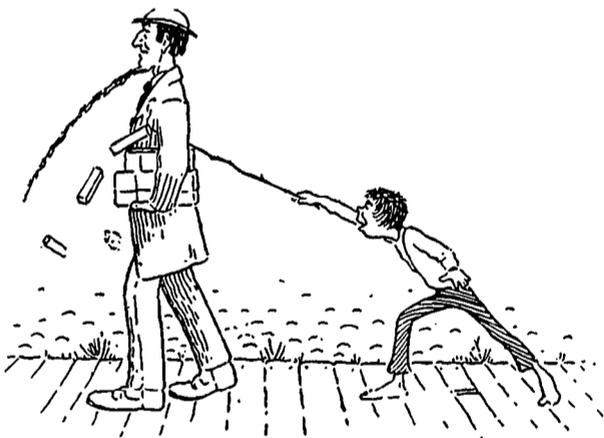
—Non.

—Qu'est-ce donc, alors?

—C'est un "laird". (C'est ainsi qu'on appelle en Ecosse les fils héritiers des grands seigneurs.)

Et l'impertinent valet referme la porte au nez du fermier interloqué.

SCÈNES DE LA RUE



I



II



III

Ce qu'on peut appeler un sale tour.

AMÉNITÉS

Madame.—Un crapaud ne peut vivre la bouche ouverte, c'est connu.

Monsieur.—Quo c'est étrange! Et une femme ne peut vivre la bouche fermée.

DE L'UTILITÉ DES PROCÈS

Mlle Tienbon.—Habitez-vous cette magnifique maison que vous a laissée votre tante, colonel? Vous savez cette maison au sujet de laquelle vous avez eu plusieurs procès.

Le colonel.—Non, mademoiselle; c'est mon avocat qui y réside.

**De \$4 à \$10,000
Chaque Mois.**

Nous distribuons 3434 prix, compris entre les montants ci-dessus, à chacun de nos tirages mensuels. Pour plus de renseignements envoyez une carte-postale et nous vous enverrons notre prospectus et notre plan de tirage.

**The Canadian
Royal Art Union, Limited,**
238 et 240 Rue St-Jacques,
Montreal.

Billets, 25c, 50c et \$1,
11 billets de \$1 pour \$10.

Prochain Tirage,

Lundi, 31 Octobre 1898

TRIO DE PROVERBES

Voir est facile, mais prévoir est difficile.

x

Avant de faire la demande pense à la réponse.

x

Un avare est toujours guoux.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

J'ai déjà donné, dans les colonnes du SAMEDI, une formule pour la destruction des fourmis, en voici une autre car on ne peut trop indiquer de moyens pour détruire ces voisines peu gênées et fort gênantes. Il paraît qu'une trainée de sel dénaturé, du sel qu'on emploie dans les rues pour faire fondre la neige, jetée sur leur passage, constitue un rempart qu'elles ne se hasardent jamais à franchir; de même si l'on répand de ce sel autour de leur fourmilière, elles s'empresseront de la quitter. Si on veut les empêcher de monter aux arbres fruitiers, il suffit d'entourer le tronc de ceux-ci d'une sorte de corde faite avec plusieurs brins de laine tordus et qu'on aura imbibée de nicotine étendue d'eau ou d'huile de schiste. Enfin, l'on affirme qu'un morceau de camphre enfermé dans un linge ou dans un papier mouillé suffit à éloigner les fourmis de la pièce où l'on a placé le camphre.

Bl. DE S.

Mme LEOCADIE EMOND

Fait le plus grand éloge du Remède qui l'a Guérie après quatorze années de tortures causées par le Beau Mal

Femmes et Jeunes Filles qui Souffrez depuis tant d'années, prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre et vous Recouvrirez la Santé et le Bonheur

C'est une grande imprudence que les femmes font de prendre un remède pour guérir les effets, au lieu de prendre le vrai remède pour se débarrasser de la cause de leurs maladies. — Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le seul et unique remède au monde qui guérit le beau mal, le mal de matrice et toutes ces cruelles maladies qui affligent un si grand nombre de femmes, en détruisant le germe de la maladie. C'est une extrême folie de négliger ces indispositions insignifiantes au début, et qu'elles considèrent comme de simples bagatelles — mais ces petites indispositions, si elles ne sont pas soignées en temps, deviennent fréquemment de graves désordres et des maladies mortelles. Lisez le témoignage suivant, et vous aurez une preuve de la puissance des Pilules Rouges du Dr Coderre. "Depuis 14 ans, j'ai souffert le martyre d'une maladie de matrice. Pendant ces deux dernières années surtout, le mal était tellement aggravé que je ne savais plus quoi faire. Je ne pouvais dormir, et les douleurs dans les côtés, le dos et le cœur étaient si fortes que je ne pouvais rester couchée. J'avais aussi les jambes toutes couvertes de plaies. Trois médecins me soignèrent mais sans succès.

"Un jour, je vis une annonce des Pilules Rouges du Dr Coderre pour les femmes, je résolus de les essayer. Le succès a dépassé mes espérances, car aujourd'hui, je suis guérie. Je suis si contente que je vous envoie mon portrait en même temps que mon témoignage pour être publié, et puissent toutes les femmes malades suivre mon exemple." Mme L. Emond, Kelly, P. O. Box 21, Lake Indiana, Co.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont pour les femmes seulement, elles sont la plus grande découverte pour les maladies des femmes. Elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles font le sang fort, riche et pur, elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine,



MME L. EMOND

les côtés, le dos, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitation du cœur, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, de mémoire. Elles guérissent toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostration nerveuse. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger, en tout temps, à tout âge et sous toutes conditions.

Quelque soit votre maladie, nous vous conseillons pour le plus grand intérêt de votre santé, d'écrire sans tarder à nos éminents spécialistes. Nos médecins seuls verront vos lettres et vous répondront en vous disant ce que vous avez et ce qu'il faut faire pour vous guérir, et pour tout cela vous n'avez absolument rien à payer. Ne retardez pas, écrivez dès suite. Adressez vos lettres: "Département Medical, Boite 2306, Montréal." Pour nous rendre aux desirs d'un grand nombre de femmes, nous avons ouvert un bureau de consultations au No 271 rue St-Denis. Toutes les femmes et les jeunes filles sont

invitées à venir voir nos médecins. Vous pouvez venir les consulter aussi souvent que vous le voudrez, car vous n'avez rien à payer pour les consultations. Donc, il n'y a rien pour vous en empêcher. Ne retardez pas, venez de suite.

Méfiez-vous des pilules rouges qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte, car ces pilules rouges vendues ainsi à bon marché sont des imitations. Sous aucune considération, n'acceptez jamais ces imitations, elles vous feront plus de mal que de bien. Nos Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes contenant 50 Pilules Rouges — jamais autrement. Si vous craignez d'être trompées par votre marchand, écrivez-nous en nous envoyant 50c. en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis, pas de douane à payer. Adressez: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, MONTREAL.

Dupétard, de Marseille, s'informe près d'un photo-graveur de la façon dont on s'y prend pour imprimer les clichés.

—Vous faites un dessin. Eh bien, nous le réduisons d'un tiers. Comprenez-vous ?

—Si je comprends ! fait Dupétard... Té ! c'est ce qu'on fait à toutes mes histoires.

Guibollard lit un article véhément contre le braconnage.

—Reste à savoir, dit-il en manière de conclusion, si le gibier aime mieux être tué par le chasseur que par le braconnier.

Examen de géographie :

—Élève Asinard, pouvez-vous me dire ce que vous savez des îles Gambier, en Polynésie ?

—Connais pas, m'sieu !

—De sorte que, ne les connaissant pas, vous ignorez ce qu'y produit le sol ?

—Pardon, m'sieu, jo le sais... Des pipes en terre.

* *

Pensées... détachées du monde :

—Drôles d'industriels les photographes. Ils ne gagnent de l'argent qu'en faisant poser leurs clients.

—Il y a des gens qu'on ne met jamais en prison, et qui cependant passent leur vie à bouleverser l'Etat : ce sont les chiffonniers.

—On a beau être bonno blanchisseuse, il y a des choses qu'on ne peut laver : le tablier d'un pont, par exemple.

—Une mauvaise plaisanterie à faire à un charcutier : Lui proposer de lui jouer un pied de cochon en cinq secs.

CE QU'IL Y A A FAIRE

C'est de prendre du Baume Rhumal dès qu'on ressent le moindre embarras de la gorge. 25c. partout.

LE

Purificateur Tonique du Sang

du Dr LUSSIER

C'est une préparation au vin de Sherry, très agréable au goût. C'est le résultat de 20 ans d'expérience et d'observation. C'est le meilleur remède du jour pour toutes les maladies dues à l'impureté du sang.

Fortement recommandé. Certificat et circulation des titres pour la sur application.

La Cie Medicale de Valleyfield

VALLEYFIELD, QUE.

Bureau de Montreal : 44 BANQUE DU PEUPLE

Aujourd'hui, tout le monde pose. L'homme propose, la femme dispose, l'industrie expose, le gouvernement impose, le commerce dépose, les consciences composent et les grands hommes reposent.

BUY



THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

BOVRIL

Donne la Vigueur et Fortifie le Systeme

LES RHUMES,
LES FRISONS ET
LES MALADIES QU'APPORTE L'HIVER

RETOURNEZ-NOUS CETTE ANNONCE avec un timbre de deux centins, et nous vous enverrons le grand jeu (puzzle) de la guerre de Whonhart. \$100.00 de récompense si vous pouvez le résoudre.

BOVRIL, Limitée

27 RUE SAINT-PIERRE,

MONTREAL

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Arts a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m.
L'école pour les enfants pauvres s'ouvrira le 1er Septembre.
Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A

DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er etage

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Monsieur Edouard Rod, le littérateur attaché à la Revue des Deux-Mondes, a été engagé par le Cercle Français de l'Université Harvard, de Boston, afin d'y donner une série de lectures sur la littérature française, durant l'année académique 1898-1899. Ces conférences de littérature française ont été inaugurées, l'année dernière, par M. René Doumic, le célèbre critique littéraire de la Revue des Deux-Mondes. M. Paul Bourget, de l'Académie française, sera, probablement, le conférencier de l'année 1900.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Pousse par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.
W. A. NOYES, 53 Powers' Block, Rochester, N. Y.

On discute céramique dans le salon de Calino :

— Non ! mais connaissez-vous, demande un invité, une porcelaine plus fine, plus artistique, plus précieuse que celle de Sévres ? Ah ! nos ouvriers font de grands artistes !

— Et qu'est ce que nous dirons alors de la porcelaine des Deux Sévres ! s'écrie avec admiration Mme Calino.

LE REPOS TROUBLÉ

La nuit vous ne pouvez dormir parce qu'il vous vient continuellement de pénible envies d'expectorer. Une petite dose de *Banna Rhumal* vous délivrera de cet ennui, et vous permettra de reposer tranquillement.

Dans une agence de pompes funèbres.

— 625 francs, c'est trop cher. Vous devriez me faire un rabais et me passer ça à 600 francs.

Le directeur, après un instant de réflexion :

— Eh bien, soit ! va pour 600 francs, mais c'est pour vous encourager !

EN VERTU D'UNE CHARTE

Les tirages mensuels de "The Canadian Royal Art Union, Limited," ont lieu le dernier jour de chaque mois. Prix évalués de \$4 à \$10,000 distribués à chaque tirage. Fonctionnant sous une Charte Fédérale. Prospectus gratis sur demande. The Canadian Royal Art Union, Ltd., 238 et 230, rue St-Jacques, Montréal.

VIN
St Lehon

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans
les meilleures
pharmacies.

LAPORTE,
MARTIN
& CIE

Seuls Agents pour
le Canada.



GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.— Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro.

Solanges.— Sens littéraire et musical très développé. Sensibilité, douceur, générosité, loyauté envers les amis, mais implacable cruauté pour les ennemis.

José.— Vous êtes querelleur, morose et quelque peu distrait. Très grande habileté dans les affaires, jugement pratique et sévère.

Jeanne Francoise.— Vous êtes douce, sensible, généreuse et très impressionnable. Vous possédez de la réserve, de la discrétion mais vous avez peu d'empire sur vous-même.

Richard.— Beaucoup de constance en amour et beaucoup d'amour. Sens poétique, grande délicatesse de sentiments, générosité.

Lauron.— Caractère positif et déterminé, jugement droit et sévère. Amour des voyages et des aventures périlleuses. Talent musical.

Adèle.— Vivacité, inconstance, grand désir de plaire, habileté pour les travaux de l'aiguille. Vous êtes un peu irréfléchi et cédez trop facilement à l'influence du sexe opposé.

Bernstina.— Permettez, discrétion, froideur et timidité. Nature réservée et peu communicative, beaucoup de contrôle sur votre propre volonté.

Genevieve.— Amour des livres, de la solitude, des fleurs et des oiseaux, forte prédisposition à la vie religieuse et claustrale. Âme douce et très sympathique.

Delle Frimousse.— Nature rêveuse et mélancolique, affabilité, discrétion et délicatesse de cœur. Vous êtes indolente et pourtant un peu coquette, parfois. Votre amie a omis le coupon de prime.

Oscar.— Délicatesse, talents artistiques, ambition, intégrité, culture littéraire, en somme, nature tendre et très sympathique.

Raoul.— Votre nature est impulsive et passionnée, vous êtes généreux, franc et courageux, très déterminé mais non obstiné. Grandes aptitudes littéraires et musicales.

Jas. P.— Vous n'avez pas choisi de pseudo, j'y substitue vos initiales. Vous êtes original, ambitieux et d'une humeur excessivement variable. Vous avez un bon cœur et êtes un très joyeux compagnon.

Georgette B.— Sincèrement aimante et dévouée à ceux qu'elle aime, généreuse, sympathique, sensible et très douce, fierté et élévation de sentiments.

Fleur de Lys.— Votre écriture montre une nature aimante et chaleureuse, des dispositions artistiques et littéraires, une grande force morale et de la persévérance.

Alberte.— Douceur, affabilité, générosité et constance, sens pratique et habileté pour les travaux d'aiguille. Quelques capacités musicales sont apparentes.

Iris.— Excessive sensibilité, grandes aptitudes musicales, sens artistique, amour de l'ordre, du travail et de l'étude.

Léon.— Vous êtes bien original, et vous avez une forte tendance au scepticisme, mon ami, cependant votre nature est généreuse et assez sympathique.

Bibi.— Cœur tendre et sympathique, nature passionnée, expansive et très impressionnable. Manque de fermeté et de résolution.

Abert.— Discrétion, sévérité de jugement, intégrité, franchise et énergie. Grande justesse d'appréciation. Caractère froid et peu sympathique.

Une brune aux yeux noirs.— Vous avez l'humeur batailleuse, ma chère, vous êtes aussi courageuse, énergique, ambitieuse et très persévérante.

Ignorant.— Cet échantillon dénote une nature franche et ouverte, une assez grande sûreté d'appréciation et l'entente des affaires.

Diabla.— Sens littéraire, imagination ardente et quelque peu romanesque, bonté, douceur, noblesse de sentiments, capacités musicales.

Mont-andry.— Vous aimez la chicane, les voyages, les sports violents et les aventures extraordinaires. Vous goûtez plutôt l'amitié que l'amour.

Babiche.— Élévation de sentiments, idées larges et sens très pratique. Bonté, affabilité et rectitude de jugement.

M. A. L.— Opiniâtreté, présomption et esprit de contradiction. Amour du travail et de l'ordre.

Nemo.— Vous êtes méthodique, rangée, économe, vous possédez au suprême degré l'art de contrôler vos propres sentiments, mais vous êtes dépourvue de toute sensibilité.

La George.— Je ne puis vous dire votre avenir sur un échantillon d'écriture; quant à votre caractère, voici: vous êtes irritable, nerveuse et quelque peu envieuse, du reste vous possédez un bon cœur et êtes susceptible de beaucoup aimer.

Fleuride d'Avril.— Exaltation, enthousiasme, idées romanesques. Nature portée à la rêverie et à l'exagération. Sens artistique très accentué et talent musical.

Mina.— Manque d'ordre et d'économie, indolence, indécision et inclination à trop se laisser contrôler par autrui.

R. M. V.— Votre tempérament est délicat et impressionnable, vous êtes expansive et affectueuse, mais d'une timidité excessive.

Petite noire.— Spontanéité dans les affections, franchise, générosité et considérable pouvoir de persuasion. Aptitudes musicales.

Diane.— Orgueil, coquetterie, insouciance, amour des fêtes et des plaisirs bruyants.

Rosianne K.— Vous n'avez pas choisi de pseudonyme. Vous êtes originale, un peu capricieuse et passablement coquette. Amour des fleurs.

M. St-H.— Courage, persévérance, amour du travail; inclinations sensuelles et peu poétiques.

Alexandrine.— Chaleureuse et sympathique nature, grande force de volonté, courage et persévérance. Imagination ardente et romanesque.

Joseph.— Grande indépendance de caractère, bon jugement, réflexion, personnalité, une forte dose de courage physique et moral.

Le Phrynas Unum.— Amour de l'étude, de la musique, des arts, des fleurs et un peu des femmes... Timidité, indécision et manque d'énergie.

Un solitaire.— Sensualité, égoïsme, paresse, insouciance et tendance au scepticisme. Peu de goût pour les plaisirs de l'esprit.

Louise X.— Vous êtes capricieuse et un peu coquette, mais vous êtes par contre douée d'une grande bonté d'âme. Quelques talents musicaux sont apparents.

Fanchette.— Générosité, tendresse, dévouement, âme sensible et délicate, sentiments poétiques et sens musical. Amour des fleurs et des livres.

Petite dupe.— Caractère entreprenant, mais un peu irrégulier, imagination romanesque et très portée à l'exagération. Bonté, douceur, sensibilité.

Maud.— Nature despotique et violente, peu d'empire sur ses sentiments, courage, fermeté et esprit de contradiction.

Parisienne.— Énergie, ambition, tenacité, entente des affaires, discrétion, froideur et prudence. Talent musical, mais peu de goût pour les arts d'agrément en général.

Mariette.— Vous êtes d'une nature délicate et impressionnable, un peu nerveuse, sensible, tendre, douce et généreuse.

Grace Darling.— Sens littéraire, imagination romanesque, nature ouverte et franche; caractère indépendant, mais très affectueux.

R. D.— Comme vous avez omis de vous choisir un pseudonyme, je réponds à vos initiales. Vous êtes bonne, franche et généreuse, votre tempérament est vif, chaleureux et très confiant.

Mirille.— Sensibilité, douceur, timidité, amour de la retraite, des livres et des bestes. Vous êtes susceptible d'aimer beaucoup, mais êtes peu expansive.

Henriette.— Remarquable sûreté d'appréciation, grande puissance de volonté, caractère froid, positif et sévère, quelques aptitudes littéraires.

Honore.— Nature superficielle et égoïste, présomption, vanité et amour du bruit, des honneurs et du "puff", une certaine habileté commerciale est visible.

L. de Beauport.— Sens littéraire, imagination ardente, nature sympathique, généreuse et un peu superficielle; activité, courage, ambition et originalité. Peu constante en amour.

Rosemonde.— Affabilité, gaieté, étourderie, quelque peu coquette et capricieuse, très bonne fille au fond quand on ne la taquine pas, supporte très mal la contrariété.

Fleur des Neiges.— Vous êtes prodigue d'affection, de caresse et d'argent, votre nature est confiante et vous êtes un peu trop communicative et indiscrète.

Réseda.— Nature impressionnable et pourtant peu expansive, franchise, timidité, courage moral et grande délicatesse de sentiments.

Violette.— Amour de l'étude, présomption, un peu d'égoïsme, exaltation, économie domestique, presque entièrement dépourvue de sensibilité.

Françoise.— Caractère indépendant et un peu irrégulier, nature violente, goûts sensuels, amour du sport, de la toilette, des bords et des flatteries. Un coupon de prime donne droit à une seule consultation graphologique.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTINS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 22

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec paraphé) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. n'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain numéro, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

ON DEMANDE un agent sollicitateur dans chaque ville du Canada pour vendre un article bien annoncé et très facile à vendre. Aucune garantie ni dépôt requis. Commission libérale. Pour détails, s'adresser à E. A. SPRONG, HAMILTON, ONTARIO.

Magnifique Bague Doublée en Or

ornée d'une pierre convenable pour Anniversaire de Naissance, véritable enchâssure Belcher.



GRATIS

Vous n'avez Rien à Payer.

Envoyez simplement votre nom et votre adresse libéralement sur une carte postale et nous vous enverrons 12 paquets de PARFUM PETAL qui est une concentration des fleurs les plus odoriférantes que vous vendrez pour nous, si vous le pouvez, à 10c. le paquet. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous notre argent, \$1.20, et nous vous enverrons une de nos jolies bagues d'anniversaire de naissance GRATUITEMENT.

UNE pierre précieuse est dédiée à chaque mois, et d'après les Grecs et les Anciens, tous ceux qui portent cette pierre enchantée de leur mois de naissance sont certains d'avoir beaucoup de succès. Par exemple, le grenat est dédié au mois de janvier, l'éméralde au mois de février, la sardaigne au mois de mars, le diamant au mois d'avril, l'émeraude au mois de mai, le rubis au mois de juin, le saphir au mois de juillet, le saphir au mois de septembre, l'opale au mois d'octobre, la topaze au mois de novembre et la turquoise au mois de décembre.

Les parfums sont retournables, si vous ne pouvez les vendre. Mentionnez ce journal.

PETAL PERFUME COY.,
91 Adelaide St. - Toronto, Ont.



Riez,

Belles dames, et votre Perblanterie rira avec vous, si vous employez le...

Brillant

St-Antoine

Polit, tous les métaux, sans exception. Le plus simple, le plus durable et économique. Sans acide et sans danger. - VICTORIA CHEMICAL WORKS, 680 rue St-Laurent. Tel. Bell 7297.

EN VENTE PARTOUT

Fortifiez votre Système

CONTRE LES

Rhumatismes et les Maladies des Reins

PRENEZ LE

Kootenay Cure

Si vous êtes fatigué, ou si vous ressentez une douleur à l'épaule, au bras, à la jambe ou au dos, vous êtes surpris, car vous vous êtes si bien porté durant tout l'été; mais vous oubliez que le système a besoin d'être renforcé et préparé pour l'hiver. Les douleurs que vous ressentez maintenant, ce sont les organes du corps qui réclament un tonique, lequel vous remettra d'aplomb et vous permettra de rejeter toutes les impuretés qui se sont accumulées dans votre sang durant la saison des chaleurs. Le Kootenay Cure est le remède qui fera cela et des centaines de certificats assermentés, comme le suivant, vous seront envoyés franco, sur demande.

WILLIAM WOOD-ROBERTS, 11 rue Main, Hamilton-Ont., déclare sous serment, que durant l'hiver de 1895, il était atteint de rhumatismes et a enduré de grandes souffrances. Il ajoute qu'il a pris le "Kootenay Cure" et a été guéri par l'usage de ce remède; depuis ce temps il ne craint plus les températures rigoureuses, et voit venir avec plaisir la saison des neiges et des glaces. Il recommande de tout son cœur la médecine que vous pouvez vous procurer chez votre pharmacien ou en vous adressant directement à la

S. S. RYCKMAN MEDICINE CO., (LIMITED), HAMILTON, ONT.

16a vente chez B. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.



Meubles Meubles

SATISFACTION OU L'ARGENT REMIS

Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement: les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise.

Ouvret tous les soirs.

F. LAPOINTE

Marchand de Meubles reconnu par ses bas prix

1551 RUE STE-CATHERINE

HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

Presque pour Rien!

EN ALLANT CHEZ

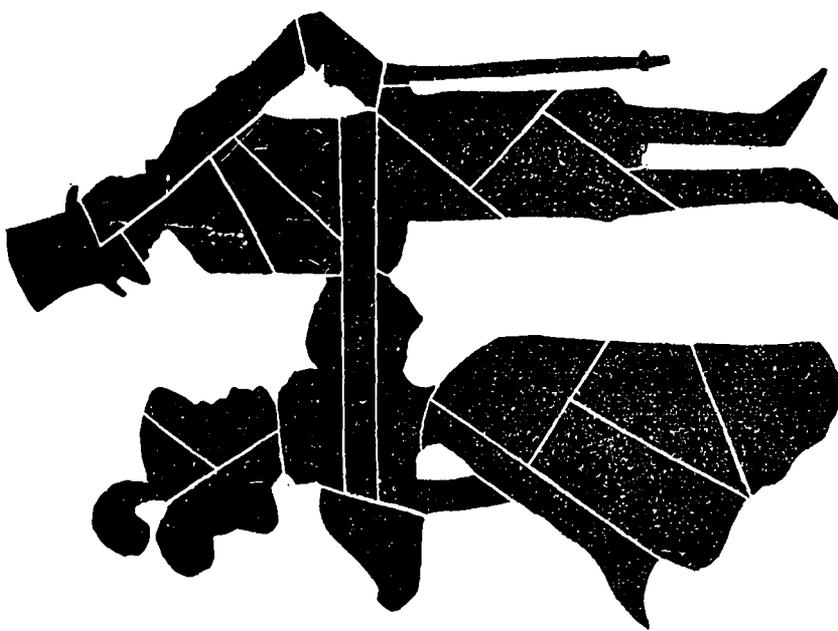
HENRI ALLARD

411 Rue Craig

VOUS TROUVEREZ

- Cigares de 5 cts pour 4 cts
- Cigares de 10 cts, 3 pour 20 cts
- Steak et patates frites 25 cts
- Pork and Beans 5 et 10 cts
- Huitres à la mesure (bulk) 35c la pinte
- Huitres à la doz., triées à la main 20 cts
- Huitres frites, la doz. 30 cts
- Chops 25 cts

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 152



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désiront assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mme L. Raymond, Mlle S. Bruley, Mlle G. Dussault, A. Payette, C. Paquet (Montréal), E. Bussière (Québec, Q.), P. Benoit (Colbert, N.Y.), Mlle R. Lefebvre, M. L. Pelletier, J. D. Thibault (Fall River, Mass.), J. M. Dossat (Nouvelle-Orléans, La.)

Le tirage au sort a été fait le nom de Mlle G. Dussault, 57 Avenue Hôtel-de-Ville, C. Paquet, 111 Rue Dorchester (Montréal), Mlle R. Lefebvre, 119 Rodman, J. D.

Thibault (Fall-River, Mass.), J. M. Dossat, 515 Madison (Nouvelle-Orléans, La.)

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

\$1000.00

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat. Guérit promptement. Bon pour enfants et adultes. Bouteilles, bonne mesure, 25c.

GIE DE MEDECINE HARVEY
424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

BAINS

Laurentiens, Turcs, Russes, Electriques, Privés et de Natation

Ouvret jour et nuit, et le dimanche matin jusqu'à 10 heures.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

Jour des Dames: -Le lundi matin et le mercredi après-midi.

BONNE PRÉCAUTION

Ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'avoir toujours à votre portée une bouteille de *Baume Rhumal*. Un petit rhume devient vite un gros rhume s'il n'est pas soigné de suite avec cet excellent spécifique. (31)

FAITES USAGE DE LA

GOMME DU Dr ADAM

POUR LE MAL DE DENTS

Arrete le mal en deux minutes

Prix, 10c

EN VENTE PARTOUT

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporé par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle POUR Les Premiers Mercredis du mois.

Prix du billet, 25 cents.

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT (A Montreal, - \$1.00 par an) (Hors Montreal, \$3 00 "

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition speciale pour les Cultivateurs

Abonnement: \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de chromos lithographiques, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, paysages, sujets religieux, etc. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

On parlait de la résurrection de Lazare: —Ce n'est pas dans notre siècle, dit quelqu'un, qu'on verrait les morts sortir de leur tombeau. —Oh! non, répliqua le docteur C... la médecine a bien fait trop de progrès!

Petite Correspondance

J. E. C. (Montréal).—Parait dans prochain numéro.

Tel. Bell 784
Dr F. T. DAUBIGNY
 Médecin-Vétérinaire
 Professeur à l'Université Laval.
 Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.
Ecurie de première classe
378 et 380 Rue Craig
 MONTRÉAL

Dr A. SAUCIER
 DENTISTE
 Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec
 Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.
 1716 RUE SAINTÉ-CATHERINE, MONTREAL

Au restaurant.
 — Garçon! avez-vous de l'eau filtrée?
 — Oui, monsieur. (Il apporte une carafe très chaude.) C'est exactement la même chose: j'avais laissé cette eau au soleil, elle a bouilli.

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU D^r CODERRE

PILULES DE Noix Longues De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU, DENTISTE
 Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
 Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

LAPRÈS LAVERGNE
 Photographes
 N°360 RUE ST DENIS
 TÉL BELL 283 MONTREAL
 MARCHAND 843 P.Q.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de
COUPELLERIE Importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez
L. J. A. SURVEYER, Quineailleur
 6 Rue St-Laurent.

Le caporal Bidoux, ayant perdu sa grand'mère, est en train de coudre un crêpe sur la manche gauche de sa capote.
 — Qu'est-ce que tu fais là? interroge un collègue.
 — Je mets mes larmes au bras.

LES **CIGARES et CIGARETTES**

Chamberlain

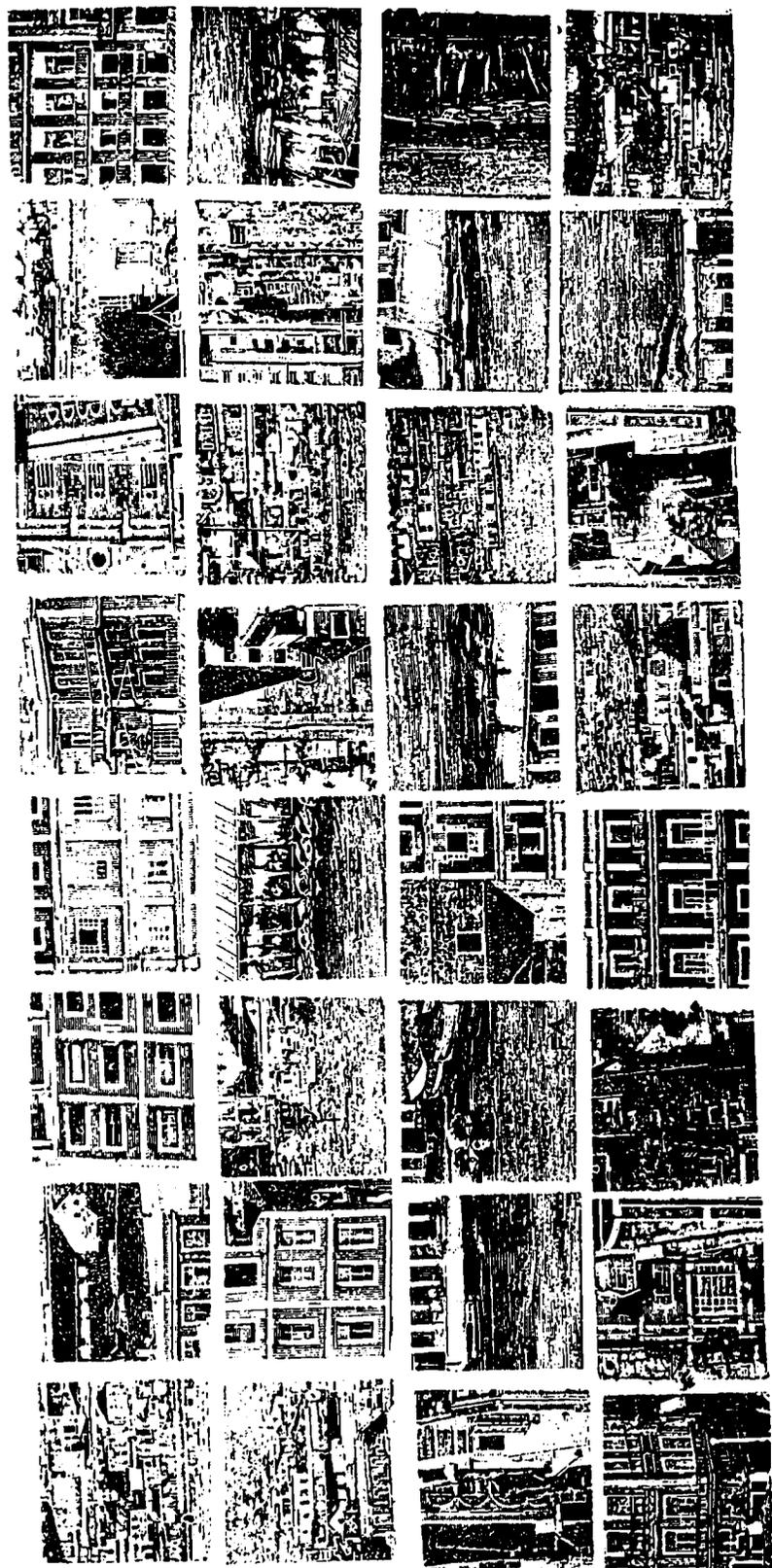
... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

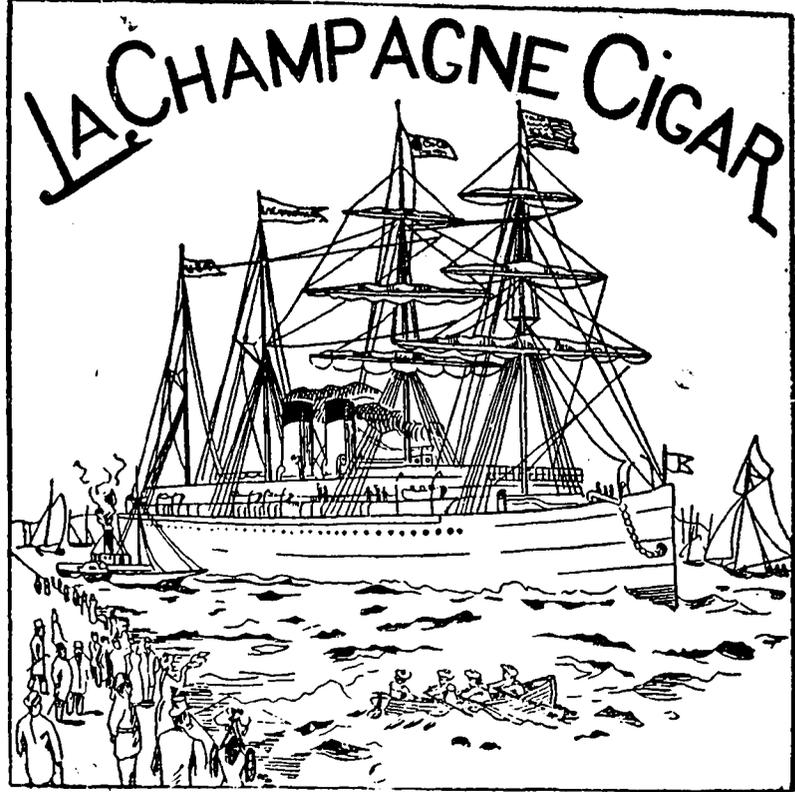
DIX Cents

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 154



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: VUE DE LA HAVANE.
 Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.
 Adressez nous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.
 Ne participons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.
 Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 2 novembre, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.